

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire text area.

**FNA 1649-
Poupée aux yeux
morts 1-La
Mémoire des**

Roland C. Wagner

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

ROLAND C. WAGNER

LA MÉMOIRE DES PIERRES

Poupée aux yeux morts - 1



LES PIRATES



AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION

Roland C. Wagner

LA MÉMOIRE DES PIERRES

Poupée aux yeux morts – 1

1988/10 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1649

ISBN : 2-265-03971-3 ISNN 0768-3014

Illustration ; Mandy

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos,
relecture par Wellan
Merci.

DU MÊME AUTEUR

DANS LA MÊME COLLECTION

Le serpent d'angoisse

Un ange s'est pendu

DANS LA COLLECTION « ESPIONNAGE »

La course du Springbok à travers le Veld

(en collaboration avec Alain Paris)

Roland C. Wagner

LA MÉMOIRE DES PIERRES

poupée aux yeux morts – 1

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1988 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris

l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-03971-3

ISSN 0768-3014

« Little girl I wrote this song for the days
For the days when you won't understand me
I don't know how's your world today
But I tried to take it from my dreams. »

(Vietnam Vétérans)

Pour Cathy.

CHAPITRE PREMIER

La station de métro sentait la crasse et le détergent. Les affiches tridi à la structure altérée ne présentaient plus que des scènes figées et déséquilibrées, qu'embrumait un flou accidentel, sans rien d'artistique à mes yeux. Un clochard dormait en chien de fusil dans une niche de la paroi arrondie, alcôve misérable d'un sommeil d'origine chimique. Je ne reconnaissais plus rien ; ce monde où j'étais né m'était devenu étranger.

Je me laissai emporter par l'escalator, fouillant machinalement mes poches à la recherche du frotteglisse. Peine perdue : j'avais laissé à l'Escale le petit gadget montgomeryl, ne voulant pas y avoir recours ce soir-là.

Quatre Matraqueurs avaient élu domicile dans la salle des contrôleurs magnétiques. Une ligne peinte sur le sol délimitait leur territoire ; je pris soin de respecter cette frontière. L'un d'eux, solide gaillard aux habits vivement colorés et au crâne peint d'un mandala, me jeta un coup d'œil inquisiteur. Je passai devant lui, la nuque peut-être un peu raide, et sautai sur la première marche de l'escalator menant à la surface.

La bouche de métro s'ouvrait au bord d'une avenue aux immeubles décrépis. Ce quartier abritait autrefois la classe moyenne supérieure, cette couche sociale qui servait de tampon entre les basses castes et les autorités néopures. L'arrivée au pouvoir des Expansifs, une vingtaine d'années auparavant, lui avait porté un coup mortel ; elle avait peu à peu perdu toute importance, tandis qu'une faune inquiétante envahissait le quartier. La tolérance, voire le laxisme dont faisait preuve le nouveau gouvernement, avait favorisé cette évolution. Naguère, l'existence d'un tel ghetto eût été impensable ; la Loi de Rigueur n'avait rien d'une plaisanterie.

Je descendis l'avenue, cherchant mon chemin. Lorsque j'avais quitté la Terre, le Néo-Puritanisme dominait un monde triste et morne, de couleur grise, vidé de toute invention, de toute imagination. Un monde *moral* et asexué, dans lequel on castrait les

voleurs et censurait les arts. Mais, à présent, la domination néopure n'était plus qu'un désagréable souvenir, et j'étais de retour, confronté à une société que je ne comprenais plus.

J'avisai un enfant qui fourguait une drogue quelconque, assis sur les marches d'un perron monumental en haut duquel se dressait un porche maculé de graffiti. La plupart d'entre eux n'étaient que la reduplication de slogans plusieurs fois centenaires. La banderole affichée par l'enfant pour signaler son petit commerce tranchait par sa relative spontanéité sur les gribouillis vides de sens, tracés là sans raison ou, peut-être, pour donner un cachet sordide à l'entrée des Bas-Quartiers.

J'entre dans un décor et ce gosse n'est qu'un acteur. En a-t-il seulement conscience ? ISSI DE LA DEFONCE... Même les fautes d'orthographe semblent volontaires, en fait...

— Où est la rue des Fleurs ?

— Aimez sexe ? Sexe femme comme fleur. Doux de s'y abandonner.

Je fus à peine surpris de l'entendre faire l'article, tel un de ces bateleurs qui rameutaient autrefois la clientèle à l'entrée des baraques foraines, lui promettant horreurs et merveilles qui n'étaient qu'escroqueries : l'homme-tronc mutilé par ses parents, le sauvage des Mers du Sud né à la barrière de Belleville ou le geek, épave humaine que l'alcool maintenait dans un état d'hébétude parfois traversé par de terribles crises de rage... Mais, contrairement à ces forains bavards et démonstratifs, l'enfant donnait dans la sobriété.

Une plaque de cinq solars apparut dans ma main.

— Dans quelle direction ?

— Deuxième à droite. Marchez longtemps. Arrivez Marché Merveilleux. Première à droite. Reconnaissez quand y serez.

Il avait empoché la plaque sans que je m'en fusse rendu compte, fasciné que j'étais par son utilisation de la mondelangue. Dans sa bouche, ce langage, l'un des plus évolués qui soient, paraissait d'une illusoire simplicité.

Je secouai la tête, m'arrachant à mes pensées, et m'éloignai, laissant l'enfant planté là comme une lanterne rouge au-dessus de la porte d'une maison close. Il était un panneau indicateur, rien de plus.

Je pénétrai dans un dédale de ruelles dépourvues d'éclairage. Une odeur désagréable flottait dans l'air. Je croisai à plusieurs reprises des silhouettes imprécises, ivrognes chancelants ou mendiants grelottant dans leurs haillons. L'un d'eux me tendit sa sébile. J'y laissai tomber une plaque d'un solar, en échange de quoi il me confirma d'une voix enrouée que j'étais bien dans la bonne direction. Déguisé ou non, le racket était permanent dans le ghetto.

Quand j'atteignis le Marché Merveilleux, l'obscurité et le silence cédèrent la place à la lumière et au vacarme. Une foule dense et

disparate se pressait autour d'une multitude de stands et d'étalages. On trouvait en ces lieux les denrées bannies des magasins « honorables » – ou, du moins, leurs copies conformes, les marchands profitant de l'attrait du client pour l'interdit et de sa méconnaissance de ce que dissimulait cet interdit pour se livrer à l'arnaque, leur sport favori. Les perles aphrodisiaques de Véga VI – planète en fait inhabitable – avaient été synthétisées dans un quelconque laboratoire clandestin ; le tissu symbiotique d'Urham aurait dû porter un label du genre *Made on Callisto* ou *Product of Vesta* ; les statuettes barbares censément importées en fraude d'Oklunthia avaient été façonnées en grande série quelque part dans la Ceinture...

Le bazar oriental, où tout est faux mais clinquant.

Fendant la foule, je m'engageai dans une rue assez large, sur laquelle s'ouvraient des centaines de minuscules échoppes bariolées qui proposaient en-cas exotiques et sensos pornographiques, phallus de métal érectile et instruments de flagellation, drogues végétales et alcools frelatés... On pouvait également s'offrir une lecture de l'avenir dans les variations de couleur de l'iris, les replis de l'anus, la disposition des organes internes ou la fiente de bestioles improbables.

Plus loin s'étendait le domaine des marchands d'animaux originaires de *lointaines planètes*, des jeux d'argent, des vêtements aux tissus faussement somptueux, des bibelots laids et inutiles, des reconstitutions perverses d'espèces disparues... *Un pseudo-lion de la taille d'un chat est aussi affectueux qu'un chat*, proclamait un panneau rédigé d'une main malhabile.

La rue des Fleurs s'embranchait sur la gauche. L'enfant n'avait pas menti en affirmant que je la reconnaîtrais au premier coup d'œil.

Fleurs vénéneuses au parfum capiteux, elles s'alignaient de part et d'autre de la ruelle. Les enseignes clignotantes des bistroquets et des drogueries teintaient leur peau de couleurs trop crues – rose thyrien, vert printemps, bleu électrique. Mannequins à la mobilité limitée par la surface de trottoir qui leur était allouée, elles exhibaient avec distraction leurs seins maquillés ou tatoués, leurs hanches gainées de tissu scintillant et leurs visages inexpressifs.

Ce spectacle pitoyable ne m'émut pas ; ce n'était qu'un arrangement d'une esthétique douteuse. À nouveau je fus envahi par cette impression de me mouvoir dans un décor, d'assister à un spectacle. Car ces filles aux lèvres peintes ne racolaient pas. Elles se contentaient d'être là, offertes à qui les trouverait à son goût. Ni plaisanteries vulgaires destinées à moucher le voyeur qui s'attarde ou à détendre le timide qui hésite, ni sourires engageants ou regards méprisants – tout se déroulait dans une indifférence totale.

Je m'aventurai entre les deux rangées de filles, horriblement gêné d'avoir à les dévisager. J'avais la sensation de me conduire comme un

simple client, alors que je n'étais pas venu m'accoupler furtivement avec un robot de chair, dans l'atmosphère sordide d'une chambre miteuse, mais revoir un visage qui, durant quarante-huit ans, n'avait cessé de hanter ma mémoire. Un visage que le temps avait épargné.

Il me semblait glisser dans un océan lumineux d'où émergeaient les silhouettes hiératiques de femmes-fleurs trop colorées, trop riches en détails, défilant avec régularité en un alignement de statues façonnées dans une chair douce et tiède – comme autant de produits alléchants sur les rayons d'un libre-service.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me reconnût. Trop d'années s'étaient écoulées depuis notre séparation, depuis cette ultime nuit à laquelle j'avais tant pensé que j'avais fini par la *revivre* jusque dans ses détails les plus subtils.

J'avais changé et surtout vieilli, tandis que Sue demeurait la même, se riant du temps qui passait, conservant sa peau blanche, sa chevelure multicolore et sa chair ferme d'adolescente. Seule l'expression de ses traits indiquait, avec autant de netteté que l'eût fait la décrépitude, qu'un esprit de femme habitait ce corps trop jeune. Nul n'aurait pu deviner, à nous voir, que nous étions nés à quelques mois d'intervalle.

Je restai à la contempler, à peine troublé par ces retrouvailles tant attendues et tant espérées. J'avais rêvé cet instant des milliers de fois durant toutes ces nuits où j'essayais, en vain, de trouver le sommeil. Je l'avais rêvé et rêvé à nouveau, comme un écrivain réécrit un texte, comme un musicien améliore son interprétation d'un morceau au fil des répétitions... Mais, à présent qu'il devenait réalité, l'aspect idéalisé que je lui avais conféré s'effaçait. La précision de mon délire, qui confinait la prescience, avait démystifié cette scène, n'en laissant subsister qu'une apparence superficielle déchargée de toute émotion.

Comment était-elle arrivée là, dans ce Disneyland de la débauche ? Celui qui m'avait permis de retrouver sa trace – un employé de la Couverture Informatique avide de grosses plaques – s'était montré peu explicite. Il s'était contenté d'empocher mon argent et de lâcher quelques mots : « *Elle travaille rue des Fleurs – si l'on peut appeler ça travailler !* » Tant d'ironie et de mépris teintaient sa voix que je n'avais osé le questionner plus avant. Ce n'était que plus tard qu'un naute m'avait raconté la rue des Fleurs, de sa naissance, quelques jours après la victoire expansive, à sa situation actuelle de sexe des Bas-Quartiers.

Je n'avais ni le courage ni la force d'affronter Sue. Un bar ouvrait ses portes à quelques pas ; je les poussai. J'avais besoin de faire le point, de plonger en moi-même pour remettre de l'ordre dans ce fatras qu'était devenu mon esprit quand je l'avais revue.

L'atmosphère me saisit aussitôt à la gorge. Les bars avaient bien

changé, eux aussi. Durant l'Ère néopure, ce n'étaient que des lieux publics anodins et propres, où l'on ne servait aucune boisson plus alcoolisée que du cidre.

Un grand comptoir longeait le mur de droite jusqu'à l'endroit où celui-ci s'interrompait sur une vaste salle noire de monde. La façade étroite dissimulait un local aux dimensions inattendues. Les appliques douceâtres et les lustres désagrégeant la lumière étaient d'époque – mais de laquelle ?

J'allai m'asseoir dans le fond du bar. Des noms de bières et de drogues défilaient sur un long écran, au-dessus du comptoir. L'éventail offert avait de quoi satisfaire le plus exigeant esthète des psychotropes ; pourtant, la plupart des consommateurs préféraient recourir aux distributeurs automatiques qui ne délivraient que les boissons courantes et quelques alcaloïdes mineurs.

— Monsieur désire ?

Garçon stylé en veste blanche bien coupée, cheveux plaqués sur le crâne et séparés en deux masses inégales par une mèche claire retombant sur le front en un accroche-cœur du plus bel effet. D'époque, lui aussi. D'une époque que je situais de mieux en mieux : celle des Premiers Exodes, vieille d'un siècle et demi.

— La carte des bières.

Il me la tendit. Je la parcourus rapidement. En arrivant au chapitre consacré aux bières extraplanétaires, je compris pourquoi nul n'en commandait. Bah ! j'avais assez d'argent pour m'offrir autant de folies de ce genre que je voudrais – quarante-sept ans et six mois de salaire plus les intérêts et la prime de licenciement, le tout net d'impôt. Rendant la carte au serveur, je lui demandai une Santaclara, bière d'orge muté fortement alcoolisée, en provenance de la Planète de Montgomery. Il me l'apporta aussitôt. En lisant l'étiquette, je découvris que la canette avait voyagé à bord du *Niagara* – mon vaisseau.

Versant la bière ambrée dans un verre aux contours de corps féminin, je laissai mon regard traîner sur la clientèle. Ma connaissance – il est vrai purement littéraire et cinématographique – des bars d'avant l'Ère néopure me permit d'identifier la plupart des types de personnes présents. Intellectuels solitaires buvant avec régularité, bandes d'adolescents venus rigoler un bon coup, désespérés, ivres morts ou rendus trop lucides par l'alcool, poivrots rubiconds tapant le carton ou faisant rouler les dés avec des gestes malhabiles, touristes en mal de sensations nouvelles... Toute une galerie de personnages archétypes dont la réunion en ces lieux avait quelque chose de factice.

Font-ils partie du décor ? Ce bar ressemble trop à un bistrot du début du XXI^e siècle, tel qu'on peut en voir dans L'Assommoir (Luc Besson, France, 2003) ou Day is just a word (Pete Amiel, G.-B. 2039).

Restez dans votre coin, fichues références !

Mon verre étant déjà vide, j'en demandai un autre, criant pour couvrir le brouhaha ambiant. Un Noir à la chevelure crémeuse se tourna vers moi, les lèvres prêtes à me décocher un reproche. Mais elles demeurèrent closes, tandis qu'une expression imprécise se peignait sur le visage sombre. Le Noir m'examina brièvement, lorgna sur la canette au *design* inhabituel, puis son regard rencontra le mien et il détourna vivement la tête. Sans doute avait-il vu des myriades d'étoiles tournoyant dans un abîme sans fond.

Le serveur posa une autre Santaclara sur la table, heurtant avec violence le cul de la bouteille contre le plastique crevassé. Il agissait avec distraction, les yeux braqués en direction de la porte. Intrigué, je suivis son regard.

Un fouinain évoluait entre les tables aux couleurs passées dont la disposition évoquait un labyrinthe dessiné, un jour de cuite ou de gueule de bois, par un architecte amateur. Un labyrinthe aux intersections jalonnées de distributeurs de boissons et de jeux multisensoriels qui en étaient peut-être les seules issues véritables. Silhouette tassée sur elle-même, le gnome apparaissait brièvement dans les flaques dorées que dispensaient les lustres, pour replonger aussitôt dans la pénombre enfumée. Par jeu, j'essayai d'anticiper sa trajectoire erratique. Pas une fois je ne me trompai ; le fouinain surgissait des ténèbres à l'endroit que j'avais choisi et nulle part ailleurs.

Il se retrouva assis face à moi, le menton au niveau de la table, son appendice nasal démesuré s'écrasant sur la surface rugueuse. Il me paraissait à la fois extraordinairement humain et parfaitement étranger. Son nez disproportionné, ses mains à quatre doigts et son corps aux contours élastiques que dissimulait un vêtement à la coupe imprécise sortaient tout droit d'un dessin animé de l'époque héroïque.

Walt Disney ou Tex Avery ?

— Tex Avery.

Je faillis lâcher mon verre. Sur les Terres de la Périphérie, on racontait que les fouinains étaient télépathes – ce que semblaient toutefois ignorer les scientifiques, pour qui la Rationalité ne tolérait aucune exception. Je venais d'obtenir la preuve qu'il ne s'agissait pas seulement d'une légende. Le minuscule humanoïde avait répondu à voix haute à ma question informulée.

— Exact. Mais qui te croirait si tu le répétais ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— Tu y as songé.

— Une idée en l'air, sans plus...

Le fouinain plissa les paupières, qu'il avait aussi tombantes que celles de Peter Lorre. Je vidai mon verre. Il était temps d'en reprendre

un ; ce n'est pas tous les jours qu'un fouinain vient s'asseoir à votre table. D'ordinaire, ils auraient plutôt tendance à éviter la compagnie des humains.

Peu sociables est, pour eux, un faible qualificatif.

— De la bière ? C'est d'un banal... J'ai mieux que ça !

— Qu'appelles-tu *mieux* ?

— Une bonne triplepipe de medley, par exemple !

Un serveur rondouillard sembla se matérialiser à mes côtés. Il portait un ustensile impressionnant, narguilé façonné dans le tronc torturé d'un arbuste fossile de Mars. J'avais lu quelque part que le bois pétrifié avait la réputation de donner une saveur subtilement étrangère à toute substance brûlant dans les sept foyers.

Je n'avais pas eu le temps d'acquiescer à voix haute.

Le fouinain me tendit un long tuyau translucide où se tordaient les volutes reptiliennes de la fumée. J'aspirai une longue bouffée, cherchant à identifier la drogue mêlée au tabac brun. Je n'y parvins pas, manquant quelque peu d'expérience en ce domaine, mais ses effets ne tardèrent pas à se manifester.

— Uniquement des drogues terriennes, reprit le fouinain. Haschisch, opium, champignons, jusquiame, belladonne... Les produits locaux sont toujours les plus adaptés. À quoi bon user de substances extraplanétaires ?

— Pourquoi t'intéresser à moi ?

La question, pensée et formulée avec un parfait ensemble, dérouta le fouinain ; il n'avait pu préparer de réponse. Ses pupilles devinrent triangulaires.

— Pas de questions. J'en ai horreur et j'agis comme bon me semble. (Comme j'ouvrais la bouche pour le relancer, il coupa :) Fume, au lieu de bavasser !

— Chercherais-tu à m'abrutir ?

— Fume ! Il ne faut jamais gaspiller.

J'obéis. Quand le dernier foyer s'éteignit, j'étais en proie à de douces hallucinations colorées dont je contrôlais à merveille les variations. Il me suffisait d'un bref effort de volonté pour les chasser et recouvrer une vision normale. L'effet psychotrope, par contre, se prolongeait – calmant, sécurisant. Le fouinain savait y faire. Il avait trouvé exactement ce dont j'avais besoin. Mes émotions s'atténuaient et je pouvais désormais *revivre* sans sourciller des scènes qui, bien que vieilles d'un demi-siècle, m'auraient arraché des larmes en temps normal.

Nous étions allés au bord de la Seine, quelque part vers Draveil. Derrière nous s'étendaient d'immenses cités abandonnées, désormais peuplées de rats et de cafards. L'ancienne grande ceinture suburbaine avait

été désertée lors des Premiers Exodes, au cours desquels un tiers de la population terrestre s'était enfuie vers les étoiles. Les bâtiments, eux, étaient restés, opposant leurs architectures concentrationnaires au-dessus des forêts recrées de toutes pièces.

Sue m'avait entraîné dans le sous-bois, à la recherche d'hypothétiques reliques de l'Ère d'Urbanisation. Sous le couvert des arbres centenaires subsistaient en effet des vestiges épars : un pan de mur envahi de mousse, l'ossature vide et rongée de rouille d'une automobile, une tombe au marbre crevassé, dernière trace d'un cimetière à présent enfoui sous les racines... Pauvres symboles d'un couple de siècles qui s'étaient voulus progressistes et spectaculaires.

Ce jour-là, je lui avais dit que j'allais partir.

— Ne pense pas à elle !

Je me raidis. Subitement, l'intrusion du fouinain dans mes pensées et mon existence me dérangeait.

— Ça te gênerait de ne pas m'épier ?

— Je le pourrais, mais ne le ferai pas.

— Pourquoi ?

Le fouinain se dressa. Debout sur son tabouret, il était aussi grand que moi assis. Ses petites mains s'agitaient au bout de ses bras aux articulations migrantes.

— Des questions ! Toujours des questions ! Vous autres, humains, n'avez que ça à la bouche !

— Que me veux-tu ?

— Je ne te veux rien. Je ne veux rien. Rien de plus que toi.

— Qu'as-tu lu en moi ?

— La solitude.

— Je ne comprends pas.

— Il n'est pas nécessaire que tu comprennes.

Je secouai la tête, vaincu.

— J'abandonne. Je suis tellement défoncé que je crois parler avec un gnome qui se prétend télépathe et en apporte toutes les preuves – alors que la télépathie n'entre pas dans le cadre de la Rationalité !

— Tu n'étais pas encore défoncé à mon arrivée.

— Alors, tu es réel ?

— Voilà une question que je n'avais jamais songé à me poser... Mais maintenant que tu soulèves le problème...

— Va la chercher !

Il me considéra, l'étonnement bien visible dans ses pupilles dodécagonales. Sans doute s'était-il abstenu d'épier mes pensées et ma requête l'avait-elle pris de court. Ses yeux violacés luisaient dans la pénombre veloutée dont les variations tendaient à dessiner de fragiles arabesques.

— Elle ne viendra pas.

— Dis-lui que c'est moi qui t'envoie. Je dois lui parler, mais il faut que quelqu'un la prépare à l'idée que je suis... (ma voix se brisa) vieux.

— Tu n'es rien pour elle. Pas même un souvenir.

— C'est pour moi qu'elle est devenue...

— Une prostituée ? Bien sûr, mais elle l'ignore désormais. On a retouché sa mémoire. Elle sait qu'un naute est à l'origine de sa décision et qu'elle sera libre quand il reviendra – mais ce n'est pas de toi qu'il s'agit !

— Un autre naute ?

— Tu refuses de comprendre. Les proxénètes ne tiennent pas à voir leurs employées les quitter ; alors, ils trafiquent leurs souvenirs.

— Va la chercher. Peut-être qu'elle...

À nouveau, le fouinain m'interrompt. La conversation se déroulait en fait à deux niveaux ; sauf exception, le gnome captait mes répliques dès que je les pensais.

— T'a-t-elle reconnu, quand tu es passé devant elle ? Non. Tu étais un client éventuel – un *vieux* client.

— Cette vieillesse, justement... J'ai changé.

— Tu ferais mieux de me croire.

J'enfouis mon visage dans mes mains. Un oursin chauffé au rouge rebondissait contre les parois de mon estomac.

Ce dialogue n'a aucun sens... Le fouinain m'embobine et je ne suis même pas capable de me défendre. Je ne sais plus parler. Mais l'ai-je su un jour ? Je crois que j'ai toujours été seul, en fait.

— Vas-y, fouinain... Je t'en prie.

Il s'agitait sur son tabouret, faisant fluctuer ses habits informes en une parodie de sautaillement évoquant les oscillations d'un ballon captif. Nul ne savait à quoi pouvait bien ressembler le corps d'un fouinain. Je ne me rappelais pas avoir entendu parler de quelqu'un qui se fût risqué à déshabiller l'un d'eux.

— C'est arrivé, mais ça n'a jamais été très loin. Je méprise ces menaces infantiles. Mes pouvoirs... (Il sauta à terre ; son crâne chauve arrivait à peine au niveau de la table.) Bon, puisque tu insistes, j'y vais !

Il partit à toute allure, reprenant sa course sinueuse. Il me sembla que sa silhouette devenait floue tandis qu'il s'éloignait dans la pénombre crevée de taches de lumière.

Je bus une nouvelle bière pour tromper l'attente. Je voulais, je crois, m'assommer au point de frôler l'inconscience totale, d'entrer dans cet univers mouvant et cotonneux qui côtoie celui du sommeil. Jadis, sur la Planète de Montgomery, on m'avait refusé d'accéder à cet état alors que je me tordais sur un lit d'hôpital, immobilisé par des

liens invisibles, incapable de chasser ces millions d'étoiles enchâssées dans mon ciel mental.

La porte du bar s'ouvrit sur le gnome. Sue le suivait – démarche coulée, regard indifférent, mouvements onduleux... La fille perdue des films de série B, ou peu s'en fallait. Je voulus me lever pour l'accueillir ; le fouinain m'en dissuada d'un geste irrité.

Il abandonna Sue adossée à un mur de velours sombre ; d'instinct, elle adopta cette attitude que je ne connaissais que trop bien – épaules appuyées contre la paroi, une jambe tendue portant le poids du corps, l'autre repliée sous elle, talon touchant la fesse. Une posture codifiée à la signification évidente : *un peu d'argent et je suis à toi pour quelques instants*. Sans doute les premières filles de joie, à Thèbes ou à Babylone, se paraient-elles de cette même nonchalance feinte, arboraient-elles ce même sourire plastifié...

Le gnome bondit sur le tabouret. Je ne l'avais pas vu venir, fasciné que j'étais par Sue.

— Elle ne voulait pas me suivre, mais j'ai insisté. Quand je te l'amènerai, conduis-toi comme un client ordinaire – et ne cherche surtout pas à lui rappeler le passé !

— Elle ne peut m'avoir oublié.

— Elle suit les directives d'un conditionnement.

Le fouinain semblait sincèrement désolé. Un sentiment bien humain pour cet extraterrestre de *cartoon*.

— C'est légal, ça ?

— Va donc le prouver ! Seul un télépathe...

— Et comme la télépathie est irrationnelle...

— Le monde peut changer.

Je me penchai en avant jusqu'à ce que mon nez touche presque celui du fouinain ; la peau en était sèche et lisse, sans pores ni pilosité.

— Immortelles et conditionnées ?

— Je ferais mieux de l'appeler.

— Deux paradoxes. Deux impossibilités.

— Je l'appelle.

— Non, trois – avec la télépathie !

Sue se décolla du mur pour se diriger vers notre table. Sur son passage, les clients cessaient de boire, interrompaient leur partie de cartes, oubliaient leurs divergences d'opinion. Elle était le point de mire de l'assistance et paraissait n'y attacher aucune importance. Peut-être le gnome avait-il dit la vérité à son sujet ; elle était conditionnée. Mais un demi-siècle de trottoir avait également pu faire de la fille pudique et réservée que j'avais connue et aimée la prostituée hautaine qui s'avavançait vers moi.

Un serveur s'élança vers Sue, avec l'intention visible de la refouler. Sa course s'interrompit au bout de trois pas. Il se figea en plein élan,

retrouva son assise après un instant de déséquilibre, considéra la foule d'un air hébété et retourna se poster derrière le comptoir. Une intervention mentale du fouinain ? Celui-ci hocha la tête.

Sue prit place à ma table. Ses yeux verts ne reflétaient qu'un profond ennui.

Conditionnée, oui. Émotions programmées, expressions artificielles, réactions dirigées. Un bel objet, mais pas une femme...

Je ne devrais pas penser cela !

— Je ne comprends pas. (Entendre à nouveau sa voix amoindrit les effets de la drogue. J'étais lucide, torturé par une crampe insidieuse au creux de l'estomac.) Les conventions syndicales...

— Mon ami est timide.

Silence. Je devais parler, dire quelque chose, n'importe quoi – mais les mots s'agglutinaient dans ma gorge, collés les uns aux autres par un ciment d'émotions.

— V... vous... buvez quelque chose ?

— Je ne bois jamais. Venons-en au fait.

Je demeurai muet. Une petite voix narquoise s'insinua en moi, chuchota dans mon cerveau :

Elle veut savoir ce que tu désires.

Je ne le sais pas moi-même.

Puisque tu es plein aux as, retiens-la pour la nuit.

Tout d'abord, cette idée me révolta. Payer pour l'aimer ? Pour ce qu'elle m'avait donné autrefois ? C'était accepter la situation telle qu'elle se présentait, me résigner à perdre Sue. Définitivement. Mais la tentation d'étreindre son corps était trop forte. Je m'entendis dire, sans pouvoir déterminer si le fouinain avait influé sur ma volonté :

— Combien jusqu'à l'aube ?

— Trois cents solars.

— Nous allons chez toi ?

Sue se leva ; je l'imitai. Quelques plaisanteries graveleuses aux relents franchouillards fusèrent çà et là. Faisant la sourde oreille, j'emboîtai le pas à Sue. Le fouinain demeura sur son tabouret, affectant l'attitude du Penseur de Rodin.

Tu m'abandonnes ? pensai-je ; je trouvais déjà tout naturel de dialoguer mentalement.

As-tu besoin de moi pour ce que tu vas faire ? Je n'ai guère de goût pour jouer les voyeurs. On se retrouvera bien un jour ou l'autre, à Paris ou à Samarcande...

Avant de sortir du bar, je tendis le bras à Sue. Elle le prit sans hésiter. Le contrat était signé. J'allais payer le prix fort pour ce genre d'attention – et bien d'autres encore.

Sue habitait dans un grand studio meublé avec sobriété et dépourvu du tape-à-l'œil ravageur du reste du quartier. Pas de miroir

au-dessus du lit comme je m'y étais attendu, pas même d'estampes pornographiques sur les murs chaulés où se chevauchaient lignes et taches de couleurs pastel dont l'ensemble, qu'on eût dit dessiné au hasard par la queue d'un âne, évoquait un coucher de soleil sur l'Adriatique.

Les lampes, le lit ovale, les tableaux de commandes relevaient d'un *design* vieillot, typiquement néopur – ce qui me surprit, mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir.

Je me laissai tomber dans un fauteuil blanc, doux au toucher, qui s'adapta plus ou moins à la forme de mon corps.

— Vous voulez un verre ?

La voix de Sue me tira de mon abrutissement angoissé. Elle s'était déshabillée, ne gardant que ses bas retenus par un porte-jarretelles et ses chaussures aux talons aiguilles interminables. Une tenue d'un classicisme forcené, avant tout destinée à accroître l'excitation du *bon* client que j'étais à ses yeux.

Je me mordis la lèvre inférieure. Mon désir me faisait mal. Pas une seconde, je n'avais réalisé que j'aurais affaire à une professionnelle chevronnée et non à la gamine craintive mais merveilleusement instinctive que j'avais quittée un matin de novembre devant la grille d'entrée de l'astroport.

— Tu as du whisky ?

Ce n'était pas un choix ; j'avais lancé le premier nom d'alcool qui m'était venu à l'esprit.

— Un *whisky-cola*, dans ce cas ?

— Cola ? Pourquoi pas ?

Ce bref échange de mots vides de sens – ou peut-être trop chargés de significations sans rapport avec celles qu'on leur attribuait en temps normal – m'avait taraudé comme une vieille blessure. Je regrettais à présent d'avoir suivi l'ultime conseil du fouinain. Coucher avec Sue ne pouvait que raviver ma douleur.

Elle revint, ondulant savamment des hanches. Ses seins nus, bien que ronds et volumineux, n'avaient jamais atteint leur pleine maturité. Elle me tendit un verre. L'odeur me surprit mais le goût n'était pas désagréable.

— Je crois qu'on se connaît..., tentai-je. Qu'on s'est connus... Autrefois...

— Ah ?

Surprise synthétique, intérêt factice. Chaque émotion avait dû être programmée lors du façonnage de son psychisme.

— Ça doit remonter à une cinquantaine d'années.

— C'était une autre. Je ne suis pas si âgée.

Je dus pâlir. Le sang se retirait de mon visage avec un picotement irritant.

Tout est faussé. Truqué. L'enfant au langage simplifié, le Marché de l'Arnaque Merveilleuse, l'ambiance volontairement sordide, les filles indifférentes au cerveau mutilé, à la pensée gauchie... A-t-on voulu recréer de toutes pièces ce que les Néopurs ont mis plus d'un siècle à détruire ?

Sue, cette Sue que j'ai devant moi est-elle bien celle que j'ai connue ? Ou alors un clone ? Il est impossible qu'on ait supprimé aussi sa perception du temps, qu'elle n'ait aucune conscience des années écoulées !

Je songeai à ce naute qui m'avait parlé de la rue des Fleurs. Nommé sur un voilier effectuant la liaison entre la Terre et Œil dans la Nuit, seconde planète de l'Étoile de Barnard, il repassait à Sahara Beach environ tous les onze ans. Ce qui lui avait permis de remarquer que les filles de cette rue – qu'il nommait *condits*, je savais désormais pourquoi – ne vieillissaient pas. Il supposait qu'elles avaient subi un quelconque traitement destiné à enrayer la décrépitude. Sur le moment je l'avais cru, mais maintenant que j'avais Sue devant moi, je doutais.

L'immortalité ? Une foutaise, une chimère ! Cette fille n'est qu'un clone et je ne reverrai jamais Sue. Elle doit être morte – ou si âgée qu'il ne viendrait l'idée de l'employer à aucun proxénète...

Mais l'homme de la C.I. m'a pourtant assuré qu'elle travaillait rue des Fleurs ! Si c'était elle, après tout ? Si les condits ne vieillissaient effectivement pas ?

Non. Ce lieu est un décor et ces filles des figurantes.

Mais j'ai tant envie que ce soit elle...

Sue vint s'asseoir sur mes genoux, croisant haut les jambes, et entreprit de me caresser le visage. Sa délicatesse ne se départissait pas d'une certaine froideur. Plus tard, dans le courant de la nuit, j'eus la confirmation de ce que je supposais : elle faisait l'amour d'une manière remarquable, mais sans passion. Qu'attendre d'autre d'une prostituée, d'ailleurs ?

Elle n'était plus qu'une machine à aimer sans amour. N'avait jamais été autre chose.

Nous somnolâmes. Elle effleurait ma poitrine, avec une distraction relevant de l'habileté professionnelle. Quand ses doigts perçurent la présence des implants de survie sertis entre mes côtes, je crus distinguer un bref mouvement de recul. Réflexe trop naturel pour que le conditionnement pût l'interdire ?

— Tu es un naute ?

Sa voix me parut plus chaude, plus riche en intonations. Sans doute le sommeil proche libérait-il son esprit enchaîné.

Le doute changea de camp au fond de mon esprit. Je voulais croire à cette immortalité que toute mon éducation me disait irrationnelle.

— Un pilote, oui.

— Et... Tu reviens de Là-Haut ?

— J'ai traversé la Longue Nuit...
... *Pour te revoir*, aurais-je voulu ajouter ; mais je savais désormais que c'était inutile.

CHAPITRE II

J'ouvris les yeux, réveillé au milieu d'un cauchemar par la lumière du soleil filtrant peu à peu à travers la vitre polarisable. Sue était étendue sur le dos, les bras le long du corps, peut-être un peu trop rigide ou immobile. Je me redressai sur un coude pour la contempler, luttant contre l'envie de la prendre dans mes bras et de caresser son sein à la palpitation paisible. Cela ne m'eût coûté que quelques plaques supplémentaires – mais je n'avais plus le cœur à monnayer l'amour de cette fille que j'avais perdue.

Ses paupières se soulevèrent ; elle me regarda.

— Bien dormi ?

Politesse formaliste, sans souci d'information. Je m'abstins de répondre ; l'heure n'était pas à la comédie.

Sans se soucier de mon silence, elle se leva. Une dernière fois, je laissai mon regard glisser sur ses jambes, ses fesses, ses épaules... Quand elle se tourna vers moi, un long peignoir opaque me frustrait de la vision de son corps d'adolescente.

— Du café ?

— Fort.

J'avais eu du mal à dégurgiter ce monosyllabe. Tandis que Sue s'affairait dans la cuisine, je me traînai jusqu'à mes habits jetés en vrac la veille au soir. Une douleur diffuse, plus proche de la gêne que de la souffrance véritable, sinuait le long de ma mâchoire. J'avais un goût de plastique brûlé dans la bouche.

Je m'habillai, prenant soudain conscience de la différence entre les vêtements que je portais et ceux des gens que j'avais côtoyés la nuit précédente. Encore ignorant de la mode, qui changeait trop vite, j'avais cru bon d'opter pour la sobriété. Une erreur de ma part. Cette ère était celle de l'exhibitionnisme à outrance. Dandys aux visages sculptés et maquillés, esthètes parés de plumes et de strass, m'as-tu-vu

aux mains de singe, aux yeux d'argent liquide, aux lèvres incrustées de brillants étaient moins remarquables que moi, avec ma vêtue uniformément noire et ma courte brosse métallique. Mais ce n'était qu'au réveil, une fois dégrisé, que je m'en rendais compte.

— Combien de sucres ?

— Trois.

Sue les laissa tomber dans le breuvage fumant, sans se départir de son attitude glacialement amicale – un curieux cocktail. Elle me tendit le bol de plastique clair. J'en bus le contenu à petites gorgées.

— Je te dois encore quelque chose ?

— Tu m'as payée d'avance, tu ne t'en souviens pas ? (Sourire-réflexe.) Tu as été généreux.

— Quarante-huit ans de salaire à dépenser...

Une étincelle fulgura dans le regard de Sue, aussi fugitive que l'apparition d'une particule d'antimatière dans un accélérateur.

— Alors, c'est vrai... Tu as connu la Longue Nuit ?

— J'ai été jusqu'à la Planète de Montgomery, à vingt-trois années de lumière de la Terre. Un monde vierge comme tant d'autres, qu'on est en train de terraformer.

Je parlais avec, au cœur, l'espoir de voir Sue réagir. Elle ne pouvait avoir tout oublié, essayais-je de me persuader – en vain. Tel un Masonihil d'une Colonie Sans Soleil, je ne savais que tourner, retourner, enfoncer toujours plus profond le couteau dans la plaie béant à mon flanc...

— Sergei est Là-Haut, lui aussi. Il pilote l'*Esculape*, un long-courrier à destination du Cairn.

Mes incisives s'incrustèrent dans ma lèvre inférieure. Le Cairn, planète hostile et empoisonnée située au-delà de la limite théorique de la Sphère d'Influence terrienne, était le monde le plus lointain à avoir été annexé – à la suite, je crois, d'accords avec les SSulss, qui se contrefichaient de ces milliards d'hectares de cailloux, de mares pestilentielles, d'océans visqueux et de terres inexploitable, le tout baignant dans une atmosphère délétère à cinquante-six années de lumière de Sol.

Plus d'un siècle de voyage ! C'était pourtant là-bas qu'était censé se rendre ce Sergei qui n'existait pas, mais que cela n'avait pas empêché de prendre ma place. Le fouinain n'avait donc pas menti ; cette Sue était la véritable et non un clone comme je l'avais un moment supposé. Sinon, pourquoi choisir une traversée aussi longue ?

Nulle femme ne peut attendre un homme si longtemps... À moins qu'on ait implanté ce désir dans ses cellules cérébrales, comme jadis on marquait au fer rouge les bêtes des troupeaux. Mais, ici, c'est la marque elle-même qui retient le cheptel !

— ... Quand il reviendra, il aura vieilli de cinq ans à peine – et je

serai là, toujours jeune moi aussi, pour l'accueillir !

J'étais au bord de la crise nerveuse. Une bête avait pris place dans mes entrailles et me grignotait de l'intérieur. Cette fille était effectivement celle que j'avais abandonnée, mais altérée par un conditionnement remarquable bien qu'irrationnel. J'en voulus presque au fouinain de m'avoir dit la vérité.

Je jetai une plaque supplémentaire sur la table de nuit. Je me voulais méprisant, dédaigneux ; Sue ne parut pas noter mon changement d'attitude.

— Merci. Merci infiniment.

La porte se referma. Un rictus déformait mon visage. Vite, très vite, je descendis l'escalier branlant. Le décor volontairement sordide me semblait désormais ridicule. Cette prostitution n'avait rien de sordide. Elle se contentait d'être inhumaine.

L'Escale des Nautes jouxtait les Bas-Quartiers, dont la séparait une large avenue placée sous la surveillance de la Couverture Informatique. Sahara Beach était divisée en une quinzaine de secteurs que reliait un enchevêtrement de lignes de métro. Chaque habitant ou visiteur était muni d'une carte de circulation codée qui lui interdisait l'accès de la surface dans certains quartiers. Ainsi, les souprolos de la Résidence Sud-Ouest, par exemple, ne risquaient-ils pas de déferler sur l'Eden ou l'Enclave Extraterrestre.

En tant que naute, je pouvais circuler à ma guise.

À la sortie du métro, j'enfourchai l'un de ces petits scooters qui étaient le mode de transport le plus rapide de l'Escale, dont l'unique station de métro se trouvait à une bonne distance du duplex que m'avait octroyé l'Office Pour l'Expansion Humaine.

En chemin, je croisai de nombreux Doux-Dingues. Ils erraient au hasard des rues, les yeux vides, les gestes vagues, le visage inexpressif. Victimes de la Loi de Langevin, victimes de la lumière, ils n'avaient pas supporté la solitude des espaces interstellaires, et encore moins le retour sur Terre. Un pilote sur dix environ était atteint de cette psychose incurable, mais peu de passagers savaient que leur guide à travers la Longue Nuit pouvait être un malade mental.

Comme ces mangeurs d'acide retenus prisonniers dans l'univers déformé de la drogue après l'élimination de celle-ci par leur organisme, les Doux-Dingues étaient restés *bloqués* ; leurs pensées s'avéraient définitivement incapables de se détacher des longs mois passés dans le vide, à des années de lumière de tout. Parfois, il leur arrivait de retrouver une attitude normale et ils devenaient alors incommensurablement volubiles ; ils avaient des mois, voire des années de mutisme à rattraper. Mais ces périodes de lucidité exacerbée ne duraient guère.

Avec mon retour, un nouveau problème s'était posé aux psychiatres. Bien qu'ayant passé deux fois vingt-quatre ans plus seul qu'aucun Doux-Dingue l'avait jamais été, j'avais échappé à leur sort – pour développer une psychose inédite, qui m'avait valu deux ans d'internement.

À peine rentré, j'allumai la tridi et me confectionnai un *Bloody Mary* en écoutant les informations permanentes de la chaîne BFX. Au bout d'un quart d'heure, je connaissais tous les détails de l'aménagement de Néréide en Colonie Sans Soleil, j'avais « appris » – en fait, je le savais déjà – que le rock'n'roll, contrairement à ce qui était admis jusque-là, n'était pas une forme de bossa-nova et finalement subi un documentaire sur les dernières créations de l'ingénierie génétique : poulettes sans pattes dont les quatre ailes battaient désespérément en quête d'un envol impossible, chimères tenant du chat et du poisson rouge, de la souris et de l'éléphant, de l'ornithorynque et de la méduse... Images semblant sortir d'un remake de *L'île du Docteur Moreau* réalisé par un Lovecraft cinématographique, avec des Marx Brothers mutants dans les rôles principaux. J'étais sur le point d'éteindre le poste, quand se matérialisa au-dessus de la plaque un visage qui ne m'était pas inconnu...

— ... qui se produira le 19 dans le cadre du Carnaval Estival de Paris dont ce sera la dix-septième édition. Manuel Garvey n'a pas décollé des premières places des *charts* solaires depuis trois ans. Chacune de ses créations déplace des foules qui ne cessent d'augmenter. (Plan panoramique de dizaines de milliers de personnes en plein délire. Sur Mars ? Des dunes de sable roux se dessinaient en arrière-plan.) On se souvient de l'émeute qui suivit la représentation de Vénusport, l'année dernière...

« Garvey est un phénomène social d'une ampleur oubliée. On a dit qu'il constituait à lui seul l'avant-garde d'une nouvelle vague de créateurs – peut-être même la première star depuis Fulgence van de Broeberg...

La voix se tut pour être remplacée par une musique complexe qui remuait les tripes et bouleversait l'esprit, tandis que le visage du présentateur s'effaçait, cédant la place à des gerbes d'arabesques se déformant, matérialisations de visions suscitées par un quelconque hallucinogène. Je devinai qu'il ne s'agissait pas de figures dénuées de sens. Tout se déroulait au niveau inférieur de la conscience. Les émotions qui se bouscuaient dans ma gorge n'avaient apparemment aucune raison d'être.

— Naturellement, vous n'avez ici qu'un aspect partiel de l'art de Manuel Garvey, reprit le journaliste, un sourire légèrement crispé sur son visage rasé de près. Certaines fréquences inaudibles jouent en effet un rôle primordial dans le spectacle et la bande passante des

tridiviseurs est impuissante à les reproduire. De plus, Garvey utilise des synthétiseurs d'odeurs et des générateurs d'hallucinations perfectionnés qui...

J'éteignis le poste, soudain submergé par la nostalgie.

Manuel Garvey... Vieilli, lui aussi. Le temps avait marqué ses traits de son empreinte. Notre ressemblance, sur laquelle nous avions tant joué et plaisanté, n'avait pas résisté aux années ; il s'était empâté tandis que je m'émaciais. Il fallait chercher dans nos existences respectives la source de cette divergence. Alors que la nef qui m'emportait crevait le tissu glacé de la nuit interstellaire, Manuel s'était envolé vers le succès et les premières places des *charts*.

Je ne pensais vraiment pas le revoir – pas plus que les autres... Si j'essayais de le contacter ? « Bonjour, c'est moi, j'ai juste été faire un tour ! » Quelle serait sa réaction ? Il serait encore capable de m'agonir d'injures...

Je me préparai un autre *Bloody Mary*. Je découvrais le plaisir de boire. L'absorption d'alcool était interdite aux nautes en activité. De toute façon, à l'époque néopure, on ne trouvait guère qu'un infect jus de raisin trafiqué vendu une fortune au marché noir et dont la simple odeur ôtait toute envie de se soûler.

Une fille blonde plutôt jolie apparut au-dessus de la plaque tridimensionnelle lorsque je demandai les renseignements. Je me fendis d'un sourire, bien que la fille ne fût pas réelle ; les ordinateurs sont parfois sensibles à ce genre d'attentions – tout dépend du programmeur.

Je demandai comment joindre Manuel. Ignorant son adresse, je dus expliquer qui il était et ce qu'il faisait, ce qui me prit un certain temps. Quand la fille fut sûre que je parlais bien de ce Manuel Garvey – plus de trois cents personnes portant ce nom étaient répertoriées dans sa mémoire –, elle se confondit en excuses : il lui était impossible de m'aider car son numéro se trouvait sur la liste rouge.

— Pouvez-vous lui transmettre un message ?

— Naturellement.

— Je voudrais qu'il m'appelle. Je suis...

— Vos références me sont connues.

J'aurais dû m'en douter. La C.I. de Sahara Beach ne laissait rien au hasard ; à peine aviez-vous emménagé qu'elle savait tout de vous.

— Il me connaît sous mon ancien nom.

— J'en tiendrai compte. Bonne journée.

Je rendis machinalement son souhait à la fille virtuelle née de l'accouplement d'un programme et d'un ordinateur, oubliant un instant qu'elle n'était que l'image d'une image.

L'astroport déployait ses centaines de kilomètres carrés d'enduit vitrifié jusqu'à l'horizon dentelé. De cratères vastes mais peu profonds

des aires d'atterrissage émergeaient les nez pointus des nefs de transit atmosphérique. Dans le lointain se dessinait la silhouette élégante d'un yacht dont le dispositif de compensation gravifique devait occuper plus du tiers de l'espace disponible. Malgré les milliards de solars dépensés dans ce but, nul n'avait réussi à réduire l'effroyable consommation d'énergie des anti-g. Quant à inverser la polarité de l'accélération, il ne fallait pas y songer ; c'était tout bonnement irrationnel.

La tridi grésilla. J'acceptai l'appel sans en demander la provenance, persuadé qu'il s'agissait de Manuel. *Grave erreur*, estimai-je en voyant s'assembler devant moi la silhouette de Merteuil Filvini.

— Bonjour. Comment vous sentez-vous ?

Sa voix possédait ces intonations glacées qui m'avaient mis mal à l'aise dès le premier instant de notre première rencontre. Filvini, responsable du personnel volant de l'Office et Néopur reconverti, d'une rigueur confinant à la cruauté, semblait n'éprouver aucun sentiment. Sa froideur évoquait pour moi celle des condits, bien qu'il n'eût évidemment subi aucun traitement psychique.

— En pleine forme.

— Avec ces yeux cernés et cette mine de papier mâché ?

— Une mauvaise nuit – ça arrive...

J'avais hâte d'en finir ; je craignais de manquer l'appel de Manuel. Mais Filvini avait la mauvaise habitude de se lancer dans de longs discours, souvent imprécis, qui paraissaient n'avoir d'autre but que de faire perdre leur temps à ses subordonnés.

— Je me suis en effet laissé dire que vous n'aviez guère dormi.

Un serpent de sueur sinuait le long de mon échine. Filvini m'avait-il fait surveiller ?

— Ne pourrions-nous pas continuer cette conversation plus tard ? J'attends un appel.

Le visage imberbe se durcit. Filvini renonçait à biaiser, fort qu'il était de toute la puissance de l'Office.

— Vous auriez pu vous douter que j'entretenais des agents dans les Bas-Quartiers. Je n'arrive pas à comprendre la fascination que semblent éprouver les nautes pour cette pétaudière !

— Et alors ?

Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Nos employés n'ont pas à fréquenter les lieux de perdition.

— Une vieille obsession néopure. Parfaitement caduque. De toute façon, je ne suis pas concerné ; je n'appartiens plus à l'Office.

— Votre contrat n'est pas encore résilié. (Il parlait toujours aussi lentement, comme quelqu'un qui cherche le mot exact pour qualifier chaque chose.) Nous devons nous assurer de votre bonne santé mentale avant de vous lâcher dans la nature. Cette semaine de liberté

que nous vous accordons est, en fait, un test de réadaptation.

— On me l'avait caché.

— Pas du tout, c'est vous qui avez refusé de comprendre. Vous savez pertinemment que vous risquez de retourner en *maison de repos*... (Son visage demeurait inexpressif.) Je vous laisse cependant une chance de vous racheter.

Je lorgnai en direction de la bouteille de vodka, contre laquelle se pressait amoureusement un bocal de jus de tomate, sous le regard attentif d'un citron sectionné.

— De me racheter ?

— Article 731 du Règlement intérieur. Nous pouvons d'ores et déjà vous traîner en justice. Vous êtes sous contrôle psychiatrique, ne l'oubliez pas.

La colère montait le long de mes veines en bouffées écarlates. Pour ne pas lui céder, je devais trouver le frotteglisse. Mon regard errait à travers la pièce, sautant de meuble en meuble, s'attardant dans les recoins sombres et sur les étagères garnies de bibelots par un décorateur dépourvu de goût.

— Mais, reprit Filvini, je vous l'ai dit, je suis prêt à passer l'éponge sur ce qui n'est, au fond, qu'une faute bénigne... En échange de quelques renseignements.

— Je ne vois pas à quel sujet je pourrais vous renseigner.

Les lèvres de Filvini semblaient peintes sur son visage sans âge. Pourquoi cet homme m'impressionnait-il tant ? Pourquoi avais-je l'impression de redevenir un enfant quand je me trouvais face à lui ?

— Que vous a dit le fouinain ?

Une subite panique fondit sur moi. Je m'étais attendu à tout de la part de Filvini – sauf à cette question à mes yeux incongrue.

Mon regard accrocha enfin le frotteglisse, en évidence sur une table basse. Je sortis un instant du champ pour aller le ramasser. Quand je revins devant la tridi, mon index glissait à la surface du gadget torturé. La colère céda la place à un calme tendu.

— Rien qui puisse vous intéresser.

— Je répète ma question.

Parler du don de télépathie du gnome n'eût fait qu'accroître la suspicion que je sentais sourdre de Filvini. Résigné, je lui résumai ma conversation avec le minuscule humanoïde. Évoquer Sue et le rôle d'entremetteur joué par le fouinain m'était pénible, mais je n'avais d'autre solution que la sincérité. Filvini ne laisserait vraisemblablement pas passer le plus petit écart par rapport à la vérité.

Mais ses raisons demeuraient obscures pour moi.

— *Vous mentez !*

Je me raidis, réalisant mon erreur. Filvini ne cherchait pas la vérité, mais sa vérité. Il ne désirait, en fait, qu'une confirmation de suppositions dont j'ignorais tout – et je ne la lui avais visiblement pas fournie.

— Tout s'est passé comme je vous l'ai dit.

— J'étais prêt à tout oublier ; votre attitude me déçoit. Un fouinain offrant des cocktails de drogues et jouant les rabatteurs... C'est tout ce que vous avez trouvé ?

— Pensez ce que vous voudrez. J'ai dit la vérité.

— Il reste encore six jours avant l'examen, le temps pour vous de réfléchir. Je me doute bien que vous n'êtes pas responsable... Pourquoi couvrir ce fouinain, protéger un étranger venu d'on ne sait où ? La race humaine...

— La race humaine vous merde.

— Je vois que vous vous êtes mis à la page. Vous vous prenez pour un salvoïde ?

— Ils n'ont pas le monopole de la grossièreté.

J'éteignis la tridi sur cette réplique que j'espérais définitive, stupéfait de mon audace. J'avais réussi à triompher de l'appréhension que m'inspirait Filvini ! Je soupirai pourtant, soulagé, quand celui-ci disparut ; j'avais les nerfs à vif malgré l'effet apaisant du frotteglisse.

Je n'avais rien compris à ce qui venait de se passer. L'intérêt de Filvini pour le fouinain ne cadrait pas avec le personnage ni avec ses fonctions. En temps normal, l'Office ne se préoccupait pas des extraterrestres ; c'était l'affaire du Bureau des Formes de Vie Intelligentes. Pourtant, Filvini m'avait pour ainsi dire fait chanter dans le but d'apprendre la teneur de ma conversation avec le gnome.

La vibration de la tridi me tira de mes réflexions. Cette fois, l'appel provenait bien de Manuel. Son visage, sans les fards et cosmétiques qu'il affectionnait sur scène, accusait une décrépitude certaine – lèvres aux commissures affaissées, pattes-d'oie rayonnant des yeux sans éclat, rides profondes ravinant une peau grisâtre de vieillard...

— Dis donc, tu as mis du temps avant de donner signe de vie !

Manuel tout craché ! Au lieu de manifester sa joie – car il est heureux de me revoir, je le sais –, il me décoche un reproche. Par peur de céder à un sentimentalisme qu'il a toujours détesté ?

— Difficile de te joindre de là où j'étais.

— La taule ?

— La Longue Nuit.

Surprise et respect se mêlèrent sur son visage.

— Mais... tu es vieux !

— J'ai vécu au rythme terrestre.

— Tu veux dire que tu étais pilote de chute libre ?

— Non. J'ai été victime d'une défaillance du générateur de temps

autonome.

— Le fameux *délangevinisateur* ?

— Je n'aime pas ce mot.

Manuel me bombardait de questions. Il s'intéressait sincèrement à moi, en souvenir de notre ancienne amitié. Je lui narrai donc mes démêlés avec Filvini, passant toujours sous silence les pouvoirs du fouinain. Ma ligne avait de bonnes chances d'être sur écoute ; l'Office régnait en maître sur Sahara Beach.

— Et tu dis que Sue, elle, n'a pas vieilli ?

— Elle est demeurée la même.

— Aberrant ! Tu pars dans l'espace à une vitesse proche de celle de la lumière et tu reviens septuagénaire ; Sue reste sur Terre et ne vieillit pas d'un jour ! Langevin piquerait une crise d'épilepsie s'il voyait ça ! Elle est restée tout ce temps en hibernation ?

— Non. Les condits ne vieillissent pas, c'est tout.

— Jamais entendu parler de ça. Tu es sûr de tes sources ? Je n'aurais pas cette tête-là s'il existait un moyen de ralentir ou d'arrêter la sénescence, crois-moi !

— Sais-tu d'où vient le terme condit ? Ces filles sont conditionnées. Sue ne m'a pas reconnu. Elle croit ne m'avoir jamais vu. (Je décrivis son attitude, son indifférence ; Manuel semblait de plus en plus intéressé.) J'espérais que tu pourrais m'éclairer...

— C'est toi qui viens de faire mon éducation. Passionnant de bout en bout. La jeunesse éternelle... Tu vas essayer d'en apprendre plus ?

— C'est bien mon intention. Je ne peux pas laisser Sue sur le trottoir ! Mais je dois découvrir qui protège les condits, avant d'agir.

— Si tu obtiens des détails au sujet de la longue-vie, pense à moi !

— On dirait que tu supportes mal de vieillir.

— J'ai connu le succès à soixante-trois ans. Tu sais combien de temps il me reste pour en profiter ?

— J'ai lu que la longévité atteignait cent quinze ans.

— C'est une moyenne. (Manuel détourna le regard.) Je suis victime d'une malformation chromosomique qui me rend insensible aux traitements habituels. Il paraît que les Néopurs se seraient livrés à des manipulations génétiques... Mon espérance de vie est de soixante-douze ans – une misère !

— Ne t'énerve pas.

Le sang qui avait brièvement coloré ses joues reflua.

— Revenons à ton problème. Je suppose que tu ne tiens pas à retourner chez les dingues ?

— Je sors d'en prendre, merci.

— Alors, tu vas devoir traiter avec l'Office. Négocier ta liberté.

— Si seulement je savais ce que Filvini espère entendre, je pourrais peut-être...

— Ton cas n'est pas unique, m'interrompit Manuel. Je me souviens d'une histoire analogue qui date de l'année dernière. Un naute nommé Vargo, qui revenait d'Elvire, avait lui aussi vieilli à un rythme calqué sur celui de la Terre. L'Office lui a intenté un procès en invoquant des raisons similaires : psychose grave et non-respect de l'article 731 – la clause de moralité, je crois...

— Quel a été le résultat du procès ?

— Il n'y en a pas eu. L'Office a renoncé à poursuivre Vargo. Et tu vas comprendre pourquoi je parlais d'un éventuel arrangement : il vit désormais à Grande-Isle.

Il s'agissait du quartier le plus chic de la ville ; la moindre cahute y valait une fortune. Sans doute l'Office avait-il payé le prix fort... Pour quelle raison ?

Mais peut-être Vargo n'avait-il pas rencontré de fouinain...

Quand je laissai Manuel, je me ruai sur le nécessaire à cocktails et m'octroyai trois *Bloody Mary* d'affilée. Puis, l'alcool aidant, je m'assoupis, oubliant mes ennuis, l'Office et le fouinain, oubliant jusqu'à ce demi-siècle que m'avait volé la Longue Nuit.

Je ne songeais qu'à Sue et à la manière d'arracher à ses protecteurs cette fille que j'avais aimée et que j'aimais encore.

CHAPITRE III

Cette station de métro ne différait guère des autres, bien qu'elle fût située au cœur de Grande-Isle. L'odeur, en tout cas, restait la même : un remugle de crasse et d'urine lavées à grande eau par des mains distraites. L'une des affiches, qui représentait un immense cheval noir franchissant d'un bond un précipice, avait subi un gauchissement de la perspective ; il était évident que l'étalon allait s'abîmer au fond du gouffre, brisant au passage les lettres étincelantes suspendues sous ses sabots.

Une flaque de vomissure s'étalait au pied de l'escalator. Je vérifiai la présence du frotteglisse dans ma poche. Je ne voulais pas m'abrutir de drogues et d'alcool ce soir-là ; j'avais besoin d'une lucidité maximale.

De l'autre côté des contrôleurs magnétiques, tout était d'une propreté scrupuleuse. Des mosaïques évolutives migraient lentement le long des murs incurvés ; pas une lampe ne manquait à l'appel. L'homme qui semblait attendre, assis dans un confortable fauteuil, consultait son micrordi de poignet, indifférent aux caresses de la cape de tissu vibratile qui l'enveloppait, détendant ses muscles et son esprit. Quand je passai devant lui, il me jeta un bref coup d'œil. Pas plus que le Matraqueur, la veille au soir, il ne me jugea intéressant. Déplacé, tout au plus.

J'émergeai dans un square. La nuit achevait d'envahir le ciel que barrait une large bande violacée au-dessus de l'horizon déchiqueté. Un toucan s'envola, agitant son énorme bec. Des fleurs de toutes sortes, dont bon nombre d'origine extraterrestre, déployaient leurs corolles colorées ; la venue de l'obscurité provoquait la sécrétion de lourds parfums qui, pour moi, évoquaient d'autres fleurs – humaines, celles-là – dont la beauté ne pouvait masquer le vide intérieur.

En émergeant de mon ivresse avec un sérieux mal aux cheveux, je n'avais qu'une idée en tête : rencontrer Vargo et tenter de lui arracher tous les renseignements qu'il pouvait détenir. L'Office lui avait vraisemblablement versé une somme rondelette pour une raison que j'ignorais encore, mais je ne pensais pas que cela pût le dissuader d'apporter son aide à un collègue. Bien que ne se rencontrant que rarement, les nautes formaient une caste unie, dont les membres avaient pour habitude de se prêter assistance, quelles que fussent les circonstances. Vargo ne pouvait faire exception à la règle. Enfin, je l'espérais.

— Vous voulez un sapin ?

Mégot éteint rivé aux lèvres, casquette à carreaux posée de travers sur un crâne que je devinais dégarni, l'homme se dressait sur ma droite. Inoffensif ? Je restai sur mes gardes.

— Alors, mon sapin, y vous intéresse pas ?

— Que voulez-vous que je fasse d'un sapin ?

— Ben, monter dedans !

— Pardon ?

— C'est mon boulot. J' conduis les gens. Taxi, que ça s'appelle.

Je me rassérénai. Ce n'était qu'un employé.

— Il n'y a pas d'autre moyen de transport ?

L'homme se gratta la tête, repoussant sa casquette en arrière. Il était effectivement chauve.

— Z'êtes pas un habitué du coin, ça s' voit tout d'suite ! Eux, y m'traient comme un lardin ! Allez, quoi, montez dans mon carrosse – vous allez pas vous taper le chemin à pinces !

En fait de carrosse, il s'agissait d'une vieille automobile à essence d'une beauté à couper le souffle – une Bugatti Royale en parfait état.

Je me posai délicatement sur les coussins recouverts de cuir naturel. J'avais l'impression d'entrer dans une cathédrale.

— Bel engin.

— La dernière Royale de la Galaxie. Où qu' c'est' y qu' vous allez ?

— Chez un nommé Vargo.

— Un ex-naute, non ? Vous avez bien fait d' prendre mon tacot ; sa baraque est au sud de l'île. Va falloir passer par la montagne.

Nous roulions sur une route étroite que bordaient des haies de fleurs multicolores. J'allumai une cigarette et tendis mon briquet au chauffeur pour qu'il ranimât son mégot. Il me remercia d'un clin d'œil.

— Vous allez à la fête, alors ?

— Quelle fête ?

— Vous seriez pas des fois un tantinet à côté de la plaque ? Vot' Vargo, là, y donne une fiesta mahousse. Y aura tout Grande-Isle et pas mal de gens d'l'Eden... Dites donc, pourquoi vous allez là-bas si c'est pas pour la fête ? (Face à mon mutisme, il poursuivit :) Remarquez, j' vous demande ça, mais c'est vot' problème, hein ? Tenez, moi, mon truc, c'est l' vingtième siècle... Les années 30. D'puis tout gosse, j' collectionne les films, les bouquins, les affiches, les photos, les fringues... Quand les Expansifs ont foutu la pâtée aux Néopurs – une bonne chose, z'êtes pas d'accord ? –, j'ai commencé à m'saper apache, à mettre des gapettes, des grolles de maquereau... Vous savez, quand on a laissé tomber les robinformes, y a eu une période de délire total côté fringues ! C'était à çui qui trouverait la dégaine la plus dingue et l' ramage le plus adapté à son plumage.

« Moi, l'argomuche, ça m'était sympa. J' m'y suis mis – pas évident. Fallait fouiller partout, dans les greniers, les biblis, les archives... Tous les mots qu' j'utilise et qu' vous entravez p' têt' pas, c'est du français ou des adaptations à la mondelangue des déformations argotiques du français ; j'ai fait tout un boulot d' retranscription. J' sais pas si vous vous rendez compte, mais j' suis été jusqu'à aller voir un spécialiste de c' t' époque. J' voulais être authentique, pas authentoc ! (Il rit de son exécrable plaisanterie ; je l'imitai de bon cœur.) L' truc, au fond, c'était d' croire à mon personnage et d'être crédible vis-à-vis des autres... Recréer Gabin ou Chevalier...

— Vous ne vous en tirez pas trop mal.

— Question d'entraînement.

La route montait, sinuant à travers une forêt de résineux. Une chaîne montagneuse en réduction traversait l'île de sud-ouest en est. Son plus haut sommet ne culminait qu'à une centaine de mètres, mais les pentes en étaient abruptes et le contrôle thermique des couches d'air permettait une diminution de la température d'environ quinze degrés par rapport à celle régnant au niveau du lac. D'où un climat faussement alpin et, parfois, quelques chutes de neige en hiver. Je

n'osais imaginer la consommation d'énergie.

Sous moi s'étendait l'Eden, le quartier riche, semblable à un croissant de diamants enlaçant le lac. Ces lumières m'en rappelèrent d'autres, plus nombreuses encore... Je m'arrachai à la contemplation de la ville pour me recroqueviller au fond de mon siège, mon index frotteglissant à toute allure.

— Vous faites quoi, dans la vie ?

— J'étais nautе.

Regard furtif et étonné dans le rétroviseur.

— Vous m'chambrez, allez ! Tout l' monde sait qu'y a pas d' vieux nautes ! Quoique, vot' Vargo, il est plus tout jeune...

— Panne du générateur de temps autonome, ça vous éclaire ?

Sifflement.

— Mauvais, ça ! 'reusement qu' vous étiez pas en route pour Lointaine ou Le Cairn !

La Bugatti descendait le long d'une route en lacet. Le chauffeur propulsa son mégot par la fenêtre. Conduisant d'une main, il se roula une cigarette de l'autre ; il cultivait son personnage jusque dans les moindres détails. Avait-il poussé le souci de la perfection au point de changer de nom ?

— Je m'appelle Kerl – et vous ?

— Stanislas Djougatchvili. Taxi, j' devais être un Russe blanc, vous pigez ? Toujours l'authenticité...

— Vous ne trouvez pas que vous en faites un peu trop ? Un Russe blanc – avec ce nom ? Et parlant comme un titi parisien ?

Son visage, un bref instant, fut empreint de gravité.

— J' peux tout d'même pas résumer une époque à moi tout seul...

— Vous laissez tomber le masque.

— Aucune illusion n'est permanente. Et puis, j' vous trouve sympa et c'est si rare pour moi d' transporter des types à la coule. Grande-Isle, vous savez...

La voiture s'arrêta. Stanislas me désigna un portail illuminé.

— C'est là.

Je lui tendis une plaque. Il la prit, marquant sa surprise devant l'énormité de la somme.

— Pouvez-vous m'attendre ici ?

— Vous en avez pour longtemps ?

— Je ne sais pas.

— D'accord, je poireauterai. (Il se pencha vers moi, prenant des airs de conspirateur.) Faites-vous passer pour un extra. Ils en embauchent tellement...

Qu'il m'eût percé à jour ne m'inquiéta pas ; il s'était spontanément rangé de mon côté, sans pourtant savoir de quoi il retournait.

— Merci du conseil.

Après un large détour à travers un parc peuplé d'oiseaux endormis, je me présentai à l'entrée de la propriété. Un cerbère en combinaison de combat la gardait, l'air féroce. Je pris mon expression la plus anodine.

— J'ai été engagé comme extra.

Regard soupçonneux.

— Vous avez votre médaillon ?

— On m'a prévenu trop tard pour passer à l'agence.

— Laquelle vous envoie ?

— *Summer & Loregon*.

Durant mon séjour en clinique, j'avais lu quelque part qu'il s'agissait de l'agence de placement la plus cotée de l'Eden – et de la seule à posséder un bureau à Grande-Isle. Faire appel à ses services était considéré comme une preuve d'aisance.

— Et votre tenue ?

— Vous ne la fournissez pas ?

Le cerbère demeurait circonspect. Un couple descendit d'un glisseur plaqué or. Impossible de distinguer l'homme de la femme ; tous deux portaient une robinforme de couleur jaune à la surface de laquelle se déplaçaient des insectes-rubis conditionnés pour dessiner des figures complexes. De nombreux blasons de la Nouvelle Bourgeoisie étaient ainsi représentés, à en croire les *Us et coutumes nouvellement introduits*.

Le garde contrôla leurs invitations et les autorisa à entrer. Il se tournait vers moi pour continuer son interrogatoire, quand une minuscule femme blonde au corps fluorescent surgit des buissons proches de la grille, échevelée et les joues rouges, ajustant son cache-sexe sans la moindre gêne. Un adolescent gracile d'au moins un demi-siècle son cadet la suivait de près ; son pantalon plus que moulant révélait une érection finissante.

— Bon, entrez, dit le cerbère, L'office est sur la gauche de la maison. Et grouillez-vous ! Vos collègues doivent déjà être débordés !

Je pénétrai dans la propriété, avec l'impression que tout ne se déroulerait pas aussi facilement que je l'espérais. La présence du cerbère m'avait dessillé les yeux. J'allais aborder un autre monde, dont je ne savais guère que ce que j'avais pu lire à son sujet depuis mon retour. En concluant son marché avec l'Office – car il y avait eu arrangement ; aucune paye de naute ne suffisait à acheter fut-ce qu'un seul hectare à Grande-Isle –, Vargo était passé de l'autre côté de la barrière. Un homme riche et considéré attacherait-il encore une quelconque valeur à la fraternité des nautes ? Avant de questionner Vargo, je devais me faire une idée exacte de ses rapports avec l'Office.

Une longue allée de briques jaunes s'étirait entre les masses arborescentes de plantes étrangères, jusqu'à un palais somptueux,

mélange baroque d'art byzantin et d'architecture *futuriste* – ce courant des premières années du XXI^e dont les réalisations, cathédrales de verre fumé ou pissotières aux allures de fusées gravées de bas-reliefs hygiéniques, avaient été systématiquement anéanties par les Néopurs, partisans d'une esthétique sobre et rigoureuse. La silhouette tarabiscotée de cette construction d'un mauvais goût achevé mais nullement intentionnel s'achevait sur une haute tourelle carrée, de marbre de Carrare, dans les multiples anfractuosités de laquelle nichaient oiseaux exotiques et volodogues.

Je dédaignai la porte de l'office pour me diriger vers l'arrière de la bâtisse. Il n'était pas question de passer par l'entrée principale : un second cerbère y contrôlait à nouveau les invitations. Vargo m'apparaissait désormais comme un paranoïaque sans le moindre goût – l'archétype du parvenu. J'avais eu raison de ne pas annoncer ma venue.

La musique composite qui suintait par les baies grandes ouvertes tenait à la fois du rock progressif, de la cantate religieuse et du folklore basque, avec parfois l'introduction de contre-rythmes empruntés au be-bop et au tango. La renaissance dont se vantaient les Expansifs n'était qu'illusion ; l'originalité restait négligée au profit du baroque, du référentiel et du passéisme à outrance.

Mais n'es-tu pas toi-même la proie des références ? Tous ces films, ces livres, ces enregistrements que tu as absorbés, tant par goût que par désœuvrement, ne cessent de s'imposer à toi, d'encombrer inutilement ton existence. Chaque scène t'en rappelle d'autres, imaginaires – et ta vie elle-même est devenue référentielle.

Un grand pré semé de bassins s'étendait derrière le palais. Je frissonnai. Un demi-siècle sans autre paysage que celui des constellations se déformant imperceptiblement m'avait rendu craintif. Il me semblait que les étoiles m'étaient hostiles, qu'elles m'avaient intentionnellement volé ces quarante-huit années ! Il me fallait chasser cette angoisse. Bien campé sur mes deux jambes, gagné par le vertige, je levai les yeux et cherchai le Bouvier. Arcturus brillait de tous ses feux, à trente-six années de lumière de distance. Plus au nord, plus proche mais pourtant à peine visible, se trouvait *Dzêta Bootis*, soleil tutélaire de la Planète de Montgomery.

Je ne parvenais pas à réaliser que j'avais été jusque-là dans la coquille d'acier du *Niagara* ; cependant, chaque seconde du voyage demeurerait gravée dans ma mémoire et leur totalité, ce milliard et quelques centaines de millions de secondes, creusait dans mon esprit comme une plaie sanglante que jamais l'oubli ne viendrait cicatriser.

Je fermai les yeux. Ce n'était pas le moment d'y repenser. Avisant un panneau de verre obscur, je le poussai. Mes doigts tâtonnèrent dans le noir à la recherche d'un interrupteur. La lumière jaillit. J'étais dans

une pièce rectangulaire. Une seconde porte se découpait face à moi. Je la franchis également et débouchai dans un couloir incurvé que je suivis jusqu'à une salle dallée de miroirs.

La lumière s'éteignit. Une minuterie ? Les ténèbres compactes ne m'impressionnaient pas ; je les préférais à la nuit cloutée d'étoiles. Palpant le mur, je le longuai. Un pan de cloison ne tarda pas à coulisser sous la pression de mes doigts ; mes bottes heurtèrent le premier degré d'un escalier.

Je commençais à me sentir mal à l'aise.

En haut de l'escalier, deux couloirs s'offraient à moi. J'optai pour celui de droite. Le sol en était mou et caoutchouteux. Les parois arrondies évoquaient celles d'un œsophage titanesque le long duquel je cheminais, en direction des suc digestifs clapotants d'un estomac non moins colossal.

Je rejetai cette pensée. Je délirais. Ce labyrinthe possédait-il un effet psychotrope ? Cela s'était déjà vu.

D'autres couloirs et escaliers, bifurcations et salles aux limites imprécises... Je progressais au hasard, perdu dans l'obscurité, dans la nuit compacte, presque matérielle, de la privation sensorielle.

Je tirai mon briquet à incandescence de ma poche. Le disque rougeoyant me suffit pour repérer la plus proche plaque sensible, que j'effleurai. La lumière revint. La pièce, circulaire, possédait quatre issues.

Me demandant ce qui pouvait bien inciter un ancien naute à aménager en dédale une partie de sa demeure, je choisis l'une d'elles. Je ne pouvais compter que sur la chance pour sortir de là.

Deux mains fraîches se plaquèrent sur mes yeux ; un corps féminin se colla contre mon dos, frottant son pubis au bas de mes reins. J'écartai les bras, rejetant la fille en arrière. Elle poussa un gémissement de douleur en heurtant la paroi.

Je me retournai. Elle était nue. Bien faite – seins menus et longues jambes dorées –, elle était tombée en position assise, les cuisses entrouvertes sur un triangle de fourrure blanche. Ses cheveux gris perle masquaient son visage.

— Ça va pas, non ?

J'étais moi-même terrifié par la violence de ma réaction. J'avais encore du mal à me contrôler malgré le traitement et le frotteglisse. Il me fallait me racheter et, surtout, faire taire les éventuels soupçons de la fille. Je me précipitai pour l'aider à se relever.

— Je suis désolé... La surprise...

Elle s'écarta de moi, rejetant ses cheveux en arrière. Son visage, contrairement à son corps, était quelconque, excepté la bouche charnue et sensuelle.

— Mais vous ne faites pas partie des candidats !

— Je me suis égaré.

— Durant le Jeu de la Pucelle ?

J'eus un geste d'excuse et d'incompréhension. La fille s'approcha de moi, effleura ma joue de ses ongles métallisés.

— Dommage, d'ailleurs...

Elle écrasait à présent ses seins contre mon torse, tandis qu'une de ses mains glissait sur mon ventre. Le Jeu de la Pucelle... Je connaissais désormais l'une des destinations du labyrinthe.

— Si vous m'indiquiez plutôt la sortie ?

Elle recula. Vexée ? Non, je lisais de l'amusement dans son regard gris-vert.

— Je ne vous plais pas ?

— Il faut laisser leur chance aux participants.

— Vous avez raison. Tant pis. Bon, pour sortir, rien de plus simple... (Elle m'indiqua le chemin.) Vous déboucherez dans la grande salle, sur la mezzanine.

— Je voudrais passer inaperçu. J'ai un peu... honte.

Elle rit. Je rentrai la tête dans les épaules.

— Personne ne vous remarquera. Ils étaient tous complètement partis tout à l'heure ! (Elle posa une main sur mon bras, aguicheuse.) Si vous voulez me joindre, appelez *Coït Intérim* et demandez Jocelyne.

— Je m'en souviendrai. À bientôt.

Elle n'était pas dupe, je m'en rendais bien compte. Quelle idée s'était-elle faite à mon sujet ? Me prenait-elle pour un cambrioleur ou un pique-assiette ? C'était sans importance. Elle ne révélerait pas ma présence. Quand on exerçait un métier comme le sien, on finissait par se désintéresser de ce qui pouvait arriver à ses clients...

Surtout si l'on est conditionnée, poupée aux yeux morts inconsciente du temps qui coule autour de soi.

La mezzanine courait tout autour de la salle où avait lieu la réception. Plusieurs centaines de personnes s'entassaient là, exhibant des tenues toutes plus délirantes les unes que les autres. Je me félicitai d'avoir teinté de noir mes lèvres et mes paupières et de porter une combinaison aux couleurs de l'arc-en-ciel où apparaissaient parfois de vagues paysages extraterrestres – ou prétendus tels par le vendeur.

La musique ondulait, inspirée d'un air traditionnel des provinces islamiques. Une dizaine d'adolescentes savamment dévêtues en suivaient les variations, tordant leurs corps trop diaphanes sous les regards de vieillards alertes et libidineux. Plus loin, une fontaine lumineuse irradiait des gerbes de couleurs variées dont certaines ne pouvaient exister sous notre vieux soleil.

Je descendis me mêler à la foule. Ma traversée du labyrinthe m'avait donné soif. Je me dirigeai vers une table croulant sous les

bouteilles et les assiettes d'amuse-gueule. M'emparant d'un verre, je demandai à un serveur vêtu d'un collant résille argenté de me préparer un *Bloody Mary*. Autour de moi, les conversations allaient bon train, se croisant, se mêlant, se chevauchant pour donner naissance à une conversation plus vaste, reflet de toutes et d'aucune...

— Économiquement, cette solution n'est nullement satisfaisante. Stratégiquement, par contre...

— ... Encore eût-il fallu que nousussions qui était notre hôte. J'apostrophai le maître d'hôtel – un garçon charmant, au demeurant, authentique *butler* – et lui posai la question. Vous comprenez, tout accepter d'un inconnu... Le domestique me désigna un homuncule bouffi, plus ou moins bâtard d'extraplanétaire, que nous avions déjà remarqué à cause de sa platitude qui n'avait d'égale que sa fatuité...

— ... Les étoiles...

— Ne prononcez jamais ce mot devant Vargo !

— Tu as essayé l'hôte ?

— L'hôte ?

— Le Néo-Puritanisme avait tout de même réduit le taux de criminalité de façon flagrante !

— Quand on castre les gamins voleurs de friandises...

— L'OrgasmoTransmetteur – une mârveille !

— C'est électrique ?

— J'ai entendu parler du cas d'un bambin de cinq ans qui fut émasculé pour une tablette de gomme à mâcher...

— Tant de légendes courent çà et là...

— Bionique. Un planaire vègan muté, je crois.

— Vire ta dextre, foutriquet !

— Auriez-vous par hasard multiperçu Manuel Garvey ?

— Multiperçu et bien plus encore. Polyreçu, pour tout vous dire.

— Mutants ?

— J'ai assisté à un phénomène de voyance.

— Vous croyadmettez vraiment Garvey intèrètalentueux ?

— Un purproduiterrien. Le peuplemasse l'adore !

— Ne sommes-nous pas tous orgasmoxiqués, en fait ?

— L'élite peut differjuger.

— Nous sommes l'élite !

— Charlatanerie !

— L'événement prédit s'est produit.

— L'épistolaire avait cela de bon que l'on pouvait prendre le temps de réfléchir, de tourner ses phrases, d'ordonner sa pensée, son argumentation.

Avec les techniques de communication instantanée...

— Restent les colonies...

— Un demi-siècle avant de recevoir une réponse !

- Toutes ne sont pas si éloignées. De plus, la longévité s'accroît.
- Vargo tarde à se montrer.
- Oui, Monsieur, il y a bien un Jeu de la Pucelle, mais il a commencé depuis un bon moment.
- Coïncidence !
- Tel que vous me voyez, bel enfant, j'ai cent huit ans !
- À première vue, j'aurais plutôt dit cent trente...
- Des plantations sur Vénus ? Pourquoi pas ? Mais de là à investir outre-ciel...
- On ne voit jamais les bénéfices.
- Il paraît que les Lois asimoviennes seront appliquées dans un proche avenir...
- Hérésie !
- D'un autre côté, en cas de faillite...
- A ta place, mec, j'rang'rai c' t' instrument, hein ? L'orgie, c'est pas vraiment l' genre d' Vargo. Allez, va picoler !
- C' que t'es vulgaire quand t'es beurrée !
- Les médicrobots ne peuvent encore que diagnostiquer. Opérer est au-delà de leurs possibilités.
- Garvey ? Un parvenu !
- Un artiste, également.
- Tout est une question de programmation. Les médicrobots sont assez précis pour...
- Vargo parvint naguère.
- Voulez-vous entendre un syllogisme ? Le peuplemasse n'aime que la soupeguimaube ; le peuplemasse aime Garvey ; Garvey fait donc de la soupeguimaube...
- Qu'il laisse les autres jouer en paix !
- J' rêve pas ? Tas bien dit *jouir* ?

Je m'arrachai à la fascination qu'exerçaient sur moi ces conversations enchevêtrées. Un vieillard soutenu par un exosquelette de métal entretenait une enfant d'une dizaine d'années de ce qu'il lui ferait lorsqu'ils auraient quitté la réception ; ce n'était pas précisément agréable à entendre. Pourtant la gamine, ivre ou droguée, riait à belles dents tandis qu'il lui caressait la poitrine. Elle avait des seins de femme, choquants sur ce corps d'enfant impubère.

Je me détournai de ce couple dont la différence d'âge me rappelait trop celle qui, désormais, existait entre Sue et moi. Étais-je, moi aussi, un vieux dégueulasse ? Même si je parvenais à arracher Sue à la rue des Fleurs et à la libérer du conditionnement, voudrait-elle encore de moi ? Voudrait-elle d'un vieillard ridé et radoteur ?

Un groupe de représentants de cette jeunesse dorée dont l'insouciance n'avait d'égale que la cruauté avait entrepris de martyriser un serveur, lui commandant des cocktails ahurissants, puis

le forçant à les boire. Le malheureux extra tenait à peine sur ses jambes. Ailleurs, trois femmes d'une très grande beauté – entretenue par la chirurgie plastique – cherchaient à faire craquer nerveusement une jeune fille dont les dix-huit ans valaient tous les liftings du monde ; elle leur répondait avec acidité, hautaine, agressive, secouant son épaisse chevelure bleutée.

Le légendaire panier de crabes, où la promiscuité écaille le vernis de civilisation.

Je reportai mon attention sur une femme qui dansait sur la mezzanine, vêtue d'un fourreau holographique où se succédaient des extraits de films plats. Des voiles de lumière s'enroulaient autour de son corps souple, dessinant des figures fugitives qui évoquaient irrésistiblement des symboles mathématiques s'enchaînant en équations obscures.

— Elle est très inspirée.

L'homme s'était approché en silence, sans quitter des yeux la danseuse. Il fumait une pipe au tuyau maintes fois recourbé. Une fumée rougeâtre et odorante s'échappait du fourneau à l'effigie d'Albert Einstein.

— Question d'entraînement, hasardai-je.

— Vous n'avez pas compris. Elle formule des équations relativistes. Regardez donc ! Que lisez-vous ?

— Euh... $s^2 = x^2 + y^2 + z^2 - c^2t^2$...

— L'intervalle einsteinien ! Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Mes connaissances mathématiques se limitent à l'emploi d'ordicalculatrices.

L'homme rejeta en arrière le serpent qui ceignait son cou. Le reptile, sans doute drogué, ne broncha pas.

— Vous êtes dans quelle branche ? reprit-il.

— L'astronautique.

— Étrange que Vargo vous ait invité...

— Pourquoi ?

— On dit qu'il ne veut plus entendre parler de la Longue Nuit et de ce qui s'y rattache. C'est compréhensible, en un sens, après ce qu'il a vécu Là-Haut...

Il était grand temps de changer de conversation.

— Et vous, que faites-vous ? demandai-je.

— Je suis physicien, employé par la *Centrale Solarienne de Recherches*. Vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler, mentis-je.

— Ces temps-ci, tout va de travers. Des calculs maintes fois vérifiés donnent naissance à des applications pratiques imprévues, des expériences autrefois réalisées avec succès tournent court... (Il se pencha vers moi.) L'univers est codifié. Codifié. Les sciences sont

déterminées, leur champ d'investigation délimité. Déterminées. Délimité. Mais, malgré les certitudes que nous devons à Wertheimer, nous nous heurtons ces derniers temps à des manifestations que nous ne comprenons pas. Il est des cas où la Rationalité paraît erronée, d'autres où les constantes reconnues depuis des siècles changent de valeur... Parfois, deux expériences similaires, effectuées dans des conditions identiques mais espacées dans le temps, donnent des résultats antagonistes !

« Enfin... Ça ne serait rien s'il n'y avait ce foutu dégraviteur !

Il s'écarta de moi, regardant autour de lui. Sans doute cherchait-il un verre. Avisant un serveur en livrée ouvragée et perruque poudrée, je lui arrachai des mains une bouteille de Dom Pérignon. Ce que racontait le physicien m'intéressait – mieux : me passionnait.

— J'ai ce qu'il vous faut. (Je remplis deux coupes.) Vous parliez d'un dégraviteur ?

Il vida sa coupe, me la tendit. Je la remplis à nouveau. Sa pipe était éteinte ; il ne chercha pas à la rallumer.

— Un dégraviteur, oui... Un os monumental.

Vous connaissez la Théorie de la Rationalité ? Je veux dire, en détail ? Wertheimer l'a formulée en 2051, reprenant les travaux de Schaffendorf et de Seiji Sakazawa, dont il avait été l'assistant. Cette théorie délimite le champ des applications scientifiques, *quelle que soit la discipline envisagée*, et rejette à jamais ce qu'on a, depuis, défini comme des impossibilités absolues : télépathie, antigravité, franchissement du mur de la lumière... Dès lors, notre univers pouvait être considéré comme un Tout rationnel. Nous savons... savions quelles sont... étaient les limites de la science – *sans erreur possible* ! (Il jeta à terre son verre qui se brisa.) Et voilà qu'un imbécile, un incrédule, un amateur, un simple bricoleur a réussi à construire, Wertheimer seul sait comment, une machine antigravité !

Je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Elle fonctionne ?

— Trop bien. Jusqu'ici, amortir simplement une partie de l'accélération réclamait de considérables quantités d'énergie ; avec cette machine, il suffit d'une poussée de départ infime, de l'ordre du microgramme au millimètre carré. Elle inverse la polarité gravitationnelle et, tenez-vous bien, multiplie l'accélération par... mille, dix mille, un million ! Comment le déterminer avec précision quand les méthodes de calcul éprouvées depuis des siècles restent impuissantes ? L'explosion d'un pétard de fête populaire projette l'engin dégravité hors de l'atmosphère terrestre en quarante secondes !... Pourtant, sur le papier, ça ne marche pas, ça ne peut pas marcher ! Croyez-moi, ces calculs, nous les avons faits et refaits, jusqu'à ne plus pouvoir regarder une équation sans fondre en larmes...

Cette machine *ne peut pas* fonctionner, mais elle s'entête à le faire ! La Théorie de la Rationalité risque de prendre un sacré coup de vieux. Vous comprenez pourquoi je suis défoncé, ce soir ?

— Vous n'avez pas envisagé un truquage ?

— Impensable. Il n'existe simplement aucune explication rationnelle à ce phénomène. Ou alors, ce bricoleur a mis le doigt par hasard sur un point jusque-là laissé dans l'ombre... Mais lequel ?

Il semblait perdu, désespéré, comme si les certitudes dont il avait nourri sa carrière et son existence étaient sur le point de s'effondrer. Et peut-être était-ce le cas...

Se désintéressant soudain de ma personne, mon interlocuteur entreprit de bourrer sa pipe et je m'éloignai, troublé. Qu'un bricoleur – même de génie – eût résolu une énigme qui avait préoccupé des centaines de scientifiques avant l'énoncé de la Théorie de la Rationalité avait de quoi faire sourire. Mais il y avait cette détresse dans les yeux du physicien – et cette sensation, plus intense à chaque seconde, que le bricoleur en question avait trouvé quelque chose qui risquait fort de démolir cette belle théorie sur laquelle reposaient aussi bien le Néo-Puritanisme que l'Expansionnisme... Cela, aucun savant ne pouvait le supporter.

— Insupportable ? En bois massif !

Je fis volte-face. Un géant barbu, vêtu de bleu, venait de faire irruption dans la réception. Il paraissait banal, anodin, voire même dénué d'intérêt, avec ses habits de navigateur solitaire et sa bouillie hilare de bébé rose à la pilosité précoce. Pourtant, le maître de maison avait dépensé une petite fortune pour s'assurer de sa présence.

Toute fête nécessite des attractions ; la plus décadente de toutes avait effectué son entrée.

N'ayant jamais eu l'occasion de rencontrer de salvoïde, j'étais curieux de vérifier si l'abondante littérature publiée à leur sujet correspondait à la vérité. Il me paraissait impossible qu'une créature d'origine humaine pût se comporter de la manière décrite par les psychologues et les linguistes.

— Qu'il est pénible !

Le barbu regarda droit dans les yeux la femme richement parée qui venait d'énoncer ce jugement. Une lueur de malice pétillait dans les prunelles bleu pâle. Il dit quelque chose que je ne compris pas, provoquant un éclat de rire général. Première règle sociale en présence d'un salvoïde : se marrer dès qu'il ouvre la bouche, même si ce qu'il racontait n'avait rien de drôle ; le jeu de mots, la plaisanterie pouvait parfaitement se situer sur un plan inaccessible – au *énième* degré, en quelque sorte.

La femme rougit. Sans doute la réplique du barbu comportait-elle

un sous-entendu sexuel ? J'étais bien incapable de le dire. Son compagnon, un rouquin massif drapé dans une toge rouge à parements de platine, se planta devant le salvoïde, les poings sur les hanches et le regard mauvais.

— Tu t'excuses. Pas de plaisanteries déplacées devant Jane.

Je supposai que le salvoïde allait envoyer quelque chose dans le genre *Si elle Jane, toi Tarzan*, mais il préféra lâcher un pet sonore – et odorant, devinai-je en voyant les visages se décomposer autour de lui.

Il existait d'excellents activateurs de la fermentation intestinale.

— Rien ne sert d'être nerveux, commenta un vieil homme.

— Comme en Espagne, grommela le barbu.

Une partie de l'assistance se tordit de rire, tandis que le reste demeurait imperturbable. Je subodorai le *private joke*, la plaisanterie volontairement raccourcie et, par là même, incompréhensible au néophyte. Il n'en était rien.

— Hé, vous vous marrez, mais y a pas eu de vanne !

Les rires se turent. Les salvoïdes ne dédaignaient pas de s'en prendre même à leurs plus fervents admirateurs. Je me souvenais d'avoir lu qu'ils ne supportaient pas qu'on les admirât. Les flatter, les caresser dans le sens du poil, ramper devant eux excitait autant leur verve que les agresser comme l'avait fait le rouquin.

— Il se fout de nous, dit quelqu'un.

— C'est intolérable ! renchérit la femme richement parée.

— C'est un salvoïde, intervint un petit malin.

— Je vais lui casser la gueule ! rugit le rouquin.

Il tenta de frapper le barbu, qui esquiva sans peine le poing lancé à la rencontre de son visage. Le rouquin faillit basculer en avant, se raccrocha de justesse à sa compagne. Décontenancé, il quêtâ une aide autour de lui. Peine perdue. Nul ne voulait se risquer à affronter un salvoïde.

Une fille nue, un dragon tatoué entre les seins, circulait parmi les invités, leur proposant des cigarettes et des *beedies*. Je pris la gauloise qu'elle me tendait. Je commençais à me sentir passablement nerveux. Je fouillais dans mes poches à la recherche d'un briquet quand un poing hérissé de duvet blond se matérialisa devant moi. Le pouce se redressa et s'enflamma avec un craquement, me présentant une flamme d'un beau jaune d'or.

J'allumai ma cigarette avant de lever les yeux. Le salvoïde me fit un clin d'œil et replia son pouce qui s'éteignit. Je n'eus pas le courage de lui demander comment il s'y prenait. Une prothèse, sans doute.

— Et l'autre main, c'est un cendrier ? lança un petit Eurasien souriant.

— Pas d'eunuques chez nous, répliqua le barbu.

— D'eunuques ?

— Ben oui : de cendar – *sans dard*, vous avez pigé ?

Un couple, terrassé par cette horrible approximation, tenta de s'éclipser avec discrétion. Le salvoïde fondit sur eux.

— Vous partez ? C'est facile. D'ailleurs, le plus dur, c'est pas d'y aller mais d'en revenir – comme disait mon grand-père quand on l'a mis dans la tombe. Et c'était un grand penseur, mon grand-père, vu qu'il était infirmier. Et infirmier...

— Voilà Vargo !

Il me sembla percevoir un soupir collectif de soulagement. Tous les regards se tournèrent vers le grand escalier de marbre, au fond de la salle ; un vieillard chenu en descendait les degrés avec lenteur, s'appuyant sur une canne ouvragée.

Il serra quelques mains, en baisa quelques autres. Malgré son grand âge, il se déplaçait sagement ; la canne n'était là que pour pallier une éventuelle défaillance. Ses hôtes l'entouraient, le saluant, l'abreuvant de compliments quant à son accueil, l'assurant de leur reconnaissance éternelle dans le froufroutement des étoffes luxueuses et le balayage kaléidoscopique des lumières colorées.

— Celui-là, ça va être dur de le dérider, grommela le salvoïde à mes côtés.

Le regard de Vargo se tourna vers lui mais s'arrêta sur moi en chemin. Nous nous dévisageâmes tout d'abord avec curiosité, puis avec une insolence réciproque. Qu'avaient pu voir ces yeux sombres et inquisiteurs, trop vivants dans ce visage mort ? Pas grand-chose, assurément.

Le vieillard brandit sa canne et, me désignant, glapit :

— Attrapez-le !

— Ne le piègez pas, interpréta le barbu hilare. Ben oui, quoi – a, suffixe privatif...

Sans chercher à comprendre ce qu'il voulait dire, je m'élançai vers la sortie, la peur au ventre. Deux gorilles dont la musculature aurait rendu jaloux Hercule, Samson et Schwarzenegger réunis convergèrent vers moi. Je bousculai une femme aux seins peinturlurés dont les mamelons étaient remplacés par un rubis à gauche et une émeraude à droite. Elle bascula en arrière pour tomber dans les bras d'un nain éberlué.

Une porte s'ouvrit sur ma gauche, vomissant une demi-douzaine d'hommes de main. J'entrevis une silhouette vêtue d'une robinforme noire qui les excitait de la voix.

Un mince adolescent aux joues et au front sculptés voulut m'intercepter alors que j'étais en pleine accélération subjective. En raison de ma vitesse, la légère bourrade que je lui donnai pour l'écarter de ma route le déséquilibra ; il heurta le sol avec violence, sonné. J'avais parcouru la moitié de la distance me séparant de la

grande porte.

Les énormes mains d'un des gorilles étaient sur le point de se refermer sur moi, quand le colosse trébucha sur le pied tendu du salvoïde.

— A, suffixe *privatif* ! gronda le barbu.

Quel rôle jouait-il exactement ? Et en jouait-il un, en fait ? Difficile à dire. Cette intervention n'était qu'une plaisanterie supplémentaire, une façon comme une autre pour le barbu de tenir sa place d'élément perturbateur – ou *masturbateur*, comme il l'eût défini lui-même, jouant sur l'analogie euphonique sans se préoccuper du sens. Enfin, pas trop.

Je poussai l'un des battants et enfilai l'allée de briques jaunes, cherchant du regard un lion couard ou un bûcheron de fer-blanc. Mais la statue qui se dressait au milieu d'un parterre de jonquilles n'avait rien d'un épouvantail de conte. Les cerbères étaient à quelques pas derrière moi. Comment avaient-ils pu me suivre, alors que mon rythme vital était multiplié par quatre ou cinq ?

L'un d'eux portait un tétaniseur. Je me mis à courir en zigzag, enroulant ma course autour du dessin onduleux de l'allée. Une silhouette se dressa devant moi, se rapprochant en un *travelling* vertigineux – le gardien de l'entrée. Il n'eut pas le temps d'utiliser son arme. Je le dépassai, forme fugitive aux contours flous.

Je franchis la grille. Un moteur s'emballa, une portière s'ouvrit. Je plongeai dans la Bugatti qui démarra aussitôt. Mes poumons me faisaient atrocement souffrir. Ils pompaient l'air comme des soufflets, tandis que ma vitesse subjective redevenait normale.

— On dirait qu' ça s'est mal passé...

— Comment quitter l'île sans prendre le métro ?

— Vous savez véliplanher ?

Des images jaillirent devant mes yeux, une odeur d'iode monta à mes narines – toujours cette faculté de *revivre* mes souvenirs...

L'océan paisible et sans marée de la Planète de Montgomery. Des planches à voile évoluaient sur les vaguelettes, guidées par des adolescents nus et bronzés...

Quand on m'avait jugé guéri, on avait décidé d'achever la thérapie par deux mois de pleine détente sur le littoral. Mais, très vite, la détente avait tourné au cauchemar. Ce n'étaient que des vacances... Et je n'avais pas tardé à réaliser qu'il me faudrait un jour ou l'autre retourner m'enfermer dans les trois cents mètres carrés du poste de pilotage du Niagara...

Pour vingt-quatre nouvelles années de solitude.

— Je me débrouille.

J'avais du mal à quitter ces séquences illusoires dans lesquelles me projetait ma mémoire.

— Dans ce cas, aucun problème. Que s'est-il passé ?
— Moins vous en saurez...
— J' connais la chanson, vous bilez pas ! Ouais ?
— Vargo n'est pas Vargo. Quelqu'un a pris sa place.
— Vous avez deviné ça en lui causant ?
— Sa démarche suffisait. Ce n'était pas celle d'un naute. Les pilotes conservent des séquelles des différentes pesanteurs auxquelles ils sont soumis. Les 0,3g du vaisseau, la gravité de la planète de destination, le g et demi de la période d'accélération ou de freinage – sans parler de l'apesanteur.

— C'est vrai qu'y a quèqu' chose de pas normal dans vot' façon d' marcher...

— Ces séquelles deviennent irréversibles au bout de deux ou trois ans subjectifs. Or, il a fallu plus de cinquante ans à Vargo pour traverser la Longue Nuit et il se déplace comme n'importe quel rampant !

— J' pige pourquoi y veut pas d'nautes chez lui... L'a les foies d'se trahir !

Et de trahir l'Office. Car c'est Filvini qui a fait disparaître Vargo – ce qui explique l'abandon du procès. Mais pourquoi cette comédie, ce double – sosie ou clone – menant la grande vie et côtoyant la Nouvelle Bourgeoisie ?

Il est hors de doute que Filvini compte m'éliminer, moi aussi. Je n'irai pas à cet examen. S'il n'y avait que moi, je prendrais peut-être le risque, mais je ne peux pas abandonner Sue. Pas encore.

Et ce Néopur... Que faisait-il là ?

CHAPITRE IV

J'abandonnai la planche à voile sur une grève déserte, quelque part à l'est de Grande-Isle. Des crampes parcouraient mes muscles que j'avais soumis à trop rude épreuve, tant au moment de ma fuite que durant la traversée du violent courant qui agitait le lac, là où la rivière Hoggar se frayait son chemin. Trempé et mal assuré sur mes jambes, je m'ébrouai. Un vertige me prit ; je tombai à genoux. J'avais trop

présumé de mes forces, m'obstinant à me conduire comme un homme jeune alors que j'avais plus de soixante-dix ans. Je ne parvenais pas à admettre l'idée de ma vieillesse.

Une bouche de métro s'ouvrait à une centaine de pas de la plage. Je descendis les marches de l'escalator immobile. En consultant le plan, je découvris que j'étais au terminus d'une ligne passant par l'Escale – mais aussi par les Bas-Quartiers. Je repoussai l'idée de m'y arrêter ; je ne pouvais rien gagner à revoir Sue, sinon une souffrance accrue.

Sur le quai pullulaient Matraqueurs et fumeshits auréolés de fumée. Quelques clochards, confortablement installés dans les entrelacs d'un lustre monumental, à une dizaine de mètres du sol, buvaient en chantant d'une voix pâteuse de vieilles chansons à boire, passant sans vergogne des hymnes à la bière bavaoise au *Petit vin blanc*. Des grappes de corps humains vêtus de loques, parfois enroulés dans des duvets éventrés, jonchaient le sol des couloirs, sans cesse dérangés par les éclats de rire incontrôlés des fumeshits, les beuglements des Matraqueurs, les chœurs avinés des clochards et les brusques variations de volume de la musak omniprésente. La splendeur de Sahara Beach masquait la faim et le désespoir.

— Petite plaque, des fois ?

Un Matraqueur m'avait abordé, souriant, caressant d'une paume rugueuse le mandala peint sur son crâne lisse. Un second crâne, dont le propriétaire n'avait plus de migraines depuis bien longtemps, était fixé sur son épaule, jaunâtre et ricanant ; des ampoules multicolores clignotaient au fond des orbites déchiquetées.

Je tendis dix solars au Matraqueur pour me débarrasser de lui. J'étais trop fatigué pour le rembarrer. Je n'avais qu'une envie : m'effondrer sur une banquette et somnoler jusqu'à l'Escale. Mais le colosse se méprit sur les raisons de ma générosité. Il pensa que j'avais peur et crut bon d'insister :

— Pas peur du métro la nuit ?

— À mon âge...

— Justement : vieillesse, donc moins de force.

— Mais l'expérience en plus.

— Pourrais prendre solars...

Ma réaction fut instinctive, incontrôlée. Le Matraqueur se retrouva à terre, allongé sur le ventre. Je lui tordais un bras derrière le dos, tandis que mon genou s'enfonçait au creux de ses reins. Je priai qu'il ne cherchât pas à se libérer. Je n'aurais pas eu la force de l'en empêcher.

— Rapide !

Je le relâchai et reculai d'un pas, sur la défensive. Qu'allait-il faire ? Je ne connaissais des Matraqueurs que ce que j'avais pu en lire et j'avais appris à me méfier des informations fragmentaires. On ne

trouve pas tout dans les livres.

— Je m'appelle Kerl, dis-je comme un défi.

— Souviendrai. Kerl – rapide !

Le Matraqueur se releva, jeta à mes pieds la plaque que je lui avais donnée et rejoignit ses compagnons, qui avaient assisté à la scène sans broncher. Je fus soulagé de voir arriver une rame blanche et bleue. J'y montai, dédaignant l'argent. Les Matraqueurs ne me suivirent pas – je m'attendais pourtant à des représailles. Sans doute respectaient-ils la force et l'habileté...

Mon intention première était de gagner l'Escalé, de m'enfermer chez moi et de me soûler jusqu'à l'inconscience. Mais cette ligne traversait les Bas-Quartiers, passait par cette même station où, la veille au soir, mon cauchemar avait recommencé... Quand la rame s'y arrêta, j'en descendis précipitamment, soudain aiguillonné par le besoin de revoir Sue, quitte à la payer pour passer la nuit avec elle. Peut-être me reconnaîtrait-elle, cette fois-ci... Je ne pouvais qu'espérer.

Le froid me gifla lorsque je sortis du métro. J'étais vêtu pour l'Eden, qui jouissait d'un microclimat tropical, alors que les Bas-Quartiers connaissent un hiver perpétuel. Même la température ambiante séparait riches et pauvres à Sahara Beach.

Sahara *Bitch*, oui !

À l'entrée de la rue des Fleurs, j'eus un bref instant d'hésitation. Le souvenir de la nuit précédente remontait à la surface de ma mémoire, différent de mes habituelles réminiscences – en apparence aussi réelles que la scène originale – en ce sens qu'il semblait plus réel encore. Anesthésié par les drogues et l'alcool, j'avais agi comme un zombie ; à présent, j'étais conscient et ce souvenir me causait une souffrance neuve. Car c'était de tendresse que j'avais besoin, et non du corps profané d'une machine d'amour décérébrée.

Sue n'était pas dans la rue des Fleurs. Une main de métal m'écrasa le cœur. Mon imagination galopait déjà, matérialisant la vision d'un homme haletant, pressé de jouir, pressé d'en finir, qui possédait Sue, l'écrasant sous sa chair flasque, la...

— Tourne le bouton, c'est préférable.

Le fouinain sautillait au milieu de la rue. Les filles alignées ignoraient sa présence.

— Qu'est-ce que tu fiches là ?

— Tu n'es pas venu pour me voir ?

— C'est elle que je voulais voir.

Le froid bleuissait mes doigts, rougissait mon nez. Je ne cessais de renifler. Après tout ce temps passé dans une ambiance stérile, j'étais bon pour attraper un rhume. On avait dû oublier à mon retour l'un des vaccins obligatoires.

— Viens, on va causer ailleurs. Elle n'est plus là – pas la peine de faire le pied de grue !

J'emboîtai le pas au minuscule extraterrestre. Le vêtement informe qui enveloppait son corps de ses plis lâches descendait jusqu'à terre, dissimulant ses membres inférieurs. Sa démarche n'avait rien d'identifiable. Le balancement de ce que j'estimais être des hanches, les inclinaisons du buste supposé, ce sautaillement doublé d'une ondulation dépourvue de rythme – tout était incompatible avec le mouvement de deux jambes humanoïdes. Le fouinain aurait pu aussi bien rouler que voler à dix centimètres du sol ou se déplacer à l'aide d'un bouquet grouillant de tentacules.

Nous tournâmes dans une ruelle déserte. Des incinérateurs dressaient devant chaque porte leur masse élancée. À nouveau l'envers du décor. Des dentelles de givre achevaient de se cristalliser sur le bitume gondolé. Un chat miaulait sur un toit. Cri rauque de matou en rut.

Le fouinain s'assit sur le couvercle d'un incinérateur. Son vêtement vert-de-gris qui pendait mollement ne pouvait dissimuler de jambes : le tissu remontait d'une vingtaine de centimètres mais rien n'en dépassait, pas même un pseudopode.

— Quand cesseras-tu de te poser ce genre de question ?

— Quand tu renonceras à piller mon cerveau.

— Essaye donc de m'en empêcher.

— Je te retourne l'argument.

Le fouinain secoua la tête.

— Nous n'arriverons à rien ainsi. Tu ne me prends pas au sérieux.

— Tu as mal lu en moi.

— Tu ne penses qu'à cette fille.

— Où est-elle ?

Un poignard chauffé au rouge me perçait la poitrine. Je m'adossai au mur, gagné par une subite faiblesse. Le froid se faisait plus vif.

— On l'a emmenée.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

Je ne le crus pas. N'était-il pas télépathe ? Percevant ma pensée, il baissa les yeux avec une expression de honte trop caricaturalement humaine.

— Je n'ai pu lire en eux. C'est arrivé cet après-midi. Ils étaient sept. Ils l'ont emmenée. Leurs cerveaux m'étaient fermés ; c'est la première fois que je vois ça. Frustrant au plus haut point.

— Pire que ça.

— Je sens ta détresse. Elle est mienne, désormais.

Son désarroi n'était pas simulé. J'avancai la main vers son épaule, en un geste qui se voulait de réconfort. Le gnome sauta de son

perchoir et recula pour se mettre hors de portée. On ne touchait pas.

— J'ai des questions à te poser.

— Au sujet de Merteuil Filvini ?

— Entre autres.

— Tu as affaire à une bête paranoïaque. Le mystère entourant mes origines suscite interrogations et inquiétudes. Filvini croit que je t'ai révélé certains secrets et ne démordra pas de cette idée.

— Quels secrets ?

— Il doit être persuadé que je veux envahir la Terre. Ce n'est pas la première fois... Mais je te raconterai ça un autre jour. Tu as froid.

C'était une affirmation, non une question. Nous sortîmes de la ruelle et nous retrouvâmes sur une avenue où se succédaient sex-shops et bistroquets. Quelques noctambules traînaient la savate le long des trottoirs verglacés. Les bars étaient pleins à craquer.

— J'ai parfois du mal à dialoguer avec toi.

— Nous sommes différents. Nos structures mentales...

— Là n'est pas la question. Tu as beau t'intéresser à ton propre sort, te poser des questions au sujet de Filvini, de moi, de Vargo, de la Rationalité, ce ne sont que des pensées de surface, de survie... Quand je regarde dans ton esprit, là, tout au fond, où se trouvent les véritables préoccupations, je ne vois que Sue.

— On entre quelque part ? J'ai besoin de me réchauffer.

Le fouinain m'irritait. Jusqu'à quel point me manipulait-il ? Je ne pouvais vérifier la véracité de son histoire ; il m'avait peut-être mené en bateau. Qui pouvaient être ces hommes à l'esprit fermé qui, prétendait-il, avaient enlevé Sue ? Pour opposer un barrage mental efficace à un télépathe, il faut croire en la télépathie. Celle-ci faisant partie des rêves irrationnels, il m'était difficile d'admettre que quelqu'un pût avoir développé une technique pour y parer.

À moins que ce quelqu'un n'ait mis en doute la Rationalité elle-même.

Nous poussâmes la porte d'un bar baptisé *À la tournée*. Des tables calées contre les murs entouraient une piste de danse constellée de mégots sur laquelle une trentaine d'individus disparates marchaient à pas lents, dessinant un cercle. Quand l'un d'eux quittait la ronde, un autre se levait pour le remplacer. Cycle immuable et sans accroc. Où étions-nous tombés ?

Nous nous assîmes dans le fond. Je remarquai qu'il n'y avait pas de verres sur les tables. On ne buvait donc pas en ces lieux ?

— On n'y boit pas.

— Qu'y fait-on, alors ?

— Tu n'as pas vu l'enseigne ? On y tourne. (Le fouinain désigna la ronde dont la composition se modifiait sans cesse.) Si ça te dit, offre-toi une petite *tournée*...

— Parce qu'il faut payer, en plus ?

— On n'a rien sans rien. Vas-y, ça te changera les idées ! Quand tu reviendras, peut-être seras-tu mieux disposé envers moi.

— Je ne suis pas venu pour entendre les bavardages d'un extraterrestre de dessin animé !

— Je t'y forcerai s'il le faut.

— Je ne sais plus pourquoi je suis venu.

— Tu bois trop.

— Je m'en rends compte.

— Tu risques de te détruire.

— Je n'en aurai pas le temps. De toute façon, que voudrais-tu que j'attende de la vie ? Ma jeunesse s'est fanée entre la Terre et *Dzêta Bootis* ; le voyage de retour a englouti les vingt-cinq années suivantes...

— Tu étais moins déprimé hier soir.

— J'étais défoncé.

— Va *faire un tour* !

Je me levai. Une femme bien en chair, dont les rotundités tendaient une robe multicolore, venait de quitter la ronde ; je pris sa place.

Aussitôt, la *tournée* m'emporta dans son déferlement de sensations. Devant moi boitillait un petit homme gris qui agitait ses vêtements déchirés avec soin selon les critères d'une mode périmée ; derrière moi, un adolescent au visage extatique psalmodiait une litanie aux paroles incompréhensibles. Tous deux semblaient dans un état second.

Ma vision se précisa. La tristesse de l'homme gris suintait hors de son être, flot incolore analogue à une suée virtuelle. Quant à l'adolescent, il avait dressé une barrière entre le monde et lui, s'était enveloppé d'un cocon lumineux qui repoussa ma main lorsque je cherchai à en éprouver la matérialité.

Ne résiste pas. Laisse-toi aller.

Mon esprit se vidait, évacuant problèmes, angoisses et traumatismes par vagues saccadées de vomissure mentale. J'étais parcouru de violents spasmes qui, curieusement, me procuraient un certain plaisir. Je tournais, sans cesse plus léger. Diaphane, translucide à la pesanteur, je tournais.

Y avait-il un dégraviteur dissimulé sous la piste ?

Tu sais bien que l'antigravité n'entre pas dans le cadre de la Rationalité !

La télépathie non plus !

Je tournais. Tournais. Pris dans ce cercle, cette chaîne ronde dont les maillons humains n'avaient qu'une fugitive existence, je tournais, sans pouvoir déterminer si cette marche était lente ou rapide. Ma conscience du temps était abolie. Captif de cette *tournée*, j'expectorais à présent mes ultimes pensées cohérentes, que venait remplacer un

bien-être équivalent à celui procuré par le frotteglisse.

Je tournais, roue dentée dans un engrenage, caillou au bout d'une ficelle, enfant cherchant à se cramponner à la surface savonneuse d'une assiette au beurre. La piste de danse était devenue le manège fou de *L'inconnu du Nord-Express*, mais aucun vieillard mâcheur de chique ne rampait dessous pour en interrompre la rotation.

Rien n'avait plus d'importance que de tourner, intégré à ce cercle. La référence à Hitchcock avait été ma dernière pensée lucide.

Tout se dissipa. Extérieur à moi-même, je me vis quitter la ronde et rejoindre le fouinain. Une fille à peau de lézard dont les seins aussi aiguisés que des poignards me donnèrent le frisson me remplaça, balançant ses hanches écailleuses.

— Tu m'as forcé à te rejoindre.

— Nullement, cher ami. La *tourné*e était finie, voilà tout.

J'étendis mes jambes douloureuses. Combien de temps avais-je tourné sur cette piste, sans but, identique à ces pantins que je voyais évoluer, les traits détendus, le corps agité de soubresauts arhythmiques ?

— Longtemps.

— Mais encore ?

— Le temps en lui-même ne signifie rien, ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. Seule la perception que tu en as est importante... Bon, maintenant que tu as eu ta dose, peut-être consentiras-tu à m'accorder ton attention ?

— Si tu insistes...

Le fouinain s'assit au centre de la table.

— As-tu entendu parler de Melon d'Eau ?

— Un monde de l'Hydre Femelle, non ?

— C'est ça. Une toute petite planète bucolique, à peine plus grosse que la Lune mais d'une densité supérieure, colonisée depuis plus d'un siècle. J'y ai débarqué voici quelques années. À peine avais-je montré le bout de mon nez que l'Office s'est acharné sur moi. Ses représentants voulaient savoir par quel moyen j'étais arrivé, d'où je venais, ce que je désirais... Ce n'était pas la première fois que ça se produisait. Humains ou non, les gens sont en général trop curieux et veulent tout connaître trop vite.

« Comme ils n'avaient obtenu aucune réponse satisfaisante, les colons ont entrepris de me traquer. Le génocide en bonne et due forme ! Plusieurs fouinains ont été massacrés. Pourtant, je suis resté, prenant toutefois certaines précautions de survie. Alors, l'Office a alerté la Terre – ce qui explique l'attitude paranoïaque de Filvini. Il craint une vengeance de ma part. Il ignore que je suis au-dessus de ces mesquineries.

— Tuer les cons ne les rend pas moins cons, soufflai-je. Je croyais

que tout conflit avec une race extraterrestre devait être évité ?

— Tu as entendu parler de Dschungel ?

— Je sais qu'elle possède une végétation propre.

— Il y existait une race indigène plutôt humanoïde. L'Office est arrivé. À décidé de rendre ce monde *habitable pour l'homme*...

— La chasse au primitif serait un sport prisé des Néopurs ?

— Sur Melon d'Eau, ce sont eux qui ont pris peur.

— Et comme, à cause du décalage temporel, la victoire expansive n'a encore eu que peu de répercussions sur les gouvernements coloniaux, je suppose que d'autres génocides sont en cours ?

— Perdu. Il n'y a pas d'autre race intelligente dans les limites de la Sphère d'Influence terrienne. Celle de Dschungel était une exception. Pour en revenir à mon histoire, la paranoïa des Néopurs de Melon d'Eau semble s'être communiquée au siège central de l'Office. La pénétration dans l'univers contrôlé par l'homme s'est effectuée lentement mais, toujours à cause du décalage, la Terre a appris en quelques mois la présence de fouinains sur une cinquantaine de mondes différents. Personne n'ayant apparemment songé à la manière dont circule l'information, l'inquiétude, voire la panique, était inévitable. Filvini et ses semblables se croient donc en face d'une invasion massive !

— Dont ils m'imaginent complice ?

— Ils ont peur. Toujours cette paranoïa typique des Néopurs. Et tu fais un superbe bouc émissaire.

— Je vais m'offrir une autre *tournée*.

La ronde m'attirait irrésistiblement. J'y entrai, désireux de me fondre dans l'ouroboros changeant des marcheurs. Je n'avais aucune idée de l'heure.

Je tournai longtemps – plus longtemps, me sembla-t-il, que la première fois. Mes pieds gonflaient dans mes bottes, mes chevilles devenaient de verre, mes articulations s'enflammaient... Pourtant, je me sentais bien, détendu, enfin libéré du poids de mes pensées. Tourner de la sorte anesthésiait mon esprit, le forçait à se recroqueviller au fin fond de mon cerveau pour céder la place à un déferlement de sensations fausses, mais plus apaisantes qu'une dose massive de tranquillisants. Je n'étais plus qu'un corps avançant mécaniquement.

Je quittai le cercle et retournai auprès de fouinain. Il n'avait cessé de m'observer, dardant sur moi ses pupilles changeantes et les yeux de son esprit qui, peut-être, comme dans cette chanson des Beatles, voyaient le monde tourner...

— Il y avait un Néopur chez Vargo, dis-je.

— À toi de tirer les conclusions qui s'imposent.

— Le Néo-Puritanisme n'est pas aussi en perte de vitesse qu'on veut

bien le dire. Les Néopurs restent nombreux et noyautent l'Office. Ce sont eux qui ont remplacé Vargo par un sosie ou un clone... Et Filvini est l'un d'eux, n'a jamais cessé de l'être...

— Pas mal. Il a fait mine de se rallier aux Expansifs pour conserver son poste au sein de l'Office au moment de l'épuration qui a suivi les élections... Astucieux mais délicat.

— Je commence à y voir plus clair... Dis donc, après ce qui s'est passé sur Grande-Isle, on doit me rechercher ? (Le fouinain s'abstenant de répondre, je poursuivis :) Ils veulent me remplacer, moi aussi, par une copie conforme, parce qu'ils croient que j'en sais trop.

— Mais tu en sais trop.

— Je n'ai aucune preuve.

— Pars d'ici. Quitte cette ville.

— Ils ne viendront pas me chercher dans les Bas-Quartiers.

— Ils viendront.

— Tu ne me dis pas tout.

— Et ça t'énerve, hein ?

Oui, fouinain, ça m'énerve. Tu me tapes sur les nerfs, avec tes phrases à double sens, ta manie de fouiller dans mon cerveau, d'espionner chacune de mes pensées... Tu m'énerves, tu me gonfles, tu me mets en rogne ! Pourquoi ne restes-tu pas dans ton coin, comme tout bon fouinain qui se respecte ? Tu es la source de tous mes ennuis... Si tu n'étais pas venu me trouver, hier soir, Filvini m'aurait laissé tranquille et je ne serais pas allé chez Vargo voir ce que je ne devais pas voir ! Fouinain... Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ?

— Je n'ai pas de chez moi.

L'aube pointait lorsque nous quittâmes le bar où l'on ne buvait pas les *tournées*. Le froid du petit matin me mordit cruellement, rendu plus intense encore par la lassitude. J'avais besoin de m'étendre, de dormir quinze ou vingt heures pour recharger les batteries de mon organisme usé.

Le fouinain sautillait derrière moi. Je le devinais à l'affût de mes moindres pensées, suivant chaque détour de mes raisonnements. Il cherchait à aiguiller ceux-ci dans une direction bien précise – mais laquelle ? Je n'étais qu'un vieux naute malchanceux. Quelle utilité pouvait bien avoir ce jeu d'énigmes dans lequel le gnome semblait se complaire ? Je lui en voulais de mentir par omission, de ne me livrer que des bribes de cette Vérité majuscule qu'il détenait. Y avait-il une raison valable qui lui interdît de tout me révéler ?

Il me rejoignit.

— N'utilise pas la C.I. La surveiller est trop simple. L'Office...

— Tu ne m'apprends rien.

— Pourtant, tu songeais à te servir de ta carte de crédit.

- En dehors de la ville. J'ai assez de liquide pour payer le train.
- Les gares seront surveillées, elles aussi.
- Accompagne-moi. Tu repéreras les espions.
- Sauf s'ils ferment leur esprit.
- Tu les identifieras *par défaut*.
- Je n'y avais pas songé.
- Ainsi, tu n'es pas omniscient ?

Il s'écarta de moi, peut-être vexé. Comment savoir, avec un personnage aussi improbable ? Nous marchions à travers un dédale de ruelles puantes, en direction de la rivière Hoggar. Cette partie des Bas-Quartiers paraissait inhabitée. Les immeubles de plastique crevassé s'étagaient à flanc de coteau, sales, délabrés. Fenêtres aveugles et portes murées, pans de murs en putréfaction et chaussées déformées, réverbères éteints et façades gondolées faisaient face aux amoncellements désordonnés des entrepôts, situés sur l'autre rive.

Le découragement était venu s'ajouter à l'épuisement. Sue avait disparu ; les Néopurs, à nouveau, me persécutaient... Ces quarante-huit années perdues n'avaient rien changé. Ce que j'avais fui grâce au *Niagara* revenait à la charge pour me broyer et mettre un terme à un différend vieux d'un demi-siècle.

Un rayon ardent creva le matin calme. Le fouinain s'enflamma, se réduisit presque instantanément en un tas de cendres.

Sept hommes trapus m'entouraient. Les auteurs de l'enlèvement de Sue ? Le gnome n'avait visiblement pas senti leur approche.

— Tu vas nous suivre.

Je ne réagis pas. Malgré l'imminence du danger, mon esprit s'obstinait à fonctionner dans une autre direction, tissant une série de conclusions inéluctables. Peu à peu, la trame du problème se précisait. Au fond, les choses n'étaient pas si compliquées. L'Office, les Néopurs, prenant peur, avaient envoyé ces hommes capturer Sue, puis s'assurer de moi.

Quant à comprendre pourquoi le fouinain ne pouvait lire en eux, c'était déjà une autre affaire.

L'un des hommes, que mon inertie devait exaspérer, m'envoya une décharge de matraque neuronique. Une langue de souffrance lécha mes lobes cérébraux.

Alors, sans hésiter, je libérai la rage et la terreur qui s'affrontaient en moi.

Trois cents mètres d'une eau limpide et profonde me séparaient de Longue-Isle, qui divisait en deux bras inégaux le courant de la rivière Hoggar. Je gisais sur la berge, tremblant de tous mes membres bien que le froid fût moins vif à la périphérie des Bas-Quartiers. J'essayais vainement de recouvrer ma lucidité. Ce qui venait de se passer m'avait

projeté la tête la première dans un univers blafard où le soleil n'était qu'un lumignon sans chaleur flottant au-dessus d'une ville hostile.

Je ne pouvais rester là. Je ne pensais pas avoir tué l'un de mes agresseurs, mais Filvini n'aurait aucun mal à faire de moi un criminel. Sous peu, le secteur entier serait ratissé, j'en étais persuadé. Je devais le quitter avant de céder au sommeil qui me réclamait, à grand renfort de tiraillements musculaires et de piqûres d'épingle au bord des paupières. Mais où aller ? Il était hors de question de prendre le métro. Si les Néopurs contrôlaient effectivement la C.I., ils seraient aussitôt informés si j'utilisais ma carte de circulation.

Mon regard brûlant revint se poser sur Longue-Isle, que je distinguais à travers une brume subjective. J'ignorais la destination de cette bande de terre étirée. Rattachée administrativement aux Entrepôts de l'Est, l'île ne portait apparemment aucun bâtiment. Mais le soleil levant et le rideau d'arbres épousant la rive basse m'interdisaient d'en voir l'intérieur.

Je n'avais guère le choix. Franchir le fleuve à la nage était le seul moyen de fuir les Bas-Quartiers sans faire usage de ma carte.

Repoussant l'image du fouinain assassiné dont la silhouette de korrigan s'était éparpillée au hasard des courants d'air, je me laissai glisser dans le courant tiède et déclenchai l'oxygénateur serti entre mes côtes. Je pouvais grâce à lui descendre à une grande profondeur et, donc, éviter les systèmes de surveillance. Quand je fus à une dizaine de mètres sous la surface, je nageai en direction de l'île, conservant mon cap grâce à ce sens magnétique dont tout naute était pourvu.

Il me fallut longtemps – si longtemps que, malgré le soutien que m'apportaient mes implants, je crus à plusieurs reprises perdre courage et m'abandonner à la lente puissance du courant.

Enfin, je pris pied sur une berge herbeuse. L'air sentait la sève ; arbres dénudés, verdoyants, jaunis ou couverts de bourgeons voisinaient curieusement en un panorama de saisons. Longue-Isle semblait connaître un printemps perpétuel, ce qui était ordinairement le lot des quartiers résidentiels bourgeois, comme Doux Séjour ou Gai Repos. Bizarre et anormal... La méfiance me gagna.

Je franchis le rideau d'arbres. L'île, parfaitement plate, mesurait trois ou quatre kilomètres de long sur une largeur d'environ cinq cents mètres. Peupliers et châtaigniers la ceignaient d'une double ceinture, en dissimulant l'intérieur bien qu'il n'y eût rien à cacher. Longue-Isle n'était qu'un terrain vague hérissé de touffes d'herbe et de buissons épineux.

Une tache rouge traversa mon champ de vision, disparut. Je me rendis compte que j'étais toujours en suroxygénation. J'interrompis le fonctionnement des implants. La tache rouge réapparut : Il s'agissait

d'un cerf-volant octogonal sur les entretoises duquel un homme était crucifié. Je ne pouvais distinguer nettement ses traits à cette distance, mais il me sembla qu'il souriait.

La fatigue croula sur moi, me terrassa. Le contrecoup inévitable de l'utilisation abusive des implants et des accélérations successives de mon rythme vital. Je glissai à terre, les jambes privées de vie, grelottant dans mes vêtements trempés.

Le sommeil était la seule issue.

CHAPITRE V

Nous étions allés au bord de la Seine. Le soleil d'été jouait sur les façades ravinées d'immeubles morts. A quelques kilomètres à peine, des adolescents surpris à s'embrasser étaient flagellés en place publique.

Mais ici, dans cette contrée sauvage qu'était devenue la grande banlieue de Paris, nul ne nous surprendrait ni ne nous dénoncerait.

— Si on se baignait ? avait proposé Sue.

J'avais acquiescé. Je ressentais le besoin d'être nu et de presser mon corps contre le sien. Je n'avais jamais perçu avec autant d'acuité son odeur de femme qu'aucun parfum – Néo-Puritanisme oblige – ne venait dénaturer.

Nous avions été nos vêtements, sans toutefois oser nous regarder. La pudeur inculquée par notre instruction morale demeurait profondément ancrée en nous, malgré notre rejet des interdits et notre désir réciproque. Nous avions vingt ans et nous nous aimions, mais n'avions jamais été au-delà des chastes baisers échangés bouche fermée à l'abri d'un ascenseur ou d'une coursive de cave.

Quand j'avais timidement levé les yeux vers elle, Sue courait vers le fleuve, me tournant le dos, ses seins tressautant à chaque pas. Ces deux globes blancs dont je ne distinguais que la courbure avaient allumé le feu au creux de mes reins.

J'avais plongé à sa suite ; à peine avais-je réémergé qu'elle m'entourait de ses jambes et me couvrait de baisers, tandis que ses mains exploraient le territoire inconnu de mon corps.

Nous n'avions pas fait l'amour. Nous n'étions pas prêts. Rien, dans

notre éducation, ne nous avait préparés à cette passion furieuse, animale, proscrite en ces temps de prudence exacerbée.

Quand nous étions sortis de l'eau, honteux mais heureux malgré tout, je lui avais annoncé mon départ, deux jours plus tard.

Elle n'avait tout d'abord pas voulu me croire. Elle ne pouvait comprendre ce qui me motivait. Quand j'avais arrêté ma décision et signé le contrat, ma haine des Néopurs avait pris le pas sur mon amour et ma raison. À cause de l'attitude de Filvini ?

Elle ne pouvait comprendre mais, moi, je ne comprenais pas non plus à quel point mon envol pour Dzêta Bootis la faisait souffrir. J'étais aveuglé par les idéaux que je servais, l'importance de ma mission et mon égoïsme. Je croyais que Sue se résignerait, qu'elle finirait par admettre mon point de vue...

Mais elle avait lutté pour me retenir, bien qu'elle n'eût aucun espoir. J'ai oublié ses arguments ; tous portaient, tous faisaient mal. Lorsque je revivais cette scène, le torrent de paroles qu'elle avait déversé sur moi n'était qu'un flot indistinct, une bouillie sonore. Mais les mots n'avaient pas d'importance car leur sens perçait dans le ton de sa voix. Déçue, affolée, désespérée, Sue s'était effondrée devant moi et je n'avais su la reconforter. Je n'en avais d'ailleurs plus le pouvoir ; il m'était impossible de revenir sur ma décision.

Alors, elle avait accompli l'impossible. Elle m'avait attendu. Et, dès lors, tout s'était mis à aller de travers... J'étais vieux, Sue avait conservé sa jeunesse, Langevin tournoyait dans sa tombe telle une toupie, un fouinain télépathe jouait les maquereaux et l'Office tissait autour de moi une toile d'araignée dans laquelle je m'empêtrais.

L'araignée se dirigeait vers moi. Le lent mouvement de ses pattes me donnait la nausée. Elle jouait, songeai-je. Il lui était possible de se déplacer bien plus rapidement – mais elle préférait prendre son temps, car elle savait l'issue inévitable. Elle se rua sur moi...

... Avec un barrissement qui m'arracha au sommeil. Mes yeux, à peine ouverts, furent assaillis par une surabondance de couleurs et de mouvements. D'innombrables véhicules m'entouraient, progressant de concert le long d'une route dont ils occupaient toute la largeur ; certains portaient des cages sans barreaux où s'agitaient des animaux baroques et bigarrés, d'origine extraterrestre ou nés de manipulations génétiques. Les glisseurs agglutinés étaient reliés entre eux par un lacs de cordes et de passerelles qu'empruntaient des silhouettes agiles. Au-dessus du convoi flottait le grand cerf-volant écarlate que j'avais entrevu à Longue-Isle. L'homme qui y était crucifié souriait toujours.

Je m'assis, chassant les derniers lambeaux de brume qui flottaient dans mon cerveau. Je me trouvais sur un glisseur dont la plate-forme

avait été aménagée en jardin japonais. À l'avant, dans une bulle, une jeune femme aux cheveux courts pianotait sur un terminal à l'ancienne mode. Le petit singe roux qui gesticulait sur son épaule se retourna et, me voyant éveillé, commença à triturer l'oreille de la jeune femme en poussant de petits cris aigus. Sans même se retourner, elle éteignit le terminal puis quitta la bulle. Son visage, d'une douce couleur cuivrée, contrastait avec la blondeur oxygénée de sa chevelure.

— Il était temps de vous réveiller. Vous dormez depuis trente heures.

Le chiffre me surprit, puis me parut logique. J'avais trop demandé à mon organisme septuagénaire ; plusieurs accélérations subjectives, l'usage des implants et une nuit blanche avaient brûlé mon énergie. Je fermai les yeux, pris d'un vertige. Les années passées à bord du *Niagara* comptaient triple et ne comptaient pas.

— Je vous ai trouvé hier matin, continuait la jeune femme. J'ai essayé de vous réveiller – impossible ! Alors, j'ai appelé Maciste, qui vous a porté jusqu'à ma caravane. (Elle détourna le regard.) Ce n'est qu'ensuite que nous avons appris...

Elle s'interrompit.

— Appris quoi ?

— Que vous aviez tué un homme.

— Je n'en avais pas l'intention. On m'a attaqué, je me suis défendu... Pourquoi ne pas m'avoir livré ?

— Monsieur Loyal s'y est opposé.

— Monsieur Loyal ?

— Le gérant du cirque.

— Parce que je suis dans un cirque ?

— N'est-ce pas évident ?

Son bras embrassa en un geste coulé les équilibristes rebondissant de glisseur en glisseur, les animaux prisonniers de champs d'énergie, le cerf-volant écarlate et la banderole que je n'avais pas encore vue, bien qu'elle me crevât les yeux :

BARNUM-PINDER CIRCUS

— J'ignorais qu'il y avait encore des cirques.

— Vous êtes bien mal informé.

— Je reviens de la Longue Nuit.

— J'avais oublié... Comment un naute peut-il être vieux ?

— En manquant de chance. Où allez-vous ?

— À Rabat, on nous y attend demain soir.

Le petit singe quitta l'épaule de la jeune femme et entreprit d'escalader les branchages torturés d'un cerisier en fleur. Je ne

connaissais pas cette espèce. Ses yeux trop humains me donnaient à penser qu'il s'agissait d'un produit de l'ingénierie génétique. Il fit quelques acrobaties, insouciant, puis sauta sur mes genoux et tendit vers moi ses petits bras. Terriblement attendrissant. Je caressai sa tête au poil ras. La jeune femme me sourit et retourna dans la bulle.

Rabat me paraissait une bonne destination. Islam et Néo-Puritanisme n'avaient jamais fait bon ménage. Trop proches et trop différentes, les deux doctrines tombaient d'accord en surface – pour couper la main des voleurs ou lapider les femmes adultères – mais le rationalisme scientifique des Néopurs ne pouvait s'accommoder d'aucune croyance religieuse. À Rabat, il me serait possible de souffler un peu et trouver le temps de penser.

Je fis la connaissance de Monsieur Loyal lors de la halte du soir, quand le village mouvant du cirque s'immobilisa non loin d'une petite cité blanche, deux heures avant la tombée de la nuit. L'homme était conforme à son personnage : grand, ventripotent, vêtu d'un uniforme de fantaisie rouge à parements or et argent, il parlait d'une voix tonitruante, ponctuant chacune de ses phrases de gestes expressifs.

— Pourquoi aider un criminel ? demandai-je.

— Une vieille tradition du cirque. (Coudes au corps, paumes tendues en avant, tournées vers le ciel.) Nous essayons d'être fidèles à notre stéréotype jusque dans les moindres détails. (Index agité d'un mouvement épousant le rythme de la phrase.)

Ce cirque était donc, lui aussi, une reconstitution... Je songeai que cette Terre d'après le Néo-Puritanisme manquait cruellement d'originalité. Tout semblait indiquer que les Expansifs avaient recréé artificiellement ce que leurs prédécesseurs s'étaient acharnés à faire disparaître. Cette époque portait l'empreinte d'une nostalgie incurable, du regret d'époques à jamais révolues.

— Vous avez pris le risque de me cacher par simple respect d'une tradition vieille de plusieurs siècles ?

— Pas seulement. (Bras croisés sur la poitrine, tête droite, visage fier.) Voyez-vous, j'ai été naute, moi aussi... (Nuque inclinée, regard au sol, coins des lèvres affaissés.)

Difficile de croire que cet homme avait connu la Longue Nuit. Quelques questions-réponses plus tard, je connaissais le fin mot de l'histoire. Monsieur Loyal n'avait, en fait, jamais quitté le système solaire ; ce n'était qu'un pilote de chute libre – ce qu'on appelle un *nautilus* en argot du métier. Il ignorait tout de la solitude de l'espace profond, des subtilités du pilotage à C-1/∞, n'avait jamais éprouvé cette sensation où la terreur combat l'extase qui aveugle les nautes, lorsqu'ils sont à des années de lumière de tout... Pourtant, il possédait cette faculté d'observation soutenue qui permet

aux meilleurs pilotes de rivaliser avec les ordinateurs aux vitesses lés-luminiques, quand le temps défile en grondant autour de la coque du vaisseau, trompant les machines les plus performantes. En quelques instants, il m'avait jaugé, jugé et, je crois, apprécié.

Il me fit visiter le cirque, me présentant à la plupart de ses membres, du dompteur de mantes religieuses couturé de cicatrices à l'écuyère diaphane originaire de Callisto qui virevoltait sur le dos d'un caniche. La jeune femme qui m'avait secouru, Éléonore, était trapéziste ; le crucifié du cerf-volant, son demi-frère, avait subi une opération qui modifiait les perceptions sensorielles et, notamment, transformait la douleur en plaisir – d'où son air extatique. Je rencontrai aussi Klaag, le dresseur de l'lliamill, qui avait toutes les peines du monde à empêcher les petites bestioles colorées de se reproduire à leur rythme habituel : doublement de la population toutes les soixante-treize heures. Klaag partageait son glisseur avec Jed, l'homme-puzzle, qui se séparait sans dommage de n'importe quelle partie de son corps, à condition qu'il ne s'agît pas d'un organe vital. Tous deux ne cessaient de se chamailler.

Tradition et perversion s'associaient étroitement dans ce cirque. Les clowns n'avaient pas besoin de se maquiller : ils modifiaient à leur gré la forme et la couleur de leur visage ; un extraterrestre originaire d'une Sphère d'Influence très lointaine remplaçait la classique fanfare grâce à ses innombrables orifices et membres malléables ; le contorsionniste possédait un squelette à la structure chimique instable, que l'injection d'un certain produit liquéfiait partiellement ; les chats avaient la taille de tigres, les lions celle de gros chats ; les éléphants, roses, buvaient sec... Cette reconstitution, comme celle des Bas-Quartiers, demeurait imparfaite. L'erreur des Expansifs était flagrante : au lieu de regarder vers l'avenir, de créer une nouvelle culture sur les ruines idéologiques du Néo-Puritanisme, ils s'étaient tournés vers le passé et tentaient de faire revivre ce qui n'était plus. Une attitude absurde, qui ne pouvait conduire qu'à un échec cuisant.

Le lendemain, la caravane traversa l'ancien Grand Erg occidental, devenu la plus vaste zone cultivée de la planète, avant d'aborder les flancs du Haut-Atlas où s'alignaient les arbres fruitiers les plus divers. Les derniers Touareg, qui s'étaient refusés à quitter leur terre natale lors de l'aménagement du Sahara, avaient été nommés – sans grand enthousiasme – gardiens de ce jardin grand comme vingt provinces ; eux seuls, en dehors des robots chargés des récoltes, avaient le droit d'en parcourir les étendues verdoyantes.

Nous atteignîmes Rabat au milieu de l'après-midi. Comme la plupart des provinces à forte population islamique, le Maroc ne possédait pas de contrôle climatique. Quelques heures suffirent pour

faire de moi une loque ; je n'avais jamais supporté le soleil. Je dus rester allongé à l'ombre, tandis que les manœuvres montaient le grand chapiteau jaune et bleu. Éléonore et son singe s'occupèrent de moi jusqu'à ce que ma fièvre fût tombée ; je sombrai alors dans un sommeil entrecoupé de cauchemars.

Je m'éveillai vers neuf heures. Malgré ma faiblesse, je voulus assister au spectacle. Maciste, colosse romain aux muscles monstrueux, me porta comme un bébé jusqu'au chapiteau. J'avais l'impression de retomber en enfance, de devenir gâteux avant l'âge. Quand la représentation commença, je me surpris à battre des mains comme un gosse impatient. Pour la première fois, je craignis la sénilité.

— Et voici... Lucky Luke et ses Dalton ! claironna Monsieur Loyal.

Un homme habillé en cow-boy d'opérette jaillit des coulisses, poursuivi par quatre éléphants dont la taille allait de celle d'un très gros chien à celle d'un mammouth. Le numéro était bizarre, très éloigné de ce à quoi je m'attendais. Chaque pachyderme possédait son caractère propre. Le plus petit semblait perpétuellement en colère et se dressait sur ses pattes arrière, menaçant le dompteur de sa trompe trop rose, alors que le plus grand ne songeait qu'à manger ; les deux autres se contentaient de tout faire de travers, accumulant les catastrophes qui déchaînaient les rires du public.

La chute me scia littéralement. Après avoir soudoyé l'éléphant géant à l'aide d'une poignée de fruits, Lucky Luke lui ordonna de soulever de terre les trois autres, tâche dont l'animal s'acquitta avec placidité. Quand les quatre trompes furent emmêlées en un nœud apparemment inextricable, le dompteur passa la main sous le ventre du géant et, sans effort apparent, l'arracha au sol. Il fit ensuite danser les quatre éléphants au bout de son index, comme s'ils n'étaient que de grosses baudruches de plastique rose. Je venais de voir l'une des premières applications pratiques du dégraviteur dont m'avait parlé le physicien rencontré chez Vargo.

Mais supprimer le poids n'annule pas l'inertie... Comment peut-il jongler avec une telle masse ?

Le dompteur fit une révérence, claqua des doigts et lâcha les Dalton. Ils retombèrent lourdement, creusant la piste sous leur poids retrouvé.

— Wabeng ! J'ai pas vu l' truc ! lâcha un enfant, derrière moi.

— Y a pas d' truc, répliqua un autre.

— Si, c'est d' l'hynopse ! Tu vas pas m' dire qu' Lucky Luke il est assez balaise pour faire ça vraiment !

— Puisque j' te dis qu'y a pas d' truc !

Les numéros suivants se succédèrent à un rythme effréné. Les Illilliamill enthousiasmèrent les enfants ; malgré l'étroite surveillance

de Klaag, deux d'entre eux trouvèrent le moyen d'unir leurs sexes bourgeonnants pour donner naissance à une minuscule réplique d'eux-mêmes. Les clowns, par contre, n'obtinrent qu'un succès limité ; leur approche du comique était trop datée, trop voisine du burlesque façon Laurel et Hardy pour séduire un public de l'Ère expansive. Seuls, leurs jeux de mots – empruntés à Groucho Marx ou W. C. Fields – provoquèrent une réaction positive, cette forme d'humour ayant été largement popularisée par les salvoïdes. Mais leur échec fut racheté par la Monstrueuse Parade et, surtout, par le chanteur qui conclut la première partie du spectacle.

Il entra en piste seul, vêtu d'un pagne noir. Son corps sinueux, bien qu'humanoïde et dépourvu d'écaillés, évoquait celui d'une salamandre. Les lumières s'éteignirent ; seul subsistait un projecteur jaune braqué sur l'extraterrestre. Un glissement furtif, quelque part dans les ténèbres, m'indiqua que la pieuvre-orchestre s'éclipsait discrètement.

Le chant qui s'éleva alors fit naître en moi une impression confuse, impossible à préciser, qui tenait à la fois de l'extase et du malaise, de la joie et de la tristesse, de la béatitude et de l'angoisse... Une impression trop *différente* pour que je puisse la qualifier. La technique utilisée par le chanteur, les bases mêmes de cette technique étaient le reflet d'une culture parfaitement étrangère.

Grossièrement, un son est déterminé par trois paramètres : fréquence, timbre et enveloppe. De l'évolution de ces paramètres dépend la progression musicale. Nos sept notes ne sont qu'une convention humaine – voire même uniquement occidentale – reposant sur la règle de la quinte. Curieusement, le chanteur se basait sur celle-ci, modulant un accord aux notes invariables dont la principale se situait quelque part entre le fa et le sol ; mais il changeait fréquemment d'octave, profitait des brefs silences pour modifier l'attaque et jouait sur les harmoniques afin d'obtenir une succession de sons qu'aucun gosier humain n'aurait été capable de produire. Nul homme ne peut chanter un accord parfait. Le résultat était suprêmement beau malgré son étrangeté. Quand mourut la dernière note, une cascade d'applaudissements déferla en vagues surexcitées. Le chanteur s'inclina en un salut un peu raide et disparut dans les coulisses tandis que les lumières se rallumaient pour l'entracte.

— Comment vous sentez-vous ?

Maciste occupait les deux sièges voisins du mien. Le petit singe rouge était perché sur son épaule.

— Un peu mieux. Je tiendrai jusqu'à la fin du spectacle.

— Il y a du nouveau pour vous. L'O.P.E.H. offre dix mille solars à qui vous livrera.

— J'espère que personne, ici, n'a besoin de cette somme.

— Nous en aurions tous besoin. Les affaires vont mal.
— Vous avez pourtant fait le plein, ce soir.
— Le prix des places est trop bas. Nous rentrons à peine dans nos frais. Sans les subventions...

— Le gouvernement vous subventionne ?

— Pas seulement nous. Les gens ne vont plus au spectacle. Même le théâtre, les concerts ou les tridifilms sont subventionnés. Il n'y a guère que les façonneurs qui attirent du monde sans faire de rabais...

— Parce qu'ils utilisent un médium moderne ?

Maciste se renfroгна.

— Nous avons renouvelé les attractions par rapport au modèle de base.

— Renouvelé ? Plutôt prolongé. Le cirque ou le théâtre appartiennent au passé. Ce n'est pas en présentant des animaux mutés ou extraterrestres, ni en se servant des technologies de pointe qu'on renouvelle un spectacle. Le remaniement doit être plus profond.

— Vous nous accusez de n'avoir considéré que l'apparence ?

Le colosse me surprenait. Il s'écartait de son stéréotype de grosse brute sans cervelle pour développer une réflexion inattendue, qui eût été plus à sa place dans la bouche de Monsieur Loyal.

— Si le public préfère payer cent solars pour une représentation multisensorielle plutôt que le dixième ou le vingtième de cette somme pour venir voir le *Barnum-Pinder Circus* ou écouter une symphonie de Mozart, il doit bien y avoir une raison...

— Il préfère l'artifice et la poudre aux yeux à la simplicité et à l'art...

— Non, c'est une question d'époque. Le Néo-Puritanisme a tué les arts anciens, nobles ou non, à cause de sa stupide rigueur et de la courte vue de ses adeptes. Il ne fallait pas ressusciter ces arts, une fois les Néopurs vaincus, mais créer de nouvelles formes d'expression. Voilà pourquoi les façonneurs...

— Ce ne sont que des faiseurs ! L'authenticité est à nos côtés !

— L'authenticité ? Vous y croyez, vous, à votre rôle d'homme-le-plus-fort-du-monde ? Et Monsieur Loyal ? Dirige-t-il ce cirque par vocation ou par hasard ?

Maciste était blanc de rage. Avais-je été trop loin ?

— Vous ne seriez pas vieux et malade, je vous casserais la gueule.

— Allez-y.

Il ne releva pas le défi. Je posai une main qui se voulait apaisante sur son biceps saillant. Il ne me repoussa pas.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas...

— Nous y croyons, Kerl. Nous sommes peut-être les seuls, mais nous y croyons. Le cirque se cherche encore. Sa résurrection est trop récente. Que représentent vingt années par rapport à une tradition

vieille de plusieurs siècles ? Il faut une période d'adaptation, le temps d'apparaître pour une nouvelle génération qui, dès son enfance, aura été bercée par le cirque. Alors, nous pourrions reconquérir le public. (Maciste se leva, les épaules voûtées.) Vous avez raison, nous datons. Parce qu'avant de réussir cette évolution, il nous était nécessaire de tout réapprendre depuis le début. Vous n'avez pas compris. Le cirque n'est pas mort, le cirque ne peut pas mourir...

Il me tourna le dos et s'éloigna. Le petit singe me tira la langue et me montra ses fesses nues, méprisant. Je me sentis coupable. Avais-je le droit d'agresser de la sorte ce brave colosse ? De cracher sur ce qui était le plus sacré pour lui ? J'avais perdu l'habitude des relations humaines, et oublié à quel point la franchise pouvait faire mal. Que j'eusse tort ou raison était sans importance. Maciste, Éléonore ou Monsieur Loyal avaient foi dans le cirque. Et peut-être, effectivement, le spectacle auquel j'assistais était-il le premier pas vers un véritable renouvellement, une adaptation aux temps actuels. Je ne pouvais en juger ; des années, des lustres seraient nécessaires au cirque pour se développer – ou périlcliter.

— Vous avez vexé Maciste.

Monsieur Loyal se tenait devant moi, le visage grave.

— C'était involontaire.

— Vous partirez à la fin de la représentation.

— Écoutez...

— Nous vous avons accueilli en ami. Vous auriez pu montrer certains égards. Maciste est aussi fragile émotionnellement qu'un enfant... Il a choisi le cirque, alors qu'il aurait pu poursuivre une carrière qui lui aurait permis de vivre bien plus confortablement. Nous avons tous choisi en connaissance de cause. Nous savions ce qui nous attendait ; la tradition ne nous laissait aucune illusion...

— ... Et je suis arrivé, avec mes gros sabots. J'ai commis le crime de douter, de tout remettre en question, de jeter un pavé dans la mare de vos certitudes...

Monsieur Loyal eut un haut-le-corps. Son huit-reflets penchait dangereusement sur son crâne verni.

— Vous nous avez trahis, il n'y a pas d'autre mot. Je sais que nos efforts sont peut-être voués à l'échec, qu'il existe de fortes probabilités pour qu'on abandonne un jour l'idée de faire revivre le cirque. Mais, pour l'instant, rien n'est joué. Vous nous croyez victimes d'illusions ? Eh bien, laissez-les-nous et partez !

Il me quitta sans me saluer. La deuxième partie de la représentation commençait.

Les numéros se succédèrent, mais je ne m'y intéressai pas. Je regrettais sincèrement d'avoir froissé les gens du voyage. Monsieur Loyal n'avait pas tort en affirmant que j'avais trahi leur confiance.

Mais ce que j'avais observé dans le cirque se mariait trop bien avec certaines réflexions qui, toujours, revenaient à la surface de mon esprit. En arrivant au pouvoir, les Expansifs avaient trouvé un monde d'où toute créativité avait disparu. Il leur avait fallu repartir de zéro, redonner vie à l'art et au spectacle. Certaines idées étaient bonnes, d'autres condamnées d'avance, mais toutes relevaient d'une démarche aberrante. Le référentiel n'a aucun sens, lorsque ceux à qui il est destiné ont oublié à quoi se rapportent les références.

Je m'arrachai à mes pensées : Éléonore entraînait sur la piste. Elle en fit le tour, moulée dans un maillot fluorescent, puis entreprit de gravir l'échelle menant aux trapèzes, suivie par deux hommes pareillement vêtus. Tous trois travaillaient sans filet, voltigeant à trente mètres du sol avec une agilité impressionnante. Il ne pouvait y avoir de danger ; un dégraviteur était certainement braqué en permanence vers les trapézistes. Le numéro demeurerait cependant spectaculaire.

Éléonore salua, tandis que Monsieur Loyal annonçait qu'elle allait tenter un triple saut périlleux. Je me raidis instinctivement, gagné par un malaise injustifié. Un roulement de tambour monta lentement, parallèlement à la tension au sein du public. Éléonore s'élança, quitta son trapèze, roulée en boule. Un tour, deux tours, trois tours... Ses mains touchèrent celles de son partenaire...

Elle tomba comme une pierre. S'écrasa au sol. Chairs éclatées. Os broyés. Tache pourpre s'élargissant sur le sable de la piste.

Le public s'était dressé comme un seul homme, partagé entre l'horreur et la jubilation. Je percevais cette foule comme une entité cruelle, pour qui la mort de la jeune femme n'était qu'un élément du spectacle. Le ventre noué, je me levai précipitamment et quittai le chapiteau. Un âcre goût de bile montait du fond de ma gorge.

— Kerl.

Éléonore courait vers moi. Je n'ai aucune idée de mon expression lorsque je la vis. Je m'adossai à un glisseur, les jambes flasques, tremblant de tout mon corps. La fièvre me submergeait à nouveau. Éléonore me serra contre elle en un élan maternel. Je m'attendais presque à l'entendre dire : *Allons, allons, c'est fini, Maman est là...*

— Ce n'était qu'un clone.

— Je l'ai deviné en te voyant.

— Ces gens reviendront, maintenant.

— Dans l'espoir de revoir un trapéziste s'écraser au sol, ou un dompteur finir dans l'estomac de ses fauves ?

— Ils reviendront. Cela seul compte.

Je la repoussai, tout d'abord avec douceur, puis rudement. Des soubresauts contractèrent mon estomac. Je vomis, cassé en deux, toussant à me déchirer les poumons. Je me sentais lamentable.

— Un clone est un être humain, hoquetai-je.

— Celui-là n'a pas de cerveau.
— Comment pouvait-il agir ?
— Un encéphale de souris sert de relais. Il n'a pas de cerveau, mais je peux commander son système nerveux à distance. Une question d'influx psychique...
— Je m'en fous.

Je partis sans me retourner, me dirigeant vers la ville dont les lumières teintaient le ciel de rose. Dans mon esprit revenait sans cesse la question que je n'avais pas eu la force de poser à la trapéziste :

Et ça ne te fait rien de te voir mourir ?

CHAPITRE VI

J'arrivai à Paris le premier jour du Carnaval. À en croire le fascicule qu'on me remit Porte d'Orléans, cette tradition remontait à l'époque de la Commune, quand les insurgés, se sachant perdus, avaient choisi de faire la fête avant de mourir sous les balles des dragons. Cela ne cadrait guère avec ce que j'avais appris sur cette période à bord du *Niagara*, mais l'histoire avait été tant de fois réécrite – et pas seulement par les Néopurs – que cette explication en valait une autre.

Assis à la terrasse d'un bar de l'avenue du Maine, je parcourus la liste des activités proposées. Bals populaires, défilés travestis, repas folkloriques, reconstitutions historiques et feux d'artifice avaient lieu à toute heure du jour et de la nuit. Un spectacle philosophique opposant Blaise Pascal et Philippe Sollers, avec pour arbitre Saint Anselme, attira mon attention. Il devait se dérouler le lendemain sur le parvis de la gare Montparnasse. Je me promis d'y assister ; j'étais curieux de voir le résultat d'une telle confrontation...

La première chose que je fis ensuite fut de revendre le glisseur acheté à Rabat. Puis j'appelai Manuel. Il était au courant de mes ennuis, je le devinai en voyant ses traits se décomposer lorsqu'il m'identifia.

— Je suis à Paris.
— Comment as-tu réussi à quitter Sahara Beach ?

— Un cirque m’a emmené jusqu’à Rabat. Là-bas, j’ai acheté un glisseur.

— Tu as payé en liquide ?

— Je ne suis pas encore sénile ! L’ennui, c’est que j’ai dû l’abandonner pour trois fois rien. Je me retrouve pratiquement à sec.

— Combien veux-tu ?

— Juste de quoi te rejoindre – si tu es d’accord pour me planquer.

— Tu me poses un problème. Je dois donner une représentation multisenso pour la clôture du Carnaval, qui coïncide avec l’ouverture du Festival d’Art contemporain. Du jamais vu – le spectacle sera retransmis dans tout le système. Je m’occupe en ce moment des réglages. Je ne suis pas sur Terre mais à bord de *Korrigan 7*, trente-six mille kilomètres au-dessus de toi !

Je grimaçai. J’avais espéré que Manuel m’accueillerait chez lui dès mon arrivée. Ce contretemps augmentait les risques de tomber aux mains de l’Office.

— Quand reviens-tu ?

— Mardi matin. À toi de te débrouiller pour te planquer jusque-là. Ceci dit, le Carnaval va te faciliter les choses.

— Et pour l’argent ?

— Je vais faire transférer dix mille solars sur un compte anonyme, à la Banque Stellaire et Interstellaire. Tu n’auras qu’à donner ma date de naissance suivie de la tienne et du mois de naissance de Francis pour être payé rubis sur l’ongle sans la moindre question. La B.S.I. sait se montrer discrète. Tu as du nouveau ?

— Sue a été enlevée. Par des agents de Filvini, je pense.

— Celui que tu as liquidé en faisait partie ?

— Possible. Bon, je vais te laisser. Je cours un gros risque en t’appelant. Notre conversation peut être écoutée.

— La C.I. de Paris est connue pour son inefficacité. Elle ne génère que des pseudo-gonzesses adipeuses et boutonneuses. (Son visage devint triste.) Dommage que tu n’aies pu obtenir de tuyaux sur le traitement de longévité...

— On ne m’en a pas vraiment laissé le temps.

Je coupai la communication et me rendis tout droit à la plus proche agence de la B.S.I. Quand j’en ressortis, j’étais plus riche de dix mille solars en plaques de mille. Je décidai de flâner au hasard des rues, en profitant pour faire quelques escales dans les bars que je rencontrai en chemin. Ma conversation avec Manuel m’avait laissé un goût d’amertume dans la bouche. Il ne s’intéressait à moi qu’en fonction des renseignements que je pouvais lui apporter, et ne m’avait procuré de l’argent que pour m’inciter à poursuivre mon enquête. Inutile de me leurrer : Manuel, devenu riche et respecté, ne se serait jamais mouillé pour moi s’il n’avait l’espoir que je lui procure un moyen de prolonger

son existence finissante.

Je bus modérément, juste assez pour chasser mon angoisse. Les certitudes, les croyances qui m'avaient soutenu durant ma longue solitude s'effondraient progressivement, me laissant désemparé et plus seul que je ne l'avais jamais été. En voulant fuir et combattre le Néo-Puritanisme, j'avais gâché ma vie et celle de Sue. Toutefois, je me refusais encore à l'admettre – il est si difficile de reconnaître ses erreurs – même si les réflexions qui me hantaient n'avaient pas d'autre origine. J'aiguillais mon esprit vers la réalisation d'un puzzle mental dont les pièces avaient pour noms télépathie, fouinain, antigravité, Néo-Puritanisme, immortalité, conditionnement... Ces différents éléments *devaient* s'unir, d'une manière ou d'une autre.

Mais que représenteraient-ils une fois assemblés ?

Les Jardins du Luxembourg somnolaient dans ce commencement de soirée d'été. Le soleil, bulle de savon couleur d'or, flottait au-dessus des arbres, prodiguant une lumière d'une qualité particulière, aussi douce que brûlante. J'avais oublié ce que pouvait être le mois d'août à Paris. Ma pipe neuve au bec – je l'avais achetée dans l'une des boutiques *typiques* bordant le boulevard Saint-Michel, séduit par son fourneau en forme de tête de taureau qui me rappelait Léo Malet –, je me mêlai aux flâneurs.

À l'époque où Paris était encore une ville fière de ses universités, lesquelles se sont aujourd'hui réduites à la Faculté des Farces, Attrapes et Canulars en Tous Genres de la rue Censier, nombreux étaient les étudiants à venir traîner, étudier ou discuter au Luxembourg. Avec le temps, la moyenne d'âge des promeneurs s'était élevée ; à croire que les vieillards chauffant leurs os sur les chaises et les bancs peints en vert étaient ces mêmes adolescents d'autrefois, revenus profiter de la tiédeur de l'air.

L'une des premières décisions culturelles des Expansifs avait consisté à classer Paris site historique dans son intégralité. Dès lors, la ville était devenue l'un des grands centres touristiques terrestres, que visitaient aussi bien les humains que les êtres originaires des Sphères d'Influence voisines. Trois ou quatre grandes manifestations annuelles, dont le Carnaval, attiraient également snobs et m'as-tu-vu, qui profitaient de l'occasion pour se *montrer* plus encore qu'à l'accoutumée. Les rares Parisiens authentiques se devaient de jouer un rôle dans ce musée parfois apocryphe où les époques se télescopaient ; patrons de café ou de boîte de nuit, employés de la R.A.T.P. ou de la voirie, valets de chambre ou simplement personnages pittoresques, ils se chargeaient d'assurer l'infrastructure nécessaire à l'accueil des touristes.

Comme cette femme excentrique qui, vêtue d'une longue robe grise, jetait du pain aux pigeons au bord du bassin central. Étrangement, elle m'attirait, malgré son apparence austère. J'avais envie de m'asseoir à ses côtés pour la regarder faire, pour lui parler peut-être – ou sans raison, comme cela, juste le temps d'une courte halte. Ces pigeons agglutinés autour de sa silhouette penchée me fascinaient.

La femme en gris s'interrompt, regarda en direction de la coupole du Panthéon. La paix qui m'avait envahi céda la place à l'angoisse. Les traits de la femme avaient la dureté de la pierre. Elle se mit soudain à trembler, recommençant distraitement à nourrir les pigeons.

L'angoisse montait en moi.

Un adolescent, courant à toutes jambes, déboucha d'une allée

adjacente ; il serrait contre sa poitrine un objet impossible à identifier. Trois silhouettes vociférantes le poursuivaient. Il dévala l'escalier, bousculant plusieurs promeneurs qui ne firent pas un geste pour l'arrêter ; les authentiques Parisiens se rangeaient du côté des voleurs.

Les poursuivants, touristes d'une quelconque colonie astérienne à faible gravité, haletaient une trentaine de mètres en arrière. Un tel effort pouvait leur coûter la vie ; quand on a vécu des années sous un quart ou un huitième de g, un sprint prolongé sur Terre a de bonnes chances de provoquer une crise cardiaque. Les touristes ne devaient pas en être loin, car ils stoppèrent, le souffle court, essuyant sur leur front la sueur mêlée à la crème solaire.

Une main de glace écrasait mon cœur. J'avais, moi aussi, du mal à respirer.

Un genre de phénomène d'empathie... Dans lequel cette femme joue un rôle ? Mais il n'y a pas que ça...

Des larmes envahirent les yeux de la femme en gris. Elle tendit une main dans la direction du garçon, sans parvenir à lui parler. À l'avertir ? Les mots s'engluaient dans sa gorge, refusaient de franchir ses lèvres. Autour d'elle, les pigeons se disputaient les dernières miettes de pain.

L'un des touristes, campé sur ses jambes écartées, tenait à bout de bras un thermique, visant avec soin malgré sa colère. Je me refusai à y croire. On ne tue pas pour un simple vol...

La femme, tombée à genoux, sanglotait. J'étais aussi malade qu'au lendemain d'une cuite carabinée.

L'homme pressa la détente. Le rayon ardent emporta l'épaule du garçon dont le corps eut un sursaut, auréolé de lumière pourpre, avant de rouler à terre. Odeur de chair brûlée. C'était la seconde fois que je voyais mourir quelqu'un en moins de quarante-huit heures. S'agissait-il là aussi d'un clone décervelé ?

La femme en gris se tordait sur le sol. Les badauds accouraient de partout pour se presser en piaillant autour du cadavre, cruellement semblables à un vol de pigeons affamés. Le touriste les écarta avec rudesse pour récupérer son bien – un sac de voyage. Un agent de police à képi et grosses moustaches le prit à parti.

Mon index frotteglissant à une vitesse raisonnable – je n'aurais su dire à quel moment j'avais sorti le gadget de ma poche –, j'aidai la femme à se relever. Le phénomène d'empathie avait cessé. Elle me faisait désormais penser à l'héroïne d'un roman de Balzac dont j'ai oublié le titre. Je la fis asseoir sur une chaise, dos à la foule des curieux. Les pigeons s'étaient envolés.

— Vous saviez ce qui allait arriver ?

Elle tressaillit puis, très droite, tourna la tête vers le cercle des badauds. Aucune émotion ne sourdait plus d'elle, mais cette

impassibilité apparente trahissait une douleur trop forte pour être exprimable.

— J'aurais dû intervenir.

— Il n'y avait rien à faire.

— Pauvre gosse...

Non loin de nous, le meurtrier et l'agent de police discutaient le plus paisiblement du monde à l'écart de la foule. Je tendis l'oreille dans leur direction.

— Pourquoi n'avons-nous pas été avertis ? s'écriait le touriste.

— Si vous l'aviez su, votre séjour aurait pu en être gâché... Vous n'appréciez pas l'insécurité ? C'est pourtant l'un des principaux attraits de Paris...

— Chez moi, elle est réelle !

— D'où venez-vous, justement ?

— De Ferguson, l'un des Troyens. Seize mille habitants dont plus de deux mille délinquants, sans parler des Masonihils – et nous n'avons pas de police... Vous allez m'arrêter ?

— Pensez-vous ! Il suffira d'indemniser la famille de ce malheureux et d'acquitter une amende.

— Lourde ?

— Raisonnable. Attendez que je consulte le barème...

L'agent ouvrit un petit étui et prononça quelques mots devant le micro incorporé.

— Quelle idée, aussi, de faire commettre les crimes par des employés municipaux ! poursuivit le touriste.

— Vous n'avez pas de police ; nous, ce sont les criminels qui nous manquent... Ah, voilà ! Cinq cent trente solars pour l'amende. En ce qui concerne la famille, la Cour Prud'homale d'Inspection et de Gestion du Travail rendra son jugement lors de sa prochaine séance, dans un mois. Vous recevrez une notification...

Une main se crispa sur mon poignet. La femme en gris s'accrochait à moi. Je perçus sa détresse comme si elle était mienne.

— Allons boire un verre, proposai-je.

Elle hocha la tête. La foule se dispersait ; deux hommes en noir portant un B doré sur leur casquette enlevaient le corps ; l'agent relevait l'identité du meurtrier.

— Je m'appelle Jeanne.

— Et moi Kerl.

Nous nous dirigeons vers la sortie des jardins. Jeanne m'entraînait, cramponnée à mon bras.

— J'ai remarqué un bar à bières en venant...

— Où vous voudrez.

Nous marchions le long de la rue Soufflot. Un bateleur faisait danser un dragon au milieu de la chaussée, mais rares étaient ceux qui

prêtaient attention à ce couple inattendu. Nous croisâmes une grande extraterrestre aux yeux d'or liquide, avec laquelle j'échangeai un bref regard. Pour elle, je n'étais qu'un homme dans la foule ; pour moi, elle symbolisait un vieux rêve déçu.

L'endroit se nommait *La Gueuze*. Une affichette placardée à l'entrée racontait qu'il avait porté ce nom avant l'Ère néopure, ce qu'attestait l'enseigne retrouvée – en piteux état – au fond de la cave.

Nous allâmes nous installer dans une grande salle, tout au fond du bar. Une trentaine de tables étaient occupées par des groupes de gens plus ou moins importants. Je remarquai plusieurs extraterrestres, dont l'un, détail rarissime, n'avait rien d'humanoïde. J'aurais pu le comparer à une demi-douzaine d'animaux différents sans parvenir à donner une description honnête de son corps slictueux et bourgeonnant ; sa bouche était si minuscule qu'il devait boire la bière à la paille.

— Pourquoi ? demanda Jeanne.

— Je suis aussi bouleversé que vous.

— C'est la première fois que j'entraîne quelqu'un...

— Votre terreur était trop grande ; vous m'en avez généreusement donné une partie.

— Je deviens de plus en plus sensible. Au début... (Elle essaya de sourire.) Au début, les émotions violentes ne provoquaient qu'un vague malaise. Mais, depuis quelques semaines, il s'est transformé en souffrance.

— Hyper-empathie ?

— Exacerbée. Oui.

— Vous n'avez pas consulté de médecin ?

— Je suis un peu... désargentée.

— Je croyais qu'à Paris...

Elle me coupa la parole. Les mots jaillissaient par salves de ses lèvres, agglutinés les uns aux autres.

— J'ai le statut de figurante. Cent solars par mois. Parce que je suis parisienne de vieille souche. Un de mes ancêtres habitait rue de la Butte-aux-Cailles vers 1920. Sinon, on m'aurait invitée à quitter la ville. On a expulsé près de cinq cent mille personnes, vous savez...

Un serveur prit notre commande. Je le désignai tandis qu'il s'éloignait.

— Et lui ?

— C'est une silhouette. Trois, peut-être quatre cents par mois, sans compter les pourboires.

— Comment peut-on vivre avec cent solars par mois ?

Jeanne haussa les épaules.

— On vit. Mal, mais il paraît que c'est pour accentuer l'authenticité

du personnage. Toute ville a besoin de pauvres, surtout Paris.

— Vous n’avez pas cherché autre chose ?

— Je ne sais rien faire, pas même lire.

Je restai muet. L’analphabétisme avait disparu de la planète cinquante ans avant mon départ. Je n’arrivais pas à croire que les Expansifs avaient favorisé son retour, même afin de rendre crédible ce patchwork de décors et d’acteurs qu’était devenu le monde ! Mais il n’y avait pas d’autre explication. Restaurer les inégalités culturelles était en effet le moyen le plus sûr de parvenir à une réelle différence. Chaque *acteur* devait avoir le niveau de vie et la culture de son rôle.

Pour que celui-ci devienne sa personnalité ?

Le serveur revint. Je le réglai. Jeanne but la moitié de sa chope sans respirer.

— Il existe un moyen de gagner plus d’argent, reprit-elle, mais je n’ai pu me résoudre à l’employer. En divers endroits de la ville, durant les animations comme le Carnaval, se déroulent des spectacles moins *culturels*... Vous voyez de quoi je veux parler ?

— Pornographie ?

— Pas seulement. Tortures, violences réelles... Et une chose appelée Grand-Guignol.

— Avec d’authentiques exécutions ?

— Ils prétendent qu’il s’agit de criminels, mais j’ai entendu dire que c’étaient en fait des clones.

— Pourquoi employer également des gens ?

— Goût de l’humiliation, peut-être... Ou toujours ce souci de l’authenticité. Seule la mort reste encore choquante, vous savez...

— Vous parlez bien, pour quelqu’un qui ne sait pas lire.

— J’ai eu droit, comme tout le monde, à des cours de diction. (Le ton de sa voix se modifia, un accent gouailleux teintant ses paroles.) Vous pigez, j’ suis qu’une pauvre fille, mon bon monsieur. Pas assez jolie pour tapiner, pas assez costaude pour bosser...

— Je vous préférais avant.

— Moi aussi, mais je commets une infraction si je m’écarte de mon rôle.

— Ce monde est tordu. Aussi tordu qu’un anneau de Möbius.

— Je ne vous le fais pas dire.

Elle parut hésiter, comme si elle voulait me demander quelque chose de délicat. J’allais l’encourager, quand un bonimenteur sauta sur une table, réclamant le silence :

— Mesdames, messieurs, vous allez assister à un *spectacle scientifique pur* ! À la suite de longues recherches, le *Docteur Pétramnésie* a réussi à triompher du mur du temps et vous offre ce soir en priorité un extrait de la démonstration qu’il fera le mois prochain à *L’Académie des Sciences*, devant le *gratin* des savants du système !

« Vous avez tous entendu parler de la *mémoire des pierres* ? Ah, la petite dame n'a pas l'air d'être au courant... Selon cette théorie *scientifique*, les objets inertes, qu'ils soient de pierre, bois, porcelaine ou plastique, enregistrent, *d'une certaine manière*, ce qui se passe autour d'eux... Jusqu'à ce jour, cette idée était considérée comme *irrationnelle* et nul n'avait réussi à *prouver le contraire*. Mais le *Docteur Pétramnésie*, à la suite de longues recherches commencées *voici plus de trente ans*, alors que régnaient les Néopurs, est parvenu à lire et à reproduire cette *mémoire des pierres* !

« Certes, le procédé en est à ses balbutiements et vous n'aurez droit qu'à de courtes scènes, dont certaines dépourvues de son, mais, vous en conviendrez comme moi, c'est *impressionnant* de voir agir des individus *morts depuis des siècles* ! De plus, ce procédé devrait permettre de *reconstituer* les archives *détruites par les Néopurs*.

« Les quelques images que nous vous présentons ce soir ont été extraites d'un bloc de béton retrouvé dans les ruines de Los Angeles. On suppose qu'il s'agit d'un fragment du *Whisky À Gogo*, une célèbre boîte de nuit qui connut son heure de gloire vers 1940, durant la Première Guerre mondiale...

« À présent, place au spectacle !

Les lumières s'éteignirent tandis qu'un voile noir opacifiait la verrière. Un vieil homme vêtu d'une blouse blanche, le regard fou et les cheveux en bataille, s'avança dans le faisceau d'un projecteur, salua le public, coiffa un chapeau pointu constellé d'étoiles et se pencha sur un appareil biscornu dont les deux tiers des éléments apparents n'étaient certainement là que pour faire joli. Il manipula un nombre invraisemblable d'interrupteurs, de potentiomètres et de manettes dans le clignotement de centaines de lampes multicolores.

Grotesque, songei-je.

Une image tridi apparut soudain, tandis que le vieil homme s'effaçait dans l'ombre. Je tressaillis.

Jim Morrison se cramponnait à son micro devant moi, les yeux mi-clos, psalmodiant une mélodie inaudible. Le bateleur parlait, mais je ne l'écoutais pas. J'étais fasciné par cette image arrachée à un lointain passé. Lord Jim...

Morrison disparut, remplacé par un groupe échevelé. Le son était faible, quoique distinct. Je connaissais le morceau... *96 tears*. Mais je n'avais jamais entendu cette version.

L'image bascula à nouveau. Love jouait *My little red book*. Je me laissai emporter par l'illusion. La main de Jeanne trouva la mienne. Nos sensations et sentiments se mêlèrent une fraction de seconde, puis les lumières revinrent et nous nous séparâmes.

— Vous êtes triste, reprocha-t-elle.

— Je suis vieux.

Elle n'avait pas dû réaliser que le phénomène d'empathie jouait dans les deux sens. Je me gardai de le lui révéler. Je ne voulais pas qu'elle sût que je connaissais désormais son désespoir.

— Il a raison, reprit-elle, c'est impressionnant.

Je ne dis rien. Je n'avais pas envie de parler.

Depuis mon retour, Jeanne était pour moi la première personne réelle, vivante, palpable. Les autres faisaient figure de silhouettes hostiles ou amicales, d'images analogues à celles projetées par les C.I.

— Je vais vous laisser...

— Déjà ?

Elle détourna le regard.

— Ma présence ne peut que vous encombrer. Vous êtes un riche touriste et moi une pauvre figurante... Nous ne devrions pas être ensemble.

— Qui vous dit que je suis un touriste ?

— Que pouvez-vous être d'autre ?

— Un criminel en fuite, un inspecteur du travail, un...

— Et je vous plais, c'est ça ?

— Je ne me suis pas posé la question.

Elle ouvrit brutalement sa robe, sous laquelle elle était nue. Elle avait des seins ronds qui tombaient un peu. Je rabattis les pans du vêtement.

— Vous ne voulez pas de moi ? dit-elle dans un sanglot retenu.

— Ce n'est pas ce que je cherche.

— Vous avez pourtant pris ma main.

— C'est *vous* qui avez pris *ma* main.

Elle baissa les yeux.

— Je suis pitoyable, hein ?

— Vous vous vendez souvent comme ça ?

— Rarement. Mais je n'ai jamais demandé d'argent ! Je le prends si on m'en laisse, c'est tout...

— Combien voulez-vous ?

Elle se dressa, soudain très digne.

— Je préfère que vous sachiez ce que j'en ferai.

— C'est sans importance.

— J'achèterai de l'opium.

— Il y a une fumerie par ici ?

— À deux pas, rue des Fossés-Saint-Jacques, mais...

— Peut-être ai-je moi aussi envie de fumer. Que diriez-vous de me tenir compagnie ?

Son regard s'alluma.

— C'est différent... Venez.

À priori, l'idée de fumer de l'opium me séduisait. Ressentir la mort

de l'adolescent par le canal de Jeanne m'avait laissé dans la bouche un goût de poussière que la bière n'avait pas réussi à dissiper. Revenant une fois de plus sur mes résolutions, j'avais envie de m'abrutir – et l'opium valait assurément l'alcool ou le cannabis pour obtenir ce résultat.

Mais, dès que je pénétrai dans la fumerie, au sous-sol d'un immeuble misérable et donc typique, je n'eus plus qu'une envie, celle de repartir. Les fumeurs cachexiques qui déliraient sur les paillasses me rappelaient trop les descriptions de Malraux ou de Duchaussois, les dénonciations de Lewin ou de William Burroughs. L'odeur me donnait la nausée ; mélange de remugles de corps sales, d'opium et d'humidité, elle s'insinuait en moi, appelant les références, faisant naître des images issues de vieux documentaires auxquelles venaient s'associer celles de mauvais films sur le sujet. De tout temps, les alarmistes avaient décrit la déchéance des adeptes des opiacés, exagérant souvent les détails au point de les rendre ridicules. Mais la mort par la drogue était trop souvent revenue dans mes lectures pour que mon sens critique pût agir. En quelques instants, des dizaines de noms et de visages étaient passés devant mes yeux – Jim Morrison, Brian Jones, Sid Vicious... Mais aussi les acteurs héroïnomanes des premières années du XXI^e siècle, les junkies archétypes de toutes les époques dont les traits anonymes se succédaient, identiques par leur maigreur et leur pâleur, et surtout cette vision terrifiante de Burroughs, devenu vieux et paranoïaque, squelette ironique au regard brûlant. Ils étaient là, autour de moi – ceux qui mourraient et ceux qui survivraient, ceux qui savaient ce qu'ils faisaient et ceux qui n'en avaient même pas conscience. Ils reposaient sur ces grabats, ne sortant de la vape que pour tendre la main vers la pipe toujours prête à leurs côtés.

Jeanne se laissa tomber sur une couche libre. Un enfant d'une dizaine d'années, vêtu comme un Chinois de l'époque impériale, bien que blond et constellé de taches de rousseur, apporta une soucoupe sur laquelle roulaient trois boulettes brunes. Il piqua l'une d'elles d'une longue aiguille et la promena au-dessus de la flamme d'une petite lampe à alcool avant de la déposer sur la grille d'une pipe au long tuyau de bois noir. Jeanne se saisit de celle-ci et, présentant le foyer à la flamme, inspira longuement. Une bouffée, pas plus. Ses pupilles se rétrécirent à la taille de deux têtes d'épingle. L'enfant préparait déjà une seconde pipe.

Je décidai de partir. Je n'avais rien à faire ici. Ma peur était née de ces clichés et références qui constituaient l'essentiel de mon bagage, mais sa réalité ne faisait aucun doute. Il est des cas où l'habitude tue.

— Vous vous en allez ?

— J'ai changé d'avis.

— Vous trouvez cet endroit trop sale ? C'est vrai que vous êtes un touriste... On leur cache l'existence de tels lieux.

— Je sais. La misère que l'on montre est un spectacle parfaitement réglé, destiné à dissimuler la vraie pauvreté.

— Hé, les intellos, vous la fermez ? grommela l'un des opiomanes, ouvrant un œil glauque.

— Nous nous reverrons ?

Je ne sus quoi répondre. Avais-je envie de rencontrer à nouveau cette femme qui m'avait apitoyé et qui, désormais, me faisait mal sans s'en douter ?

— Je ne sais pas. Je vais quitter la ville.

— À cause de cette fille ?

Je ne fus pas surpris. L'empathie exacerbée de la femme en gris ne devait pas être éloignée de la télépathie.

— À cause d'elle, oui. Je dois la retrouver.

Un sourire apparut sur les lèvres sans couleur.

— Nous nous reverrons.

En partant, je donnai vingt solars à l'enfant. Une manière de m'assurer sur l'avenir ?

Je marchais dans la rue. Autour de moi s'agitait une foule disparate et bigarrée dans laquelle je me sentais déplacé. Je vis quelques extraterrestres aux riches parures, mais surtout d'innombrables touristes humains qui, oublieux des règles et tabous régissant leur vie quotidienne, se laissaient emporter par l'excitation omniprésente.

À l'ancienne Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, je tombai sur un spectacle théâtral, devant un public clairsemé. Le personnage central en était Langevin, qui subissait le feu roulant des questions et arguments de trois individus que j'identifiai comme Robespierre, von Braun et Wertheimer. Ce dernier, fort de la Théorie de la Rationalité, faisait preuve d'une virulence particulièrement intense. Le pauvre Langevin perdait du terrain, quand un spectateur s'écria :

— Hé, dis donc, c'est bien beau, la Rationalité, mais elle barre plutôt de la caisse, non ?

Wertheimer se tourna vers le contradicteur, le visage rouge, l'air courroucé ; l'interruption faisait partie du spectacle.

— Sachez, mon jeune ami, que la Rationalité est une théorie exacte !

— Qui n'arrête pas de se gourer – l'antigravité, l'impossibilité de dépasser la vitesse de la lumière...

— Pour ce dernier point, adressez-vous à mon confrère ici présent.

— Je vous renvoie à ce bon vieil Albert, répliqua Langevin.

Einstein fit son entrée, jouant le *Clair de lune* de Werther sur un Stradivarius en fort mauvais état. Une petite équation à la truffe

frémissante le suivait – $E = MC^2$. Einstein cessa de faire grincer les cordes de son violon, caressa distraitement l'équation et murmura, comme pour lui-même mais assez fort pour être entendu :

— La Rationalité est fille de la Relativité. Comment oser remettre en doute l'admirable animal que voici ?

— *Ach !* fit von Braun, nous nous éloignons tu proplème...

Robespierre se leva et donna un grand coup de pied à l'équation qui alla se réfugier en piaillant dans les jambes d'Einstein.

— Voilà ce que j'en fais, de votre sale bestiole ! hurla Robespierre sous les huées du public rassemblé autour du bassin aux Ernest.

Le spectacle était si lamentable que je décidai de m'en aller, malgré mon intérêt pour les questions soulevées. Mais à peine avais-je quitté mon siège qu'une réplique me poussa à me rasseoir :

— Toute remise en cause de la Relativité – et, donc, de la Rationalité – implique une modification du rapport entre la masse et l'énergie. Tout pourrait alors arriver.

Wertheimer, les bras croisés, défiait d'un air hautain le contradicteur.

— Que se passerait-il, par exemple, si E devenait égal à... MC^3 ? lançai-je en toute innocence.

Les acteurs se figèrent. Mon intervention les prenait au dépourvu et les mettait dans une situation embarrassante. Les spectateurs n'admettraient pas que l'on élude cette question, qui introduisait un élément intéressant, sinon amusant, dans un ensemble grandiloquent au mauvais goût flagrant.

— Je pense qu'Einstein est le mieux placé pour répondre, dit Wertheimer.

— Il faudrait faire des calculs... Les conséquences d'une telle modification ne peuvent être appréhendées immédiatement. Elles frapperaient la matière au niveau atomique lui-même. Toute la physique classique serait remise en question. Quant à la Rationalité...

— La notion de temps subjectif pourrait-elle disparaître ?

— C'est à *ma* loi que vous vous attaquez ! rugit Langevin.

— Une chose est certaine, coupa von Braun. Nous risquerions de connaître une pénurie d'énergie, car nous ne saurions plus comment la produire.

— Ouais, à moins que vous vous soyez tous gourés et que E ait toujours été égal à MC^3 ! lança un spectateur.

— Vous remettriez en cause nos calculs ?

— Ben... Tout le monde peut se tromper.

L'embarras des acteurs, nullement préparés à affronter une telle situation, avait stimulé l'esprit critique des spectateurs, qui les bombardaient à présent de remarques et de questions, insouciant de la suite de la pièce. Ne possédant pas les connaissances des

personnages qu'ils étaient censés incarner, les acteurs s'embourbaient de plus en plus. Je partis sans regret. Bizarrement, voir aborder un sujet qui me préoccupait par des personnes extérieures, plus *naïves* que moi – en ce sens qu'elles n'avaient pas été directement confrontées aux phénomènes impliqués –, m'en avait détourné. Les pensées de surface dont parlait le fouinain avaient cédé la place à d'autres, plus proches de mes véritables inquiétudes...

Quand Sue était-elle devenue une prostituée ? Cette question était importante, peut-être même primordiale. Car la prostitution n'était redevenue légale qu'une vingtaine d'années auparavant, juste après la victoire expansive. Or, Sue n'avait pas vieilli d'un jour depuis mon départ – et le traitement de longévité était incontestablement lié à son métier. Avait-elle passé en hibernation la période séparant l'envol du *Niagara* des élections ?

Je rejetai cette idée absurde. L'hypothermie laisse des traces qui ne s'effacent jamais, celles des aiguilles et des électrodes, mais aussi ces rides discrètes qui creusent le cou et crevassent les extrémités. Une conclusion s'imposait donc, aberrante à mes yeux : la prostitution existait durant l'Ère néopure, et le traitement de longévité – le mot *immortalité* me gênait – était au point depuis au moins cinquante ans. Il devenait donc, avec le dysfonctionnement du générateur de temps autonome de mon vaisseau, la plus ancienne information de la Rationalité connue de moi.

Découvrir qui protégeait les condits devenait dès lors d'une importance capitale.

Je me dirigeai vers la cabine tridi la plus proche. Il était temps d'appeler quelqu'un qui, peut-être, pourrait me renseigner.

— Jocelyne ? J'ai eu du mal à vous avoir.

— Quelle idée, aussi, de ne pas vouloir vous présenter à la standardiste ! Ces ordinateurs sont terriblement pointilleux.

— Une question de programme... Je suppose que vous comprenez, maintenant que vous me voyez, pourquoi je tenais à rester anonyme ?

— On a beaucoup parlé de vous ici, à Alger.

Dangereux tueur psychopathe et tout le reste...Il y a du vrai là-dedans ?

— Je n'ai voulu tuer personne.

— Légitime défense ? Ce n'est pas ce que j'ai entendu.

— Il y a eu manipulation.

— Comment vous croire ?

— Dix mille solars pourraient vous y aider.

— C'est un fait. Au tarif syndical...

— Je veux juste un renseignement.

— N'importe quelle C.I...

— Je ne pense pas. Qui s'occupe de protéger les filles de la rue des Fleurs, à Sahara Beach ?

— Ecoutez, *Coût Intérim* est une boîte respectable, qui n'emploie pas de condits...

— Avez-vous moyen de m'aider ?

— Impossible à dire comme ça, à froid. Pour dix mille solars, je veux bien essayer. Je peux vous rappeler où ?

— C'est moi qui vous contacterai. Vous avez jusqu'à mardi.

— Et pour le paiement ?

— Je vous envoie mille solars tout de suite. Donnez-moi le numéro de votre infocompte.

— Et le reste ?

— En échange d'un simple nom.

— Je ne crois pas qu'il soit si simple à obtenir...

Sue avait tenu à m'accompagner à Sahara Beach. Au début, je m'y étais opposé puis, devant son insistance, j'avais cédé. Nous n'avions guère de chances de nous revoir un jour.

J'aurais pu être accueilli directement dans l'Escale, mais nous avons préféré descendre dans un hôtel de la Bourse, ce quartier où se traitaient la plupart des grandes affaires interstellaires – vente de planètes, location de continents, échanges divers... Comme nous n'étions pas mariés, on nous avait donné deux chambres minuscules, chacune située à un étage réservé aux célibataires du sexe concerné.

Nous avons passé la soirée à dépenser l'argent qu'on m'avait remis à la signature du contrat Restaurants, cinéma, spectacles... Mais notre esprit était ailleurs. Nous étions rentrés à l'heure du couvre-feu, tous deux obsédés par les mêmes pensées – que je croyais impossibles à concrétiser.

Je n'ai jamais su comment elle avait pu tromper la vigilance des mouchards et franchir les portes verrouillées qui nous séparaient. Un quart d'heure après notre retour, alors que je cherchais vainement le sommeil, Sue avait frappé à ma porte.

À peine avais-je ouvert qu'elle me sautait au cou et m'embrassait comme elle ne l'avait jamais fait. En cet instant, la gamine timide était devenue une vraie fille de joie, un torrent d'érotisme et de sensualité. Je n'avais pas eu la volonté de lui résister. Elle m'avait pour ainsi dire violé, déversant en une unique étreinte tout l'amour qu'elle aurait voulu me donner en une vie entière...

— Comment peux-tu partir ? m'avait-elle ensuite demandé, alors que nous reposions, épuisés, dans les bras l'un de l'autre.

— Il fallait quelqu'un pour accomplir cette mission. Nous étions des dizaines à présenter ce concours ; les autres ont échoué. Il m'était impossible de refuser.

— Quelle importance peuvent avoir quelques bobines de film et quelques

caisses de bouquins ?

— Si personne ne les emporte outre-espace, ils seront détruits. Les autodafés se multiplient, ces temps-ci. Il ne restera bientôt plus rien de la culture pré-néopure.

— Et il faut que ce soit toi qui sauves cette culture ? Tu dois être fier de ta mission !

Je n'avais pas voulu relever la pointe d'ironie.

— Elle est nécessaire, c'est tout.

— Mais pourquoi toi ?

— J'étais le seul à connaître l'informatique parmi ceux des nôtres qui ont présenté ce concours. Une matière éliminatoire...

— Kerl...

— J'ai signé. Il faut que je parte. Nous n'aurions pas dû...

— Pas dû quoi ? Il y a longtemps que j'en avais envie – et toi aussi, ne prétends pas le contraire ! Faire l'amour n'a rien de mal, tu l'as toujours soutenu. Maintenant, on sait même que c'est bon !

— Et que dira ton mari en découvrant que tu n'es plus vierge ?

— Parce que tu crois que je vais me marier et t'oublier ? Non. (Son visage s'était durci ; elle n'avait plus du tout l'air d'une adolescente.) Je t'attendrai.

— Comme les femmes des marins d'autrefois ? Les temps ont changé. Tu seras vieille quand je reviendrai.

— Je trouverai bien un moyen. Oui, je t'attendrai.

Elle délirait, pensais-je, elle se berçait de faux espoirs et d'illusions pour étouffer sa tristesse. Nous avions interrompu là notre conversation. Mais quand, plus tard, à bord du Niagara, j'avais compris que mon voyage durerait effectivement cinquante ans, j'avais voulu croire à cette promesse, je m'y étais raccroché parce que je n'avais rien d'autre pour me soutenir à travers la Longue Nuit... Et, plus tard encore, en quittant l'hôpital, je m'étais mis à sa recherche et je l'avais finalement trouvée.

Et découvert qu'elle m'avait bien attendu, mais qu'elle n'était plus elle-même.

La nuit était tombée. Autour de moi s'agitait une foule ivre de vin et de musique. Je choisis de me laisser prendre par l'ambiance, bien qu'elle fût en grande partie artificielle, comme tout ce que cette ère générait. J'entrai dans le premier bar venu et entrepris de me soûler. J'en avais bien besoin.

Je me souviens de tavernes enfumées où je chantais *Ah ! vive le bon vin* ou *C'est à boire qu'il nous faut* au milieu des trognes illuminées d'ivrognes débonnaires, de bistroquets de luxe réservés aux touristes, d'où je me faisais virer au bout d'un verre ou deux, de cafés authentiquement sordides où je buvais des kirs et du calva au son d'un accordéon enroué...

Ensuite, ce fut le trou noir de l'ivresse totale.

CHAPITRE VII

J'ignorais où je me trouvais. Empruntant au hasard une succession de ruelles et de sentiers cheminant à travers des terrains vagues – le quartier devait être destiné à la reconstruction lors du classement de la ville –, j'avais abouti au bord d'une voie ferrée qui, à quelques centaines de mètres de là, se raccordait à un réseau plus important, dédale de rails et d'aiguillages que faisaient claquer de temps à autre les bogies d'un train de banlieue.

J'avais un sérieux mal de tête, effet secondaire de l'alcool ingurgité durant les heures précédentes. Je m'assis sur un remblai de cailloutis. Je n'avais pas la moindre idée de l'heure. Me fouillant, je constatai que j'avais perdu – ou, plutôt, dépensé – une plaque de mille solars. Mes souvenirs s'arrêtant net au quatrième bar, ils ne m'étaient d'aucune utilité sur ce point. Je n'avais jamais pris de cuite aussi carabinée.

La nuit ne semblait pas vouloir finir. L'air sentait l'ozone. Ce secteur n'était guère prisé des touristes ; je supposai qu'il s'agissait du XVII^e arrondissement que la municipalité, d'après ce que je savais, avait tendance à délaisser. J'étais loin des feux du Carnaval, de cette agitation frénétique que j'avais traversée comme un zombie, uniquement préoccupé de boire. Ici régnait le silence. Peu à peu, ma migraine s'apaisait.

— Moins picoler ne te ferait pas de mal.

Le fouinain se tenait devant moi, grattant d'un air pensif son nez proéminent. Le delirium tremens, déjà ? Le fouinain était mort, grillé par le thermique d'un homme de main de l'Office.

— Je suis bien là. Vivant.

L'acharnement de l'hallucination ne lui ôtait pas son caractère illusoire. Pour la chasser, je ne voyais qu'une solution : recommencer à boire. Je me levai avec lourdeur. Où se trouvait le bar le plus proche ? Vraisemblablement du côté de la gare à laquelle aboutissaient les voies. J'entrepris de suivre celles-ci. Le fouinain ne

me lâchait pas d'une semelle, sautillant à mes côtés. Peut-être était-ce bien lui, après tout... Avait-il jamais été autre chose qu'une hallucination ?

— J'ai quelque chose à te montrer.

— Explique-moi d'abord comment tu as pu survivre.

— J'ai mes trucs.

— J'ai vu ton corps s'enflammer.

Nous passâmes sous le caisson suspendu de la station de métro *Rome*. J'étais donc bien dans le XVII^e et je remontais vers Saint-Lazare. D'après la position des étoiles dans le ciel, j'estimai qu'il devait être entre trois et quatre heures du matin. L'aube ne tarderait plus.

— Je ne savais pas que tu éprouvais de l'amitié pour moi.

Je me raidis. Le fouinain avait correctement lu en moi ; mon chagrin, lorsque je l'avais cru mort, était réel. En deux nuits à peine, le petit extraterrestre glabre avait su me séduire.

— Quels nouveaux ennuis vas-tu encore m'attirer ?

— Je suis ici pour t'aider. L'Office est sur ta piste. Tu n'aurais pas dû revendre ce glisseur.

— J'avais besoin d'argent.

— Garvey t'en a fourni. Maintenant, Filvini sait que tu es à Paris.

— Je connais assez bien la ville pour échapper aux recherches.

Avisant un escalier menant hors de la tranchée du chemin de fer, je le gravis pour aboutir dans une rue voisine de la place de l'Europe. Un bar illuminé vomissait tables et chaises jusque sur la chaussée. Je voulus y entrer, mais mon corps refusa de m'obéir.

— Je t'ai dit que j'avais quelque chose à te montrer.

— Est-ce une raison pour m'imposer ta volonté ?

— Un simple réflexe. Allez, je te libère !

Je retrouvai le contrôle de mes mouvements. Le café disparaissait derrière moi. Mon mal de tête revenait à la charge.

— Il faut que je boive un verre.

— Tu n'en as pas vraiment besoin et tu le sais.

Je haussai les épaules. Le fouinain, inébranlable, s'obstinait à avoir raison ; me heurter sans cesse à son entêtement paisible m'épuisait nerveusement. Pourquoi ne pas le suivre ? Je boirais ensuite.

Tentacules ondulant dans la lumière crue de projecteurs. Becs cornés claquant parmi les algues en putréfaction. Écœurante odeur de marée.

Trois pieuvres descendaient la rue, montées par des adolescentes à la nudité blafarde. Derrière elles venaient une soixantaine d'enfants hagards, décharnés et déguenillés, dont les ventres ballonnés par la faim portaient de profondes scarifications. Une vieille femme vêtue de noir fermait la marche, brandissant une faux dont la lame semblait

faite de lumière. Parfois, elle faisait mine de faucher les derniers enfants, qui s'écartaient alors avec précipitation.

— Délicieusement symbolique, dit le fouinain.

— Je n'y comprends rien.

— Ces trois pieuvres représentent la Famine, la Maladie et la Violence. Les enfants sont ceux qui souffrent et meurent dans l'indifférence générale. Quant à la vieille femme, tu l'as deviné, c'est la Camarde... Une splendide allégorie.

— Qu'a-t-elle à voir avec le Carnaval ?

— Tout bonheur recèle une zone d'ombre. Toute vérité possède une part de mensonge, toute certitude un fragment de doute.

— Je te trouve bien grave et sentencieux. Qu'as-tu fait de ton ironie ?

— C'est elle qui est morte à Sahara Beach.

Un groupe de fêtards débouchait d'une rue adjacente, dans un état de décomposition mentale peu propice à l'interprétation des symboles. Des instruments de musique hétéroclites – guitares et saxophones, violes dénimes et cithares g'nenn – beuglaient des sons discordants, bouteilles et joints passaient de main en main, des plaisanteries graveleuses fusaient des bouches desséchées. Une fille dansait, sa jupe plissée virevoltant autour de ses longues jambes ; elle s'immobilisait parfois, regardait autour d'elle, les yeux pétillants, puis reprenait sa danse.

Les fêtards remarquèrent l'étrange cortège. La musique s'interrompt, les rires se turent. Seule, la fille continua à danser. Elle ne se souciait pas d'un quelconque public et dansait pour elle-même, plongée dans une transe d'une mobilité forcenée.

— Le dégoût, murmura le fouinain.

— Ce n'est pourtant qu'une mascarade...

— Où as-tu été chercher ça ?

Je me tournai vers le gnome. Il ricanait en silence, silhouette aux allures de pantin. J'étais presque heureux de le voir à nouveau sarcastique.

— Que veux-tu dire ?

— Ils vont mourir. Regarde !

Une vingtaine de mètres séparaient les deux groupes. La fille chevauchant la première pieuvre hurla quelque chose, donnant le signal de la curée. Pieuvres et enfants se ruèrent sur les touristes, becs avides et lèvres retroussées sur des canines acérées.

Les fêtards, gagnés par la panique, voulurent fuir. Il était déjà trop tard. Un tentacule emporta un joueur d'accordéon ; son crâne explosa entre les mâchoires de corne. Les enfants submergeaient les touristes. Je détournai le regard.

— L'horreur fait elle aussi partie du Carnaval.

— Tu ne peux me forcer à regarder. Allons-nous-en !

— Attends. Tu vas manquer le plus intéressant.

La femme en noir avait rejoint la mêlée et s'apprêtait à s'y jeter, quand la danseuse se planta devant elle, un sourire de défi sur ses lèvres écarlates. La Camarade leva sa faux. La danseuse, légère, diaphane, esquiva la lame de lumière. Elle chantait à présent, tourbillonnant autour de la vieille femme, et la mélodie nostalgique me serrait le cœur.

— Quel est ce monde ? Je ne reconnais plus rien.

— Ce monde n'est plus celui que tu as connu.

— Phrase à double sens ?

— Je ne peux que montrer. À toi de tirer les conclusions qui s'imposent.

Tandis que les derniers fêtards périssaient sous les crocs des enfants ou dans l'étreinte des pieuvres, la danseuse tournoyait face à la Camarde, sans cesser de chanter. Les mouvements de la faux se faisaient plus lents, moins précis. La danseuse effectua un dernier entrechat et, d'une souple contorsion, s'éclipsa sur une note qui mit longtemps à s'éteindre.

— Que signifie cette scène ? haletai-je.

— Je ne suis qu'un oracle. L'énigme est mon mode d'expression.

— Ne pouvais-tu me laisser en paix ?

— Deux personnes sur cette planète étaient capables de comprendre mon message. L'autre est morte.

Pieuvres et enfants s'éloignaient, abandonnant sur le bitume quelques os soigneusement nettoyés. Ce que je venais de voir n'était pas réel, ne pouvait pas l'être. Du cannibalisme dans les rues de Paris, au beau milieu du Carnaval ? Le fouinain avait usé de ses pouvoirs pour...

— Je ne manipule pas l'illusion de cette manière.

— Qui sont ces gosses ?

— Ils viennent d'Allemagne et d'Italie, de France et d'Espagne, de Grèce et de Pologne... On meurt encore de faim en Europe et ailleurs, tu sais. Surtout en Europe. L'échec de la politique économique des Expansifs est chaque jour plus flagrant. Les richesses importées de Là-Haut ne sont pas équitablement réparties.

— De là à...

— Oublie ton scepticisme et rappelle-toi que l'information est facile à manipuler. Cesse de te poser ces questions inutiles qui encombrant ton esprit. Contente-toi d'accepter ce que tu vois.

— N'as-tu donc aucun sentiment ?

— Tu ne les comprendrais pas plus que je ne comprends les tiens. Allez, viens ! Nous sommes presque arrivés.

J'emboîtai le pas au fouinain. J'avais une migraine épouvantable.

Chaque pas résonnait dans mon crâne comme un coup de marteau. Mon cerveau n'était plus qu'une plaie ouverte à la douleur.

Le gnome m'entraînait dans une de ces promenades nocturnes et hallucinées durant lesquelles rien n'appartenait au domaine de l'impossible. Sa présence distordait l'espace-temps, effaçait les caractéristiques habituelles de la réalité pour leur en substituer d'autres. Les lois auxquelles obéissait l'univers qui l'entourait demeuraient mystérieuses, mais leurs effets me frappaient en pleine face... Je *savais* désormais que la Rationalité se mourait.

Était-ce cela que voulait me montrer le fouinain ?

Une banderole délavée barrait la façade d'un immeuble sur le boulevard Voltaire :

CE SOIR GRAND BAL AU PROFIT DE L'UNION
TRANSYLVANIENNE

Le fouinain poussa la porte vitrée. Un groom vêtu de rouge somnolait dans un fauteuil. Il ouvrit les yeux, me fit signe de passer. Il n'avait pas vu le gnome.

Un long couloir s'achevait sur une salle de spectacle dont on avait ôté les sièges pour les remplacer par un revêtement de caoutchouc pourpre. Une fresque érotique couvrait le plafond en coupole. Sur les murs ornés de moulures se pressaient posters et tableaux ; David Hamilton voisinait avec Botticelli, Finlay avec Delacroix, Cari Barks avec Picasso. L'éclairage était assuré par des batteries de spots colorés ; des secteurs entiers de la pièce demeuraient dans l'ombre, tandis que d'autres croulaient sous une lumière aveuglante.

Sur une estrade, un groupe jouait du rock'n'roll comme on n'en faisait plus depuis des siècles. Au nombre d'une douzaine, musiciens et choristes se démenaient et s'égosillaient, vêtus à la manière des courtisans de Louis XV. Seul le chanteur, travesti reptilien à la voix suave, échappait à cette uniformisation avec son corset rouge et noir et sa chevelure piquetée d'étoiles dont certaines devenaient *novae* avant de s'éteindre.

Une centaine de danseurs évoluaient sur le sol mou, seuls ou par couples, effectuant d'interminables séries de pas d'une complexité exagérée. Leurs tenues n'étaient guère plus excentriques que celles des invités du faux Vargo. Ils utilisaient à merveille l'élasticité du caoutchouc pour rebondir en tout sens, sans jamais se heurter ni même se frôler.

— *Let's do the time warp again !*

Les danseurs disparurent. Je tournai la tête vers le fouinain. Il me considérait d'un œil amusé, se délectant de ma surprise.

Les danseurs réapparurent dans les postures exactes qu'ils affectaient au moment de leur disparition, achevant leurs mouvements

un temps suspendus. Hilares, ils ne semblaient ni gênés, ni surpris par cette inexplicable interruption.

— Tu comprends l'anglais ?

— Je le lis.

— Ils viennent de faire un saut dans le temps.

— C'est ce que j'avais cru... Un saut dans le temps ?

— Oublie donc la Rationalité. Tu étais sur la bonne voie, tout à l'heure...

— Qu'essaies-tu de me dire ?

— Tu es un moyen, un vecteur. S'il y avait eu quelqu'un de plus réceptif que toi, c'est lui que j'aurais choisi.

— Tu as parlé de *deux* personnes. Qui était l'autre ? Vargo ?

— Tu fais des progrès. Oui, c'était bien lui.

— Cette réceptivité est donc liée à ce qui m'est arrivé dans la Longue Nuit ?

— Va danser. Pour toi aussi, le temps se lysera.

Les danseurs s'étaient à nouveau évanouis. Quand ils reparurent, je me mêlai à eux. Une fille nue, enduite de couleurs savamment disposées, me choisit pour cavalier. J'essayai, en vain, de reproduire les pas qu'elle effectuait ; cette danse était trop compliquée – ou entièrement improvisée. Je me contentai de singer un vague jerk, comme je l'avais vu faire dans les films. C'était la première fois que je dansais.

— *Let's do the time warp again !*

Nulle sensation ni interruption. Pourtant, trois ou quatre secondes s'étaient écoulées ; le groupe cessait de jouer quand les danseurs disparaissaient pour recommencer lorsqu'ils se rematérialisaient. Pour moi, la musique n'avait subi aucune coupure.

Le nombre de danseurs doubla. Je me retrouvai face à moi-même. Le temps de réaliser et de tendre la main vers lui, j'étais cet autre moi-même, regardant ce Kerl qui allait remonter de quelques secondes dans le passé. Cette fois-ci, j'avais perçu la transition ; la musique avait paru reprendre à un point antérieur, comme sur un disque rayé. L'affolement me gagna. Je voulus quitter la piste – mais, pour cela, il eût fallu me frayer un chemin à travers une foule compacte. Les danseurs se pressaient à présent les uns contre les autres sur une surface réduite, formant une série de cercles concentriques autour de moi.

Nouveau saut en avant... Je cherchai le fouinain du regard. Il s'était une fois de plus éclipsé. Renonçant à lutter, je me laissai emporter.

Les sauts se succédaient, sans cesse plus rapprochés. En avant, en arrière, en avant... Je repris le refrain, comme les autres danseurs. *Let's do the time warp again, again, again...*

J'étais à présent décalé par rapport aux autres. Distance temporelle et fréquence des bonds variaient dans des proportions considérables. Impossible de déterminer la logique présidant à ce tourbillon ; tout se déroulait trop vite. J'étais une boule de billard ricochant du passé vers l'avenir, puis de l'avenir vers le passé... Il devait pourtant exister une règle quelconque...

— *Let's do the time warp again !*

J'étais seul. Danseurs et musiciens avaient disparu. Définitivement ? Papiers gras, mégots et bouteilles vides jonchaient le sol. Où étaient-ils tous passés ?

Je quittai le théâtre. Pas de groom à l'entrée. La nuit durait toujours. Je levai les yeux vers le ciel. La disposition des constellations me parut anormale ; elle correspondait à une heure *antérieure* à celle où j'étais sorti de mon ivresse. J'avais donc remonté le cours du temps pour émerger avant le commencement de la danse chronolytique, ce qui expliquait la salle déserte.

Je n'avais par conséquent par encore rencontré le fouinain. Un instant, je fus tenté de me diriger vers le XVII^e pour prévenir mon moi passé de ce qui l'attendait et, peut-être, l'empêcher – m'empêcher – de suivre le gnome. Mais je n'étais pas sûr d'arriver à temps et je craignais de susciter un paradoxe dont j'ignorais les conséquences ; je renonçai donc à cette idée.

Je suivis un boulevard rectiligne, la tête désespérément vide. Les rares images qui traversaient mon esprit engourdi n'étaient que des instantanés flous et fugitifs. Cette nuit me faisait l'effet d'un cauchemar.

Je me mis en quête d'un bar. Pour changer.

L'homme déboucha en courant d'une ruelle et me heurta de plein fouet. Nous basculâmes, enchevêtrés ; il m'écrasa de tout son poids, répandant une forte odeur de calva. Je le repoussai plutôt rudement, croyant à une agression. Mais ce n'était qu'un accident, j'en eus la preuve à la vue de la barbe blonde de Viking et de la veste bleu électrique ; les salvoïdes n'agressent jamais physiquement, la parole leur suffit.

Une dizaine de Néopurs jaillirent de la ruelle alors que je me relevais. Ils nous entourèrent. Barres de fer et nunchakus montaient une garde vigilante dans leurs mains crispées.

— Tire-toi de là, le vioque, qu'on fasse sa fête à ce gros connard !

Ce n'était guère un langage de Néopur. L'homme portait pourtant une robinforme.

— Que lui voulez-vous ?

— Il a sorti une vanne de trop.

— Qu’attendiez-vous d’autre d’un salvoïde ? Qu’il vous récite le Code moral ? Ce n’est pas une raison pour le massacrer.

— Casse-toi, au lieu de bavasser ! Tu cherches à t’en prendre une ?

Je n’ai jamais aimé les menaces. Enfant, il suffisait de me promettre les pires châtements pour rendre mon entêtement inébranlable. J’étais un vieil homme, mais ce trait de caractère avait subsisté.

— Laissez tomber, dis-je avec calme.

— Hé, le loquard se rebiffe !

— On lui en colle une bonne ?

— Ouais, on va lui faire visiter la Voie lactée !

Je ne répliquai pas que c’était déjà fait. Ma main, par réflexe, cherchait le frotteglisse. Je la ramenai hors de ma poche. Le gadget montgomeryl ne me serait d’aucune utilité. Je devais laisser ma peur s’amplifier si je voulais m’en tirer.

— Éjacule ! souffla le salvoïde.

— Ce serait précoce, non ?

Il apprécia l’enchaînement d’idées.

— Je te merde.

Dans la bouche d’un salvoïde, cela pouvait être une expression affectueuse ou reconnaissante. Quelque chose comme : *Je te remercie*, ou *Tu es un frère*.

— T’es décidé à rester, vieillard ?

— Vous n’êtes pas assez nombreux.

Les Néopurs éclatèrent de rire.

Je fonçai dans le tas. User volontairement de la violence était nouveau pour moi. Agissant à une vitesse cinq ou six fois plus élevée que la normale, j’assommai sans peine deux de nos agresseurs.

Le salvoïde dit quelque chose que je ne compris pas ; les mots sortaient trop lentement de sa bouche. L’un des Néopurs roula à terre, se tordant de rire. Quatre autres convergeaient vers le barbu. Il stoppa sans effort apparent le coup que lui décochait le premier et le renvoya percuter ses acolytes ; tous quatre s’emmêlèrent en vociférant.

J’évitai sans peine une barre à mine et fonçai tête baissée dans le ventre de son porteur. Le morceau de ferraille sonna sur le pavé. Je reculai, me redressant. Un nunchaku heurta mon épaule. La douleur fut telle que je crus entendre craquer l’os. Aveuglé, je titubai sur le côté. Quelque chose siffla au ras de mon crâne.

Le salvoïde rugit une phrase qui provoqua une cascade de rires hystériques chez nos agresseurs. J’étais toujours en accélération subjective. Mon rythme vital commençait à ralentir, quand les Néopurs s’enfuirent sans se concerter, laissant deux des leurs sur le carreau. J’eus un geste pour les poursuivre, mais le salvoïde m’en empêcha, posant sa grosse patte sur mon bras. On eût dit un ours en peluche grandeur nature dont les yeux pétillants de malice semblaient

me dire : *Assez de violence ; ils sont partis.*

— Ils avaient un veau aérophage...

— Pardon ?

— Vocabulaire, si tu préfères...

Ma tension nerveuse tomba d'un coup. Je riais, plié en deux par l'horrible jeu de mots. Jusque-là, malgré l'intervention d'un des leurs chez Vargo, j'avais pris les salvoïdes pour des machines à plaisanteries, des attractions vivantes dénuées de sentiment. Parce qu'ils n'étaient que des clones ? En tout cas, je savais désormais que leur personnalité débordante ne constituait qu'une façade ; ce jeu de mots avait pour but de me détendre. Une manière très particulière de me remercier.

— Pourquoi t'en voulaient-ils ?

— Ils l'ont dit : *une vanne de trop*. Tu comprends, quand je les ai vus arriver dans cette soirée, je n'ai pas pu résister. Comment voulais-tu que je devine qu'ils allaient répliquer par la violence ? Je ne comprends pas qu'on puisse y recourir. Toi-même...

— Que leur as-tu raconté ? coupai-je.

Le barbu détourna le regard.

— Néopur ? Si tu es né au pur, tu n'es pas né à l'hôpital !

— Catastrophique, commentai-je. Tu n'étais pas très en forme...

— Après trois jours de Carnaval...

— Trois jours ? Il a commencé hier !

— Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes dans la nuit de lundi à mardi.

J'éprouvai subitement le besoin de m'asseoir. Il y avait une autre explication à la position des constellations, mais je n'y avais même pas songé – à moins que mon inconscient se fût tout simplement refusé à l'évoquer.

J'avais, en fait, effectué un bond dans l'avenir. Un bond de deux jours moins quelques heures. Ce jour était donc celui de mon rendez-vous avec Manuel. En me conduisant chez les Transylvaniens, le fouinain m'avait évité deux jours d'angoisse et de cavale.

— D'accord, nous sommes mardi.

Le salvoïde consulta sa montre.

— Bon, faut que j'éjacule ! On doit déjà m'attendre au dépôt.

— Tu es obligé d'y retourner maintenant ?

— J'ai des horaires très stricts, à cause des hibernacles.

— Tu vas entrer en hibernation ?

— Je n'ai aucune animation en vue avant un bon moment. Je dois donc être suspendu jusque-là.

— Mais... Tu ne vis jamais ?

— Vivre ? Il y a bien quelque chose comme ça dans les souvenirs – et ça me tenterait... Non, sincèrement, tu crois que l'Agence de

Location des Salvoïdes nous permettrait de vieillir sans que ça lui rapporte de grosses plaques ? Et puis, il faudrait aussi nous nourrir, voire même nous donner de l'argent ! Non, l'A.L.S. détient le monopole et en profite. Mais on est là pour en chier, pas vrai ?

— Je croyais l'esclavage...

— Je suis un clone. Les clones n'ont aucune existence légale. Nous appartenons à celui qui a cultivé nos cellules et il peut nous vendre ou nous louer si ça lui chante. Des biens mobiliers, rien de plus. Des clones.

— J'avais entendu parler de ça... Chaque fois qu'une proposition de loi a été faite au sujet des clones, elle s'est mystérieusement évaporée. Dossiers qui disparaissent, mémoires qui s'effacent...

— C'est ce qu'on appelle le vide Jury-Dick.

— Et si tu t'enfuis et qu'on te retrouve, tu es bon pour les Objets Trouvés...

— Stop !

Trois ou quatre secondes s'écoulèrent en silence, puis un pet sonore retentit sur le boulevard désert. Le salvoïde venait d'exprimer sa décision de ne pas retourner au dépôt de l'A.L.S.

Péniches et sampans, jonques et radeaux bordaient la Rive Gauche sur sept ou huit rangs de large en amont du pont d'Austerlitz. Là vivaient ceux qui ne possédaient pas la citoyenneté parisienne, mais voulaient quand même résider toute l'année à Paris. Comment le salvoïde avait-il eu connaissance de l'existence de cet endroit, le seul où il lui fût possible de se montrer en public sans risque d'être dénoncé ? Je ne tardai pas à me demander si sa fuite n'était pas, en fait, préparée de longue date. Rien dans ses propos ne le laissait supposer, cependant son attitude et l'aisance avec laquelle il pénétra dans le village flottant me donnèrent énormément à penser.

Malgré l'heure tardive, nul ne dormait, sinon quelques enfants roulés en boule dans des nids de coussins. Sur de petites îles artificielles, au béton depuis longtemps envahi de mousse, flambaient des feux de camp autour desquels des groupes animés mangeaient et riaient, discutaient et buvaient au son de guitares sèches. Nous nous joignîmes à l'un d'eux. La présence du géant barbu ne sembla étonner personne. Il ne se fit d'ailleurs guère remarquer, sinon par quelques plaisanteries particulièrement tordues.

Un homme aux cheveux très longs noués en une natte brune aborda le salvoïde. Le vacarme ambiant m'empêcha d'entendre leur conversation.

— Je reviens. Le plus dur...

— ... C'est pas d'y aller, c'est d'en revenir, je sais !

Le salvoïde, surpris de me voir lui couper l'herbe sous le pied, rota

voluptueusement et s'éloigna en compagnie de l'homme. Je les suivis du regard. Ils pénétrèrent dans une péniche, l'Atalante ; sur le pont gesticulait un sosie de Michel Simon. Référence culturelle ou simple coïncidence ?

Quand le salvoïde me rejoignit, une demi-heure plus tard, j'eus du mal à le reconnaître. Il avait rasé sa barbe et échangé ses vêtements contre un strict costume trois pièces *façon cadre (fin du XX^e siècle)*, ainsi que l'indiquait l'étiquette qu'il avait oublié d'ôter.

— Je suis mi.

— Mis ?

— Pas ré, quoi !

— Paré pour quoi faire ?

— Pour vivre. Sais-tu que tu m'as donné une bonne idée ?

— Ne l'avais-tu pas déjà ?

Une lueur amusée pétilla dans son œil bleu.

— Crois ce que tu veux. C'est vrai que tu as tué un homme ?

Je tressaillis. Un frisson désagréable me parcourait l'échine. Je regrettais ce que j'avais fait et préférerais qu'on ne me rappelle pas cet incident.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— On me l'a dit. Je voulais vérifier.

— Je me suis défendu.

— Comme tout à l'heure ? Tu étais bigrement rapide !

— C'est pour toi que je me suis battu.

— Tu sais, je te demandais ça à titre de renseignement. Moi, au fond, je m'en fous.

— Qu'as-tu appris ?

— À ton sujet ? Rien d'autre.

— Qu'as-tu appris ?

— Aussi têtue qu'un rhinocéros ! Bon. Les gares et les aéroports sont surveillés. Mais on ne peut espérer mettre la main sur toi avant la fin du Carnaval, comme le voudrait un certain Vilenie...

— Filvini !

— Ensuite, par contre, ce sera la grande descente, le toboggan de la mort – pour toi, car ils te coinceront, aussi sûr que l'archiduchesse sait chasser sans son chien en chaussettes archisèches !

— Tu ne mélanges pas un peu, là ?

— Juste. Ceci dit, il te reste une chance.

— La route ?

— Les portes sont elles aussi surveillées. Rien de plus facile, depuis la reconstruction des remparts.

— Eh bien, parle, ô mon sauveur !

— Associons-nous.

— Une proposition sérieuse de la part d'un salvoïde ?

— Je ne suis plus payé pour faire le bouffon.

— Mais tu aimes ça, ne dis pas le contraire !

— Tu as cinq cents solars ?

Nous y étions ! Le salvoïde avait besoin d'argent, ce qui expliquait qu'il me proposât cette association. Pouvais-je lui faire confiance ? Je décidai que oui. Il avait certes pu noircir à dessein le tableau de la situation pour me pousser à accepter son offre, mais je n'y croyais guère. Je lui tendis une plaque de mille, qu'il prit avec une courbette volontairement outrée.

L'homme à la natte avait observé la scène. Le salvoïde le rejoignit, lui donna la plaque. Un bref dialogue s'ensuivit, ponctué de gestes et d'interjections. Le salvoïde revint, son visage de bébé barré d'un large sourire.

— C'est dingue, déclara-t-il.

Je devinai qu'il voulait dire *C'est O.K.* – avec une liaison « mal-t'à propos ». Au fond, les ficelles de l'humour salvoïde étaient vite comprises. Le plus difficile consistait à analyser à rebours l'altération linguistique pour retrouver le sens premier. Un petit jeu certes amusant, mais dont je me serais bien passé.

— Comment allons-nous faire ?

— Tu vois le kayak, là-bas ? C'est lui qui m'a coûté cinq cents solars. Avec ça, on va pouvoir remonter la Seine jusqu'à Evry.

— Et ensuite ?

— On verra sur place. Ce qui compte, c'est de sortir de Paris. On a encore deux bonnes heures avant l'aube. Il faut filer illico !

— Et ma monnaie ?

— J'ai acheté de l'herbe. (Il exhiba un paquet volumineux, jusqu'à dissimulé sous sa veste.) Plein d'herbe. L'autre, là-bas, m'a proposé une arme – il n'avait pas de liquide –, mais j'ai refusé. Les seuls pétards que j'apprécie sont ceux qu'on prépare avec ça. D'ailleurs, je vais nous en rouler un petit pour la route !

Nous n'eûmes aucun mal à sortir de la ville. Nous étions vers Draveil – et je ruminais de sombres pensées liées à cet endroit – quand explosèrent les premiers feux d'artifice tirés dans la stratosphère. Le salvoïde m'expliqua qu'il s'agissait d'un des clous du Carnaval. Cette illumination, qui serait visible jusqu'à Oslo si le temps le permettait, était composée de cent et quelques figures résumant l'évolution humaine. La manipulation, à l'aide de champs de force, des bouquets d'étincelles et l'inclusion d'images tridimensionnelles démesurément agrandies permettaient toutes les fantaisies. Nous passâmes en une heure de la découverte du feu et des premières pierres taillées au tableau final : l'envol pour les étoiles du Gontran Bonheur, la première nef interstellaire, ainsi nommée d'après Walt Disney pour attirer la chance sur sa carcasse fragile. Ce qui avait peut-être marché, puisque

le navire était revenu intact dix ans plus tard, pour annoncer à la Terre que Proxima Centauri n'avait pas de planète habitable mais que ses sept mondes regorgeaient de minerais divers.

À Evry, nous abandonnâmes le kayak et primes un taxi jusqu'à Etampes. Là, nous nous séparâmes. Je montai dans un train à destination d'Argenton-sur-Creuse tandis que le salvoïde, lesté de son sac et d'une centaine de solars, se dirigeait à pied vers l'ouest. Il comptait se rendre en Bretagne, une zone déserte qu'il espérait atteindre en douze ou treize jours de marche.

Bizarrement, j'eus l'impression qu'il mentait.

CHAPITRE VIII

Le train, reconstitution trop authentique d'un tortillard de la Seconde Guerre mondiale, me déposa à Argenton-sur-Creuse vers onze heures. Le soleil achevait de dissiper la brume montée de la rivière durant la nuit. Un unique taxi attendait sur le parking bordé de maisons en ruine. Son chauffeur, un vieil homme, fumait une cigarette en marchant de long en large sur le bitume lézardé que grignotaient touffes d'herbe et bouquets d'orties.

— Je vais à Saint-Benoît-du-Sault.

— Montez.

Le vieil homme s'assit au volant. Ses cheveux blancs tombaient sur ses épaules voûtées, une barbe de plusieurs jours hérissait son visage ridé, mais il paraissait jeune à côté de son tacot à la carrosserie ternie et cabossée, aux pneus lisses et à l'habitacle puant le tabac froid. Impossible de déterminer si le délabrement de cette voiture constituait un autre aspect de ce culte du passé omniprésent ou un signe de sous-développement. La France passant pour l'une des provinces les plus pauvres de la planète, la seconde solution me tentait.

La voiture traversa Argenton. La ville semblait abandonnée. Seuls, de rares immeubles proches de la Creuse étaient entretenus. Quelques commerces se pressaient sur la petite place à l'entrée du pont. Glisseurs déglingués et camionnettes aux ailes rouillées voisinaient sur un parking. Des autochtones pauvrement vêtus buvaient, mornes, à la

terrasse de l'unique café.

Le chauffeur retira d'entre ses lèvres le mégot malodorant qu'il mâchouillait.

— Belle balade, sûr ! Où qu' c'est' y qu' vous allez, à Saint-Benoît ? Y a plus grand monde. Trois ou quatre familles, pas plus.

— *La Tour des Étoiles*, vous connaissez ?

— C'est la maison du musicien, non ?

Je souris. Les gens de la campagne ne changeraient jamais. Pour eux, un écrivain resterait toujours un poète et un faïonneur, un musicien.

— C'est ça.

— J'ai pas dû l'rencontrer plus d' cinq fois. Ça fait pourtant quarante ans et des poussières qu'y vit là. Pas l' genre à prendre un sapin, v' savez ? Ouais vous d' vez savoir pisque vous allez l' voir... L'a plusieurs glisseurs et même un hélico. C' t' un ami à vous ?

— Un vieil ami.

La voiture laissait derrière elle Argenton, dont les faubourgs abandonnés croulaient sous une végétation vivace et verdoyante. Les bouleversements des siècles passés, politiques ou économiques, avaient à peine effleuré la France profonde, cet univers de paysans enracinés dans leur terre et leurs traditions. Ces gens-là ne savaient du monde extérieur que ce que leur en montrait le tridi. Ils ne s'en portaient d'ailleurs pas plus mal. Le culte du passé ne les touchait pas ; ils vivaient encore dans ce même passé quand la mode les avait rejoints.

Nous quittâmes la Provinciale 20. Le chauffeur, contrairement à son homologue de Grande-Isle, n'était guère bavard. Je sombrai dans une douce léthargie, où ne tarda pas à s'infiltrer l'image du fouinain. Qu'il réapparût après avoir été abattu n'aurait pas dû me surprendre ; je le croyais capable d'à peu près n'importe quoi. Mais qu'avait-il dit, alors que les pieuvres et les enfants déchiquetaient les touristes avinés ?

— *Je ne peux que montrer.*

Et que m'avait-il montré, au bout du compte ? Des gens tournant en rond sur qui cette marche circulaire avait une action psychotrope. D'autres qui effectuaient de courts sauts dans le temps au son d'un rock endiablé... Et des pieuvres associées à des enfants affamés pour un atroce festin !

Il n'y avait pas que cela. Tout était lié. Le dégraviteur, les condits, le clone d' Éléonore pourvu d'un cerveau de souris, mon bond temporel... La Rationalité n'avait résisté que deux siècles aux progrès de la connaissance – bien moins longtemps que le concept d'une Terre plate et située au centre de l'univers ! Avec elle s'effondrait un type de système politique né des travaux de Wertheimer. Car les

gouvernements qui s'étaient succédés depuis son époque avaient tous mêlé science et idéologie en un cocktail jusque-là efficace.

Tout reposait sur la Rationalité, mais celle-ci, désormais, avait vécu.

Les Néopurs le savaient-ils ? Et, si oui, depuis quand ?

Imaginons qu'ils aient découvert une ou plusieurs infirmations de la Rationalité... Que cela se soit passé avant ou après les élections est sans importance. Quoique... Ce serait une bonne façon d'expliquer qu'ils aient organisé ce scrutin qu'ils avaient toutes les chances de perdre... Mais non, je délire ! Ce plan serait trop tiré par les cheveux, même pour des paranoïaques dans leur genre.

Les Néopurs savent donc que la Rationalité est erronée. Or, les Expansifs se basent sur elle, tant pour leurs décisions immédiates que pour leurs plans à long terme. Les Néopurs tiennent donc un excellent moyen pour ridiculiser leur adversaires et, pourquoi pas ? reprendre le pouvoir. Mais cette information doit bien entendu demeurer secrète.

Et voilà qu'un naute, l'une des premières victimes d'un événement irrationnel, rencontre un fouinain... Pour des motifs que j'ignore, Filvini croit que ce fouinain lui révèle que la Rationalité n'est pas fiable. Il cherche alors à faire chanter, puis disparaître ce naute. Mais celui-ci se rebiffe et s'enfuit, d'où une certaine panique dans les rangs des Néopurs.

D'autant plus que le naute en question s'est rendu chez Vargo, victime lui aussi d'un vieillissement irrationnel. Vargo, que Filvini a éliminé pour lui substituer un sosie ou un clone...

D'où revenait-il, au fait ?

Je dus faire un effort pour m'en souvenir. Et l'évidence qui me crevait les yeux me tira de ma somnolence.

Vargo avait été jusqu'à Elvire, quatrième planète d'Arcturus, à trente-cinq années de lumière de la Terre et avait donc passé plus de soixante-dix ans dans l'espace... Comment avait-il pu revenir vivant ? C'était un vétéran de la Longue Nuit, l'un des pionniers, il avait déjà accompli trois voyages. Son âge cellulaire, au moment de son départ, devait se situer entre trente-deux et trente-cinq ans. Or, en l'absence de banque d'organes et de régénérateurs tissulaires, l'espérance de vie humaine ne dépassait pas quatre-vingt-cinq ans à l'époque. Logiquement, c'est un cadavre que son vaisseau aurait dû ramener dans le système solaire.

Mais peut-être le générateur de temps autonome n'était-il pas tombé en panne immédiatement... Peut-être Vargo avait-il profité partiellement du rythme de vie ralenti qui était la norme jusque-là...

En tout cas, notre vieillissement était la clef. L'une des clefs. Nous avions tous deux été témoins d'une impossibilité physique, d'une défaillance de la Loi de Langevin. Défaillance que j'avais déjà rapprochée des autres infirmations de la Rationalité. Le non-

fonctionnement – ou plutôt, dysfonctionnement – du générateur était indépendant de l'appareil lui-même. Il fallait chercher une cause extérieure. Les lois physiques – naturelles ? – changeaient, évoluaient. Quelque chose arrivait du fin fond de l'espace. Quelque chose qui bouleversait notre univers, rendant soudain rationnel l'irrationnel – puisque la fichue théorie de Wertheimer était désormais condamnée à mort.

Je ne voyais pas d'autre explication, mais celle-ci suffisait amplement ; elle collait en effet à la perfection avec les paroles du founain. *Le monde peut changer*, avait dit celui-ci lors de notre première rencontre. Et ce changement venait du Bouvier, constellation dont Arcturus était l'étoile principale.

— On y est.

Le vieil homme avait arrêté la guimbarde devant une tour carrée de brique jaune qui émergeait d'un fatras d'habitations délabrées. Cernée par le village sur trois côtés, elle était séparée du ravin par la route sur le quatrième.

Je payai grassement le chauffeur. Tandis que la voiture disparaissait dans le dédale de ruelles de Saint-Benoît, j'allai sonner à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt sur une blonde monumentale qu'on eût dit sortie d'une maison close tant son corps provocant était peu vêtu. On ne pouvait qu'avoir envie de caresser sa poitrine retenue par un simple bandeau dont le rouge écrevisse se mariait à merveille avec l'or de ses nattes, nouées autour de sa tête à la manière des *Gretchen* du Tyrol.

— Bonjour. Manuel Garvey m'attend.

— Il ne m'a pas prévenue de votre visite, mais il ne devrait pas tarder ; sa navette atterrissait à neuf heures. Vous voulez entrer ?

Elle s'effaça pour me laisser passer. Le hall, de dimensions impressionnantes, était entièrement lambrissé de chêne verni. Un escalier en colimaçon grimpait vers les étages supérieurs, supportant les tiges entortillées de plantes extraterrestres bigarrées. La jeune femme m'entraîna dans un petit salon très anglais de conception : fauteuils recouverts de velours sombre, tapisseries aux murs, meubles victoriens. Un lieu à la fois chaud et hostile, selon l'humeur du moment. J'étais assez fatigué pour le trouver accueillant.

— Vous désirez un petit déjeuner ?

J'acquiesçai. La *Gretchen* s'éclipsa, tortillant son postérieur dodu. Peu après, on frappa à la porte. La fille qui entra, portant un plateau sur lequel s'étalait un petit déjeuner complet, depuis la confiture de peaux d'oranges jusqu'aux œufs et *bacon* fumants, était aussi peu vêtue que la précédente, mais très différente. Grande elle aussi, elle possédait la sécheresse des Anglaises chevalines à la sensualité trouble : un corps longiligne que surmontait un visage osseux dont la

douceur surprenait. Elle déposa le plateau sur une table basse et s'éclipsa sans un mot.

Ces femmes étaient-elles les maîtresses de Manuel ou ses domestiques ?

Le café, également, était typiquement anglais, en ce sens qu'il avait un goût de lavasse. La nourriture, par contre, me parut excellente. Mon repas achevé, j'étendis les jambes sur un pouf et m'endormis.

Une main m'avait empoigné par l'épaule et me secouait. J'émergeai d'un rêve imprécis où fouinains et salvoïdes se confondaient en être composites sans traits définis : barbus au corps malléable, gnomes vêtus de bleu, géants joviaux aux pupilles changeantes...

Manuel souriait de toutes ses dents artificielles. Il ne ressemblait plus guère à l'adolescent au visage de loup avec lequel j'avais effectué mes premiers détournements. Il respirait l'opulence par tous les pores de sa peau tendue sur un souvenir de musculature noyé dans un océan de graisse malsaine.

— Tu as fait bon voyage ?

— Je te retourne la question.

— La navette a été retardée à cause d'un orage.

— Que fichait le contrôle météo ?

— Il paraît que c'est à cause du Carnaval. Le beau temps est parfois difficile à maintenir – une question d'équilibre entre les masses d'air. Ils ont dû laisser passer une perturbation en la détournant par le sud pour épargner Paris – et les touristes... (Manuel s'assit, affectant un air harassé.) Content de te voir. Je craignais que tu sois bloqué là-bas. J'ai entendu dire que la ville était bouclée.

— Je suis passé par la Seine.

— Sans problème ?

— À n'y rien comprendre. Pas l'ombre d'une vedette de surveillance. Ils devaient être occupés à regarder le feu d'artifice.

— Quel feu d'artifice ?

— Un spectacle stratosphérique retraçant l'évolution de l'humanité. Superbe. Tu n'en avais pas entendu parler ?

— Tu sais, là-haut... J'ai bossé comme un dingue. Mais ce nouvel émetteur est un bijou ! (Il sourit ironiquement.) Ce sera une grande première. Jusqu'ici, seules les personnes situées dans un rayon de deux à trois secondes de lumière pouvaient profiter pleinement de mon show. Les autres n'en avaient qu'une perception décalée, donc imparfaite.

— J'ai lu ou entendu quelque chose là-dessus. À cause de l'évolution scénique liée aux réactions du public, c'est ça ?

— Exact. Comment voulais-tu utiliser cette technique quand deux ou trois heures étaient nécessaires au signal pour faire l'aller et retour ? Heureusement, on n'en est plus là... Et, bientôt, on pourra

communiquer instantanément avec les plus lointaines colonies !

— C'est d'un émetteur P.V.Q.L. que tu me parles ?

— Tout juste. Un technicien de Pluton a envoyé se rhabiller Einstein, Langevin et Wertheimer !

Le souvenir de l'animation théâtrale de la veille – enfin, d'il y avait quelques jours – remonta à la surface de ma mémoire. Le contradicteur avait évoqué le mur de la lumière comme l'un des points sur lesquels la Rationalité achoppait. Je me pris à rêver d'un univers où de grandes nef reliaient en quelques jours des systèmes distants de centaines, voire de milliers d'années de lumière ; jamais plus n'arriverait de mésaventure aussi misérable que la mienne. Que Wertheimer se fût trompé était une bonne chose, au fond.

— La Rationalité a tout d'une belle foutaise, grognai-je.

Manuel se leva.

— Viens, on va prendre l'apéritif.

Sur une plaine rocailleuse de Mars d'avant la terraformation, deux modules étanches cahotaient, monstres technologiques qui, bien que pesant cent cinquante tonnes sur ce monde à la gravité réduite, semblaient ridicules au pied des falaises vertigineuses que le soleil couchant teintait d'écarlate.

Dans les entrelacs multicolores d'une portion de jungle arrachée à l'une des terres sauvages du Nadir-Est-Floraison ou Berchtesgaden –, des éclairs de fourrure aux yeux étincelants dérangent le ballet lancinant d'insectes gros comme le poing.

Nul mouvement dans un décor polaire, tout de façades de glace miroitante hérissées de lances à section géométrique – sinon celui, imperceptible, des icebergs se détachant du pack pour s'abîmer dans une mer ténébreuse.

Le quatrième côté de la terrasse était occupé par un jardin de la vieille Terre, comme on en trouvait peut-être encore dans quelques banlieues d'Europe du nord : pelouse tondue à ras, parterres de fleurs, massifs de plantes rares, dans un encadrement d'ifs et de sapins encore jeunes. Ce dernier paysage n'était pas une projection tridi ; je pouvais sentir l'odeur des fleurs et celle, plus fraîche, plus piquante, du gazon récemment coupé.

Deux femmes noires exagérément callipyges apportèrent deux rocking-chairs et une table de jardin. Manuel flatta au passage leurs fesses à peine voilées par un tissu aux violentes couleurs. Je ne pus m'empêcher de me raidir. Je n'aimais pas la façon qu'il avait de traiter ces femmes comme de simples objets. Quel était leur nombre, au fait ?

Nous nous assîmes. Une très jeune fille vint nous servir un whisky d'une marque ancienne et prestigieuse. D'origine espagnole, ou peut-être mexicaine, elle ne portait qu'un tablier blanc de bonniche

contrastant avec sa peau mate et hâlée. Son corps encore gracile ne tarderait pas à s'empâter ; elle était d'une race où les femmes prennent tôt de l'embonpoint.

— Mon jardin d'hiver te plaît ?

— Nous sommes en été.

Manuel me regarda avec curiosité. Je m'en voulus de me montrer si froid et cynique.

— Ce sont les filles qui te choquent ? Ne joue pas les Néopurs ! D'ailleurs, ce ne sont que des androïdes.

Je tressaillis. La Rationalité n'admettait pas... Je me donnai une bonne gifle mentale. Je ne devais plus penser en de tels termes. La Rationalité puait déjà. Tout pouvait désormais arriver, tout était devenu possible. Il n'y avait plus de point de repère, plus de règle, plus la moindre certitude à laquelle se raccrocher.

— Les corps sont humains, mais des micrordis les dirigent, continuait Manuel. Ni émotions ni conscience propre. Toute réaction est le fruit d'un programme particulièrement élaboré.

— Pourquoi t'entourer de ces filles ?

— Tu es assez âgé pour ne pas avoir à poser la question.

Le clin d'œil complice de Manuel exacerba mes sentiments.

— Tu *baises* des micrordis ?

— Les corps sont humains, je te le répète ! Si tu voyais comment elles miment l'extase... À se demander si elles n'éprouvent pas une sorte de jouissance informatique ! D'ailleurs, si ça te dit...

— Je n'ai pas le cœur à la bagatelle.

— À cause de Sue ?

— J'ai peur de la perdre.

— Tu l'as déjà perdue. Il fallait rester.

— Ne parle pas sans savoir !

— Tu n'as pensé qu'à toi, reconnais-le !

— Tu ne sais pas, tu ne sais rien. Je faisais partie du fameux *Mouvement de Libération Culturelle*...

— Qui a été démantelé moins de six mois après ta disparition... (Manuel immobilisa son rocking-chair, le regard brillant.) Dis donc, Kerl, c'est bien le M.L.C. qui a sauvé je ne sais combien de caisses de *culture* en les expédiant outre-ciel, à bord d'un navire dont le nom n'a jamais été révélé ?

— C'était le *Niagara*. Mon vaisseau. Maintenant, tu sais.

Manuel, gêné, claqua des doigts ; je crois qu'il réprouvait mon idéalisme passé. La Mexicaine apporta deux cocktails verdâtres. *Vodka-fizz* : le secret de fabrication du gin s'était perdu durant l'Ère néopure.

J'évitais de regarder la croupe nue de l'androïde qui s'agitait juste sous mes yeux. J'avais honte. Manuel n'avait peut-être pas tort en me

traitant de Néopur, même s'il pensait railler. J'avais, malgré tout, conservé certaines inhibitions issues de mon éducation.

— Que sont devenus leurs cerveaux ? demandai-je.

— Elles n'en ont jamais eu. Ce sont des clones, programmés génétiquement pour que les cellules cervicales ne se différencient pas. On n'a retiré qu'une masse de graisse quand on leur a ouvert le crâne...

— N'as-tu aucune sensibilité ?

— Elles ne sont pas humaines. Ne l'ont jamais été.

— Tu me donnes envie de dégueuler.

Les traits de Manuel se durcirent. Cette fois, j'avais été trop loin. Il se dressa, empoigna avec violence le bras de la pseudo-jeune fille et lui arracha son tablier. Elle avait un pubis glabre d'enfant, bien que son corps fut déjà passablement développé.

— Et elle, elle te donne aussi envie de dégueuler ?

Manuel hurlait, serrant à le briser le mince bras brun. L'androïde continuait à sourire, l'air incommensurablement niais.

— Danse ! ordonna Manuel en la lâchant.

Elle resta un instant immobile, puis se lança dans une danse onduleuse qui provoqua aussitôt la naissance de frissons au creux de mes reins. Aucune femme n'aurait pu être aussi provocante, aussi inéluctablement excitante. Ce n'étaient pas tant ses mouvements – standards, visibles dans n'importe quel *peep-show* – que leur enchaînement, cette compilation des plus fous fantasmes masculins, et la certitude que cette créature serait à moi si je le désirais, qui me prenaient au piège. L'attraction et la répulsion se livraient en moi un combat douloureux. L'androïde se caressait, le visage extatique, ne me quittant pas une seconde des yeux, et il me semblait que c'étaient mes mains qui couraient sur sa peau ; elle arquait son corps dans ma direction, sans pudeur ni retenue, donnant de grands coups de reins, les cuisses écartées, passant sa langue sur ses lèvres humides, et je me prenais à désirer cette femme-enfant dépourvue de cerveau...

Ses doigts descendirent le long de son ventre, s'insinuèrent dans la fente nue de son sexe. Elle m'appelait, à présent, répétant mon nom comme un leitmotiv...

Mais elle n'avait pas envie de moi. Ce n'était qu'une mascarade, une grotesque comédie. Mon excitation tomba. La danse de l'androïde m'apparaissait désormais obscène et dérisoire.

— Et alors ? fis-je.

La rage étincelait dans les yeux de Manuel.

— Danse ! hurla-t-il à nouveau. Danse ! Ne t'arrête pas !

Les ondulations de l'androïde perdaient de leur souplesse, ses gestes devenaient moins convaincants. Elle griffait l'intérieur de sa cuisse d'une main malhabile au lieu de se masturber comme l'eût voulu

Manuel ; elle secouait la tête en tous sens, semblable à une épileptique, et les mots qui franchissaient ses lèvres n'avaient qu'un lointain rapport avec une quelconque provocation sexuelle :

— Les... relais vont... lâcher... Surcharge...

Elle s'effondra, aussi molle qu'une serpillière. Son cerveau artificiel ignorait la fatigue, mais son organisme était à bout. Elle haletait, répandue sur le sol. Cette scène pitoyable calma Manuel. Il me décocha un regard embarrassé.

— Viens !

Il rentra dans la maison. Je lui emboîtai le pas. Une cabine d'ascenseur nous emporta vers le rez-de-chaussée, qu'elle dépassa sans s'y arrêter. Elle s'immobilisa dans une grande salle où s'entassait un indescriptible fatras de bouteilles vides, de cageots brisés et d'outils de jardinage rongés de rouille. Manuel ouvrit une petite porte métallique. Après avoir suivi un long corridor aux parois d'acier courbe, nous débouchâmes dans une autre pièce, de mêmes dimensions que la précédente mais doublée de métal. J'évoluais, hagard, dans un univers de Science-fiction *fin de siècle*, peuplé de poutrelles ajourées et de rivets proéminents.

— Mon cauchemar, souffla Manuel.

Pantin bourré de crin humide, le cauchemar en question flottait dans une cuve vitrée, monumental aquarium pour poissons morts. Tel un gourou zombie, il semblait léviter à un mètre du sol. La moindre vibration, qu'amplifiait démesurément la structure de la pièce, agitait les membres du cadavre en de dérisoires parodies de gestes.

Le bruit de nos pas avait déclenché un mouvement tournant d'une lenteur sépulcrale. Peu à peu, le visage, sortant de l'ombre, s'orienta dans notre direction. Le profil me parut familier, mais ce ne fut que de face que je reconnus le mort.

L'organisation sociale néopure formait une pyramide de classes, voire de castes, et nous appartenions à la plus basse de toutes, celle où se recrutaient manœuvres et voleurs, colons et pilotes de chute libre, agriculteurs nautiques et mineurs.

Nous étions quatre. En révolte perpétuelle contre cette société qui nous nourrissait mais nous interdisait de penser librement, inadaptés à ce monde de pudeur et de frustration, nous avons par hasard découvert l'informatique – un domaine auquel nous n'étions pas censés avoir accès – grâce à un vieil ordinateur que possédait un lointain parent de Manuel. Dès lors, nous avons trouvé une échappatoire dans la réalisation de programmes sans cesse plus complexes. Nous jouions à rivaliser de dextérité et d'économie – celle-ci est essentielle quand on ne dispose que d'un méga-octet de mémoire vive.

Un jour, nous avons voulu tester nos capacités sur une machine

étrangère. Nous étions entrés dans un hypermarché où nous avions rempli un caddie de nourriture et de boissons ; il y en avait pour plusieurs centaines de solars. Arrivés à la caisse, nous avions faussé l'enregistrement des données. L'un de nous pianotait sur le clavier – qui ne permettait pas, en théorie, de violer les programmes – tandis que les trois autres faisaient glisser les denrées sur le tapis roulant. Rien de plus simple. Ce premier succès nous avait encouragés et nous avions recommencé de nombreuses fois avant de passer au stade supérieur – celui qui, en fait, nous intéressait : cambriolages et désactivation des systèmes de surveillance.

Nous étions vite devenus célèbres. On nous avait donné des surnoms ridicules, comme « Le gang des supérettes » ou « Les programmeurs sauvages ». Les médias néopurs avaient beau refuser le sensationnel et son exploitation, il leur était difficile d'ignorer l'engouement du public pour nos méfaits ; à l'époque où nous les avions accomplis, la criminalité avait pratiquement disparu.

On avait tout fait pour nous piéger, mais nous nous en étions toujours tirés – parfois de justesse, il faut le reconnaître. Aucun ordinateur ne nous résistait, peut-être parce que nous avions eu une approche naïve de l'informatique et redécouvert des techniques oubliées.

Nous étions quatre. Manuel, Luc, Francis et moi – et Francis flottait, mort, dans cette cuve.

— Sortons d'ici, dis-je, la gorge serrée.

J'étouffais. Les traits de Francis étaient détendus mais leur immobilité avait quelque chose de terrifiant. Manuel acquiesça, évitant mon regard. Nous regagnâmes la terrasse, partageant le même malaise.

Deux vodka-fizz plus tard, il se décida à parler. Je l'écoutai avec attention, guettant dans ses propos les symptômes de la folie. À quel moment sa raison avait-elle chaviré ? Nul homme sain d'esprit ne pourrait conserver dans sa cave le cadavre de son meilleur ami.

— Nous ignorions ce que tu étais devenu, accusa-t-il d'entrée. Au début, on a cru que tu t'étais fait pincer, puis Luc a appris que Sue avait elle aussi disparu. On en a conclu que vous aviez fui ensemble. Ou que vous étiez morts. Ou n'importe quoi d'autre.

« On a essayé de continuer comme avant. À trois, c'était plus difficile. Tu étais le plus rapide et, même si nous pouvions arriver aux mêmes résultats que toi, cela nous demandait plus de temps... Un soir, en sortant d'un entrepôt, nous sommes tombés sur une patrouille. Luc s'est enfui, nous plantant là. Francis, lui, a fait front. Je l'ai imité. Dans la bagarre, j'ai tué l'un des Miliciens. J'ai paniqué. Francis gisait à terre, mort ou assommé... Je me suis sauvé, moi aussi, les Miliciens à mes trousses.

« Le lendemain, j'ai appris que Francis allait être exécuté. On l'avait

jugé dans la nuit. Flagrant délit de vol, complicité de meurtre... On voulait faire un exemple, tu comprends ? Mais cette justice expéditive a eu un avantage : elle lui a épargné la torture. Il ne nous a pas dénoncés.

« Les Néopurs, à l'époque, commençaient à renoncer aux exécutions publiques. Francis devait mourir d'une injection de poison, le soir même. En graissant la patte à un pupitreur, j'ai pu accéder à un terminal directement relié à l'ordinateur de la prison. Je crois que j'ai réellement travaillé à la limite de mes possibilités, jonglant avec les mots de passe et les programmes fantômes comme je ne l'avais jamais fait. Je me sentais coupable, ce qui m'a dynamisé, permis de puiser dans mes ultimes ressources... Et j'ai réussi, je ne sais vraiment pas comment... La drogue injectée à Francis n'était pas un poison mais un... *conservateur*.

« Une fois le *décès* constaté, le corps a été dirigé vers un hôpital où je n'ai eu aucun mal à le racheter, en utilisant ce qui me restait d'argent. Tout y est passé, mais Francis avait une chance de revivre...

— Pourquoi ne l'as-tu pas ranimé ?

— Je devais faire vite. Je n'ai ni noté ni retenu le code du produit. Comment trouver l'antidote, dans ce cas ?

« Plus tard, j'ai acheté une partie de Saint-Benoît et j'ai fait aménager la cave que tu as vue – j'avais eu le temps de me refaire un peu. Enfin, quand j'ai connu le succès, il y a une dizaine d'années, j'ai fait construire *La Tour des Étoiles*...

La petite Mexicaine reparut. Elle avait passé une minijupe rose et un bustier de dentelle qui ne dissimulait en rien sa poitrine menue. Un serpent de glace sinua le long de mon échine. Je ne pouvais oublier ce qui s'était passé. Cette enfant dépourvue de cerveau qui se tordait, lascive, obscène...

— Le repas sera servi dans une demi-heure.

L'androïde s'éclipsa. Manuel cligna de l'œil.

— Tu vas faire la connaissance de mon harem.

— Je m'en serais bien passé.

— Oublie ce que tu as vu, oublie ton sentimentalisme de pucelle ! Contente-toi de les admirer, comme de beaux objets qu'elles sont. (Il changea d'expression.) Si tu me racontais un peu ce qui t'est arrivé, en attendant le déjeuner ?

Je m'exécutai, heureux de chasser de mon esprit les androïdes, Francis et le délire de mon hôte.

La salle à manger occupait la totalité du second étage. De grandes baies vitrées donnaient sur les toits crevés du village et le petit lac qui s'étendait au pied de la colline. Autour d'une table en fer à cheval se pressaient une cinquantaine d'androïdes. Toutes étaient belles, au

point qu'il devenait difficile d'en préférer une ou une autre. Cette Arabe au profil hiératique ou cette Vietnamiennne aux allures de fleur diaphane ? Cette lilliputienne parfaitement proportionnée ou cette géante noire aux traits d'une finesse surprenante ? Cette plantureuse Juive ou cette délicate rousse ? Il me semblait que tous les types de féminité étaient présents à cette table.

Nous nous assîmes aux places d'honneur. Des filles en bas à couture et porte-jarretelles allaient et venaient, les bras chargés de plats. Un profond silence régnait. Les androïdes n'avaient rien à se dire ; ils ne parlaient qu'aux humains, et seulement lorsque cela s'avérait nécessaire.

Nous mangeâmes sans troubler ce silence. J'essayais d'ignorer les androïdes mais, dès que je levais les yeux de mon assiette, mon regard tombait sur l'une d'elles. Poitrines dénudées ou mises en valeur par d'affriolantes dentelles... Epaules blanches ou dorées, de cuivre ou d'ébène... Cheveux tressés, flottant librement, réunis en une queue de cheval ou retenus par un chignon... Par bonheur, la table me dissimulait la partie inférieure de leur corps. J'étais au bord de l'apoplexie ; la lutte du désir et de la répulsion me broyait les nerfs.

— Tu n'aurais peut-être pas dû contacter cette fille...

— Jocelyne ? Elle ignore où me trouver.

— Mais tu l'as mise en danger. Tous ceux qui ont cherché à identifier les proxénètes ont eu des ennuis, parfois définitifs... Je me suis un peu renseigné. Cette histoire sent très mauvais. Tu as déjà les Néopurs sur le dos, est-ce bien le moment de t'attaquer aux maquereaux ?

— C'est pour toi que...

— Nous aurions pu manœuvrer plus habilement.

— Tu voulais le secret de l'immortalité, non ?

— Un bien grand mot. Rien ne prouve que ces filles soient immortelles. Il existe une autre explication... Le clonage.

— J'y ai pensé, mais le fouinain...

— Tu l'as cru aveuglement. Il a pu te tromper...

— Sue n'est pas un clone. J'ai éliminé cette hypothèse. On lui a implanté de faux souvenirs, ne l'oublie pas :

— Certains clones possèdent une mémoire artificielle. Non, nous courons après une chimère. L'immortalité... Comment ai-je pu y croire ? Parce que, depuis cinquante ans, j'ai Francis devant moi ? Francis qui ne vieillit pas et qui, un jour, reviendra à la vie ? Je suis comme toi, Kerl, j'ai gâché ma jeunesse. Ma première femme, je l'ai connue à quarante-huit ans, quand la prostitution est redevenue légale après la victoire expansive...

— Tu as peur, Manuel.

— Non, je n'ai pas peur ! hurla-t-il. J'ai rêvé, c'est tout, et le rêve

est fini – pour toi aussi. Tu ne retrouveras jamais Sue. Qu'elle soit un clone ou une conдит, tu pourras avoir son corps, mais pas son esprit.

— Je n'abandonne pas.

— Moi, je laisse tomber.

Je serrai les dents. J'avais besoin de l'argent de Manuel. S'il renonçait à courir après l'immortalité, il me coupait les crédits. J'allais donc devoir me battre, argumenter jusqu'à le fléchir.

— Et s'il existe la moindre chance de réussite ?

— Ces filles ne peuvent être immortelles.

— La Rationalité est en train de mourir.

— Là n'est pas la question.

Une androïde nous servit café et digestif. Celui-ci, un cognac hors d'âge, me remonta le moral. Je le savourai à petites gorgées, sans cesser de discuter.

— Combien de temps te reste-t-il ? Deux ans ? Trois ans ? Et qu'as-tu à perdre, sinon ces deux ou trois années, alors que tu peux gagner un répit de... je ne sais pas, moi ! Cinq ans, dix ans, un siècle ?... C'est quitte ou double, Manuel !

— J'ai trop à perdre.

— C'est bien ce que je dis : tu as la trouille. Écoute, je mènerai l'enquête, je prendrai tous les risques. Personne ne pourra remonter jusqu'à toi si ça tourne mal.

— Tout ce que tu veux, c'est que je te finance.

— Oui.

Manuel se fendit d'un sourire. Il appréciait ma franchise.

— On verra ça plus tard. J'ai besoin d'y réfléchir. En attendant, je vais te montrer ce que je fais.

Manuel avait toujours été un amoureux de la perfection. Son auditorium reflétait cet amour. Je n'avais jamais vu réunis autant d'amplificateurs et de générateurs d'odeurs, de systèmes d'enregistrement, de duplication, de reproduction et de synthèse... Ils occupaient tout un mur du studio et une bonne partie d'un second, nous considérant de leurs yeux lumineux.

— J'ai d'abord travaillé sur le son, disait Manuel. Ensuite, je me suis intéressé aux réactions d'un public selon les fréquences, les amplitudes, les attaques... J'ai repris certaines recherches abandonnées, commençant par la programmation de synthés par ordinateur avant de revenir à la simplicité, lorsque j'ai choisi de m'orienter vers l'art multisensoriel dont j'ai été, je crois, l'un des pionniers. À chaque note correspond une couleur, une odeur, une sensation tactile ou gustative qui peut changer selon le contexte. Je joue également sur les oppositions. La musique n'est plus qu'une partie d'un tout ; elle contribue uniquement à créer une *impression*.

Mon travail rejoint plus ou moins celui des compositeurs de musiques de films, mais il est bien plus complet, car il englobe la totalité des perceptions humaines. L'alliance de certaines sensations crée un ensemble perceptif, en général non figuratif mais pourtant communicatif, que chacun interprète inconsciemment.

Il avait beaucoup bu et l'ivresse le rendait loquace.

— Je ne vois pas très bien...

— Parler, en fait, est inutile. Je vais te passer le début de mon prochain show, qui laissera les précédents bien loin derrière.

Il se livra à une série de manipulations. Deux fauteuils jaillirent du sol ; plaques tridis et écrans plats apparurent un peu partout, tandis que d'épais panneaux coulissants masquaient les murs d'appareils. Manuel se laissa tomber dans l'un des fauteuils. Je l'imitai.

— On va regarder ensemble. J'attends tes critiques.

— Je n'y connais rien, tu sais.

— Justement ! L'un des avantages de cet art est qu'on n'a pas besoin de s'y *connaître*. Le spectateur doit rester passif, se laisser emporter par les impressions qu'il éprouve sans chercher à les contrôler ou les analyser, sous peine de gâcher son propre plaisir. (Son visage s'assombrit.) Je ne peux profiter pleinement de ce que je réalise. Je connais chaque ruse, chaque ficelle... Mon attitude reste *critique*, que je le veuille ou non.

Il semblait peiné. La vieille règle se vérifiait toujours : on ne peut être à la fois producteur et consommateur. L'œil de l'écrivain ou du peintre n'est pas celui du lecteur ou de l'amateur d'art ; il a perdu sa naïveté. Le plaisir du créateur, s'il existe, se mesure en termes techniques...

Le consommateur, lui, ne perçoit que les effets – et les apprécie ou non. Ce qui est encore plus vrai pour l'art multisensoriel, je ne tardai pas à le constater ; l'analyse ne pouvait entraîner qu'une perte de sensibilité.

— J'ai intitulé ce morceau *Loup-garou*. Le thème musical de base est emprunté à un instrumental des Frantics.

— Tu ne t'embarrasses pas d'originalité.

— Certaines séquences visuelles sont elles aussi des repiquages. De toute façon, le matériel utilisé est depuis longtemps dans le domaine public. C'est l'agencement des différents éléments qui compte, pas leur virginité.

Quelques notes de guitare résonnèrent, cristallines mais sinistres. Le son de l'instrument, très clair, très pur, ne faisait qu'accentuer le côté morbide de la composition.

Tu analyses. Laisse-toi aller.

Je n'avais pas pensé cette phrase ; elle s'était imposée à moi. Un message subliminal ou subvocal ?

D'autres instruments vinrent soutenir la guitare. De sourds grondements montaient dans le lointain. J'étais obsédé par l'image mentale d'une lande. Le soleil venait de se coucher, mais sa lumière pourpre jouait encore parmi les lourds nuages annonciateurs d'orage.

Le loup-garou rôdait sur la lande. Le tempo de la batterie, repris à contretemps par une boîte à rythme lancinante, soulignait chaque pas du fauve.

La lande que j'avais *vue* apparut devant moi en deux dimensions. Une silhouette se découpait au-dessus de l'horizon, trébuchant à chaque roulement de timbales.

Tout s'éteignit. Lentement, un spot rouge s'illumina. Le loup-garou avait faim de chair, soif de sang. Une avidité effroyable émanait de cette ombre à peine humaine qui venait de réapparaître, se dirigeant vers un arbre mort...

Le loup-garou, crocs luisants et regard de flamme, jaillit de l'écran pour se matérialiser au-dessus d'un socle tridi invisible, tendant ses bras sombres et décharnés vers l'arbre mort. Je n'avais pu m'empêcher de tressaillir. Un effet facile mais efficace.

La lumière virait à l'orange, tandis que la musique continuait à monter. Cuivres stridents et violons grandiloquents s'étaient joints à la formation de base. Inexplicablement, j'étais glacé de terreur. Je n'avais pourtant rien à craindre. Ce n'était qu'un spectacle.

L'odeur de la lande en hiver parvint à mes narines. Un vent aigre dansait dans mes cheveux. N'eût été le fauteuil, je me serais réellement cru sur cette plaine désolée au bord de laquelle battait le ressac.

Une voix lugubre domina la musique :

— *He was hungry, but he couldn't find no prey – no food...*

Les violons déchaînés évoquaient les grands films hollywoodiens. Manuel les avait-il eux aussi repiqués ?

— *La faim lui rongeait les entrailles*, reprit la voix en français.

Des sangles se rabattirent sur mes membres. Je voulus me débattre ; l'étau se resserra. J'étais désormais prisonnier du spectacle, captif de l'illusion. Quand je tournai la tête vers Manuel, je ne vis qu'un squelette ricanant – *une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus*, me souffla une voix inaudible.

Je hurlai. Mon hurlement ne parvint pas à mes tympanes. La musique explosait. Furieuse. Sauvage. Agressive. Du sang coulait le long des murs.

Le loup-garou était proche. Monstre noir aux yeux de braise, il se rua sur moi.

Ce n'est qu'une hallucination, ce n'est qu'une hallucination !

Odeur musquée. Souffle rauque. Crocs acérés. Le loup-garou apparaissait en pleine lumière, avec son faciès velu où roulaient des

yeux fous. Il allait refermer ses mâchoires sur ma gorge, quand il disparut. Les ténèbres régnaient à nouveau. Un synthétiseur fredonnait une angoissante mélodie.

Parfum de sang. Quelque chose se déplaçait dans la nuit. Le sol vibrait à chacun de ses pas. J'aurais juré avoir quitté l'auditorium.

Non, ce n'était qu'une illusion.

Une illusion si parfaite que, sous mes doigts, le fauteuil possédait la texture d'un tronc d'arbre et qu'une créature invisible rôdait autour de moi, s'appêtant à me déchieter.

Une illusion qui, je le sentais, pouvait devenir mortelle...

Cela s'était déjà produit. Des *acid-heads* avaient péri durant leur voyage lysergique. Certes, leur mort avait toujours eu des causes physiques. Ils s'étaient jetés par une fenêtre, se prenant pour des oiseaux, ils avaient tranché leurs veines, amusés de voir leur sang couler, ou ils étaient tout simplement morts de terreur, écrasés sous le poids d'hallucinations trop denses, trop crédibles... Mais, dans tous les cas, c'était la part enfouie de leur personnalité qui, révélée par l'acide, les avait tués.

Le torrent de sensations qui m'emportait pouvait parfaitement me fracasser contre un quelconque rocher.

Un solo de guitare poignant développa ses harmoniques tandis qu'une lumière blanche m'aveuglait. Il n'y avait rien dans les ténèbres, sinon le fruit de mon imagination stimulée par le spectacle.

Les écrans plats s'allumèrent, déversant sur moi des scènes d'horreur en noir et blanc tirées d'archives d'information. Viscères répandus et gorges tranchées, empilements de cadavres mutilés et visages lacérés... Sur les socles tridi, des loups-garous grandeur nature se contorsionnaient et rugissaient. Des pièces de viande dérivèrent à travers l'auditorium, des fontaines de sang jaillirent du sol...

La lumière redevint douce. Le morceau était fini. Manuel, dans son fauteuil, rigolait franchement. Il n'avait pas quitté la pièce une seule seconde. Il voulait me voir me débattre sous l'assaut des impressions qui me submergeaient. Plaisir sadique du créateur épiait l'innocent spectateur pris au piège de sa création. Un metteur en scène de films *gore* dont j'ai oublié le nom passait des après-midi entiers tapi dans l'obscurité des cinémas où l'on projetait ses œuvres, sous le prétexte fallacieux d'observer les réactions du public. En fait, il se délectait de son effroi.

— Qu'en dis-tu ?

Les sangles me libérèrent. Je tremblais encore.

— C'est fini ?

— Content de voir que ça t'a plu.

— Je ne me serais pas exprimé ainsi.

— Tu n'aimes pas ?

— C'est très fort, très prenant... Mais la peur est un sentiment que je connais trop bien pour l'apprécier lors d'un spectacle.

— Le public, lui, s'en délecte.

— Le reste est du même tonneau ?

— L'ouverture, que tu viens de percevoir, se devait d'être forte. Par contre, continuer sur ma lancée aurait été stupide. Il faut savoir varier les effets. Toujours ressasser les mêmes fantasmes, les mêmes obsessions, le même type d'images conduit à un systématisme stérile. J'offre au public un catalogue d'impressions dans lequel il pioche et ne retient que ce qui lui a plu.

— De la démagogie ?

— J'effectue mon travail avec conscience, Kerl. Les spectateurs n'en perçoivent que la partie émergée... Le dixième visible d'un iceberg ne surnage que grâce aux neuf dixièmes engloutis.

Je fermai les yeux. Je recouvrais peu à peu mon calme.

— Je vais appeler Jocelyne, dis-je. Tu t'es décidé ?

— Pas encore.

La jeune femme mit longtemps à répondre. Quand elle se matérialisa enfin au-dessus de la plaque tridi, ses cheveux emmêlés et son visage fripé me firent comprendre que je l'avais tirée du lit. Je songeai à m'excuser, mais elle ne m'en laissa pas le temps :

— Je n'ai rien pour vous, dit-elle d'une voix sèche.

— Vous n'avez vraiment pas découvert le moindre indice ?

— Aucun élément nouveau pour vous, je pense. Les condits ne vieillissent pas, leur cerveau a été retouché, on ne les trouve qu'à Sahara Beach...

— C'est tout ?

— Il semblerait également qu'elles soient apparues avant la fin de l'Ère néopure.

Je me raidis. Cela confirmait mes suppositions. Sue était donc devenue une condit très peu de temps après mon départ.

— Combien d'années avant les élections ? demandai-je d'une voix sourde.

— Je ne sais pas. Mon informatrice – une ancienne « clandestine » – m'a simplement dit qu'elles étaient apparues l'année de la Grande Rafle des Impures...

Je fronçai les sourcils. Bien qu'ayant épluché bon nombre de livres consacrés aux dernières décennies de l'Ère néopure, je n'avais jamais rencontré la moindre allusion à un événement portant ce nom.

— Ça ne me renseigne guère. De quoi s'agissait-il ?

Jocelyne haussa les épaules.

— Un genre de purge visant les jeunes filles qui avaient perdu leur virginité. Dépistage systématique, contrôles gynécologiques à tous les

coins de rues... Plus de trente mille adolescentes en ont été victimes, essentiellement à Sahara Beach.

Je serrai les poings pour ne pas pleurer. Tout venait de s'éclairer et cette subite lumière me brûlait le cœur.

— Je vous envoie votre argent immédiatement, soufflai-je.

— Vous trouvez que ça vaut dix mille solars ?

— Pour moi, peut-être plus encore. Je sais désormais qui sont les proxénètes. (Je rivai mon regard dans celui de la jeune femme.) Mais je vous ai peut-être mise en danger. Méfiez-vous, et notamment des contrats en provenance de Sahara Beach.

— Je n'ai rien à craindre.

— Méfiez-vous tout de même.

Une fois la communication interrompue, je demandai à la C.I. à laquelle était relié le terminal de me fournir des précisions au sujet de cette Grande Rafle des Impures. Sans doute l'information était-elle reléguée dans un fichier peu consulté, au contenu absent des index, car il me fallut attendre près d'une heure avant d'obtenir un document lapidaire dont la lecture fit naître en moi une effrayante sensation de vertige.

La rafle avait eu lieu durant la semaine qui avait suivi mon départ. Et si j'en jugeais par les moyens mis en œuvre, il était pratiquement impossible que Sue fût passée entre les mailles du filet.

Même si elle n'avait pas voulu m'attendre, on l'aurait *forcée* à le faire, comme toutes ces filles prises dans la rafle. Ces filles dont le seul crime était d'avoir cédé à la tentation de faire l'amour et qui, aujourd'hui, s'alignaient de part et d'autre de la rue des Fleurs, indifférentes et conditionnées.

J'éclatai d'un rire nerveux, me soulageant bruyamment de ce poids qui pesait sur ma poitrine. Qui aurait pu se douter que les Néopurs, ces chastes et féroces gardiens de la Rationalité, avaient été les premiers à utiliser des techniques irrationnelles ? Et, surtout, qui aurait pu deviner qu'ils en avaient usé pour créer les condits ? *Des filles de joie !*

J'éteignis le terminal et quittai la pièce. Je me sentais fort, décidé. Les nouveaux éléments en ma possession allaient me permettre de convaincre Manuel, mais ce n'était pas le plus important.

Le temps de la lutte contre des fantômes ou des moulins à vent était fini. Je m'étais trouvé un adversaire. Et celui-ci avait les traits de Merteuil Filvini.

Original achevé d'imprimer en septembre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)
— N° d'impression : 5652. — Dépôt légal : octobre 1988.
Imprimé en France

*Ce pirate à été lâché sur la toile
en décembre 2012*

EXTRA LEGERES

1649

ANTICIPATION

ROLAND
WAGNER

LA MEMOIRE DES PIERRES

FLEUVE NOIR



Vous revenez d'un voyage d'un demi-siècle à une vitesse voisine de celle de la lumière. Pourtant, vous n'êtes plus qu'un vieillard tandis que celle que vous aimez n'a pas pris une ride. Et l'apparition d'un extra-terrestre télépathe tout droit sorti d'un dessin animé ne va certainement pas simplifier les choses, puisque la télépathie n'existe pas...

LES PIRATES



AMIRAL BROWNE'S PRODUCTION



Illustration WANDY
ISBN 2-265-03871-3